

Steamboat

Craig Johnson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



STEAMBOAT

roman

Craig Johnson

Gallmeister 

Craig Johnson

STEAMBOAT

Roman

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides



Gallmeister

Titre original :
Spirit of Steamboat

Copyright © 2012 by Craig Johnson
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015
pour la traduction française

ISBN 978-2-404-00011-4

Tous les démons sont ici, Gallmeister, 2015

Molosses, Gallmeister, 2014

Dark Horse, Gallmeister, 2013 ; Points, 2015

Enfants de poussière, Gallmeister, 2012 ; totem, 2014

L'Indien blanc, Gallmeister, 2011 ; totem, 2013

Le Camp des morts, Gallmeister, 2010 ; totem, 2012

Little Bird, Gallmeister 2009 ; totem, 2011

On ne se concentre pas sur les risques.

On se concentre sur le résultat. Aucun risque n'est si important qu'il empêche l'action qui doit être entreprise.

CHUCK YEAGER

Ne jamais attendre que ça se gâte.

CHUCK YEAGER

ON était un mardi, la veille de Noël, et je n'attendais pas de visite. Je lançai un regard noir à mon ennemie jurée, autrement dit, la petite lumière rouge qui s'allumait sur le téléphone me reliant à ma standardiste, Ruby, installée dans la pièce voisine. Si je parle assez fort avec la porte ouverte – même avec, en bruit de fond, le ronronnement des chants de Noël en version musique d'ascenseur – la réception est meilleure, mais Ruby est pointilleuse sur la procédure, alors j'appuie sur le bouton, sauf en cas d'urgence.

Je regardai par la fenêtre et contemplai les gros flocons épais qui tombaient comme dans une boule à neige ; le vent avait soufflé ce matin-là, mais nous n'avions pas eu trop d'accidents sur les routes enneigées du comté, et si l'on en croyait les derniers bulletins météo, il semblait de plus en plus probable que Noël cette année allait être calme et paisible, une exception dans ma profession. Je n'avais rien de prévu – mon adjointe, Victoria Moretti, et sa mère Lena avaient décidé d'aller au Belize pour Noël, et ma fille, Cady, qui allait accoucher de mon premier petit-enfant en janvier, était trop enceinte pour voyager. J'attendais avec impatience les premiers jours de la prochaine année, lorsque Henry et moi irions à Philadelphie pour voir le bébé, qui allait s'appeler Lola. J'avais pensé qu'elle devrait s'appeler Martha comme ma défunte épouse, mais Cady avait décidé que ce serait Lola, et puis un point, c'est tout.

Je posai mon livre à plat sur mon bureau, sans le retourner, le poids du sentiment suffisant à le maintenir ouvert. Je portai ma tasse des Denver Broncos écaillée à mes lèvres avant d'appuyer sur le bouton.

— Est-ce que je la connais ?

Il y eut un silence, puis Ruby reprit la communication.

— Elle dit que tu ne la connais probablement pas. (J'attends, et j'imagine qu'elle se sentit invitée à ajouter :) La jeune femme transporte quelque chose.

— Plus petit qu'une boîte à pain, mais plus gros qu'une assignation à comparaître ?

— Walter...

Je jetai un coup d'œil à la vieille pendule Seth Thomas accrochée au mur et me dis qu'il me restait encore une vingtaine de minutes de jour

sur l'argent du contribuable.

— Je suis plongé dans ma lecture habituelle en cette période de fête. Où est Saizarbitoria ?

— Appelé pour un délit de fuite. Au Kum & Go. (Ou à l'Éjacule & Dégage, comme Vic aimait à l'appeler.) J'ai aussi Lucian sur la deux. Il veut savoir si tu joues toujours aux échecs ce soir.

Je pensai au vieux Doolittle Raider¹ tandis que je tendais la main pour caresser le chien, qui dormait, faisant profil bas dans l'espoir d'éviter les bois de renne que Ruby lui attachait parfois sur la tête.

— Pourquoi, il a le blues de Noël habituel ?

— Peut-être bien.

Je revis l'évolution des soirées de Lucian, du poker d'antan aux parties d'échecs ; les compagnons du vieux Raider avaient disparu l'un après l'autre, et il ne lui restait plus que deux visiteurs assidus. Ni le chien ni moi ne jouions au poker.

— N'est-ce pas ce que font les vieux veufs ? Bien sûr, dis-lui que je viens.

Ce n'était pas exactement ainsi que j'avais envisagé ma veille de Noël, mais vu que Cady et Vic étaient absentes toutes les deux, je me retrouvai sans compagnie féminine pour les fêtes. Normalement, j'aurais opté pour le Red Pony Bar & Grill et partagé la soirée de mon bon ami Henry Standing Bear, mais ces dernières semaines, il passait pas mal de temps sur la réserve de Rocky Boy avec une jeune divorcée – il n'était pas prêt de se ranger.

La saison commençait à peser à tout le monde, comme chaque année, mais je dis à Ruby de faire entrer la jeune femme. Je jetai un coup d'œil sur mon livre et lus la fameuse ligne : "... l'immensité de nos regrets ne pourra pas compenser les occasions manquées de notre vie...". Je tapotai l'antique exemplaire d'*Un chant de Noël* et me levai pour accueillir la visiteuse.

Une femme aux cheveux noirs vêtue d'un jean et d'un long manteau noir en laine élégant se tenait sur le seuil ; elle serrait contre elle une housse à vêtements et affichait un sourire crispé. Elle était petite, d'une ossature délicate, la peau claire, son front pâle marqué d'une fêlure, comme une porcelaine qu'on aurait un jour lâchée.

— Je vous en prie, entrez. (Elle hocha la tête, franchit le seuil et examina le chien, qui se leva, s'étira et bâilla.) Si vous voulez bien vous asseoir...

Sa main resta posée sur la tête du chien tandis qu'il la reniflait. Je n'avais pas beaucoup de temps, et je me dis que, vu que nous étions la veille de Noël, elle ne devait pas en avoir beaucoup non plus.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Êtes-vous le shérif du comté d'Absaroka ?

— Oui.

Je fis pivoter mon chapeau, qui était posé à sa place habituelle, celle qu'il occupait lorsqu'il n'était pas sur ma tête, près du bord du bureau.

— Et vous êtes... ?

Elle regarda autour d'elle, ses yeux se mirent à pétiller lorsqu'elle aperçut le Dickens.

— Vous n'avez pas encore terminé ce livre ?

La question était étrange ; à l'évidence, elle ne voulait pas révéler son nom. Je jetai un coup d'œil vers le petit volume relié main avec les lettres dorées à l'or fin, un cadeau de Noël offert par mon père lorsque j'avais quinze ans – une époque où il pensait que j'avais besoin de comprendre la bonté inhérente à la charité et à l'humilité.

— Ma lecture de la fin de l'année. Une tradition personnelle.

— Je sais.

Je crus percevoir un vague sifflement dans sa voix quand elle parla.

Je contournai mon bureau et tendis la main.

— Je suis désolé de vous poser la question, mais nous sommes-nous déjà rencontrés ?

Le sourire revint, mais les mains restèrent serrées sur le vinyle noir de la housse comme des serres sur une branche d'arbre ; je remarquai qu'elle portait le nom d'une boutique de nettoyage à sec de San Francisco, avec une adresse à l'angle de Taylor et Clay imprimée sur le devant.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Le sifflement se fit à nouveau entendre, comme un vent qui, soufflant d'un autre temps, d'un autre lieu, ponctuait ses phrases. En scrutant son visage, je vis quelque chose de familier, quelque chose d'assez lointain dans le passé, peut-être, mais que je fus incapable d'identifier.

— Je suis désolé, mais pas vraiment.

Elle baissa les yeux vers ses chaussures, qui baignaient dans une petite flaque de neige fondue, puis releva la tête.

— Depuis combien de temps êtes-vous shérif ?

C'était une drôle de question de la part de quelqu'un qui prétendait me connaître.

— Presque un quart de siècle...

— Et qui était shérif avant vous ?

Toujours avec l'impression que je devrais la reconnaître, je répondis :

— Un homme du nom de Lucian Connally. (J'observai son visage, mais il ne manifesta pas la moindre réaction.) Cela vous ennuerait-il de me dire de quoi il s'agit, madame ?

— Est-ce qu'il est là ?

Je souris.

— Hem... non.

— Auriez-vous une photo de lui que je pourrais voir, s'il vous plaît ?

Je restai là, à la regarder du haut de mon mètre quatre-vingt-quinze, et je rangeai mes mains dans les poches de mon jean. Aucun signal d'alarme ne se déclenchait dans ma tête, mais le fait qu'elle ne m'ait pas donné son nom ni fourni une raison précise de sa présence ici me maintenait dans une position instable. Je ne bougeai pas d'emblée, puis je m'avançai vers la porte ; le chien m'emboîta le pas, ses griffes cliquetant sur les larges lames du plancher de la vieille bibliothèque Carnegie qui hébergeait nos bureaux. Je lui fis signe de nous accompagner.

Ruby nous regarda passer devant le portrait d'Andrew Carnegie en personne et aller jusqu'au palier dallé de marbre. Je descendis trois marches et me tournai de manière à être face à la jeune femme, qui avait maintenu une distance de presque un mètre entre elle et moi ; je désignai le mur où étaient accrochés les portraits en 18 x 24 de tous les shérifs du comté depuis sa création en 1894, en ligne diagonale, une vraie collection de repris de justice.

Je me trouvais en dernière position, coiffé d'un chapeau marron chocolat et affublé des rouflaquettes et moustache ridicules que je portais dans les années 1980, à l'époque de mon premier mandat. La photo était une monstruosité en couleurs, qui avait l'air criard et vulgaire à côté du portrait classique de Lucian en noir et blanc.

Le sien avait été pris à la fin des années 1940, peu de temps après la fin de la guerre – la bonne, si tant est que cette expression soit permise. C'était juste avant qu'il ne perde sa jambe à cause de bootleggers basques, et il portait son Stetson Open Road traditionnel de couleur claire, une cravate sombre et un vieux blouson Dickies Eisenhower, sur lequel était épinglée son étoile. Il regardait droit vers l'objectif, un coude calé sur un genou levé, l'autre main découvrant sous la laine le revolver calibre .38 qu'il avait eu toutes ces années, celui avec un cordon accroché à la crosse.

Un petit sourire à peine narquois était peint sur son visage, il avait un sourcil arqué comme une Winchester, qui laissait supposer que s'il n'était pas satisfait de la photographie, il était tout à fait prêt à descendre le photographe.

Je désignai le portrait entouré de son cadre bon marché tout droit sorti d'une solderie.

— Mon prédécesseur, le Shérif en Chef, Lucian A. Connally.

— Le Shérif en Chef ?

Je jetai un coup d'œil vers Ruby, qui ne nous quittait pas des yeux.

— Un vieux terme qu'on utilisait autrefois.

L'une des deux mains de la jeune femme émergea de sous la housse à vêtements et s'approcha de la surface en verre pour y poser quelques

doigts. Sa tête se baissa un peu, sans que ses yeux quittent l'image du vieux vétéran.

Je sentis quelque chose me titiller à nouveau lorsque j'examinai son profil ; j'étais certain de l'avoir déjà vue. M'appuyant sur l'expérience que j'avais acquise au Vietnam sur la physionomie asiatique, je savais qu'elle n'était ni vietnamienne, ni chinoise. Japonaise, peut-être.

— Mademoiselle ?

Elle frissonna, comme si j'avais provoqué un choc en lui rappelant ma présence, puis elle se tourna vers moi, ses yeux noirs pleins de larmes.

— Il est mort ?

Je ris.

— Mon Dieu, non... (Je levai les yeux vers Ruby, qui continuait à scruter la jeune femme avec un intérêt de plus en plus manifeste.) Bien qu'à certains moments, nous souhaiterions qu'il le soit.

Elle parut ne pas savoir comment prendre cette remarque, alors j'ajoutai :

— Il lui arrive d'être vraiment gonflant, parfois.

Elle passa un doigt sur la paupière la plus proche de moi, et regarda à nouveau la photo, tandis que le chien, inquiet par le ton de sa voix, venait la câliner du bout de son large museau.

— Je crois que je me souviens de ça.

— Vous connaissez Lucian ?

Elle caressa le chien pour le rassurer.

— Il habite ici, en ville ?

J'attendis un moment avant de réagir, juste pour qu'elle comprenne bien que je me rendais compte qu'elle ne répondait pas à mes questions.

— Oui.

— Il faut que je le voie.

Pas je *veux* le voir, ni *j'aimerais* le voir, mais il *faut* que je le voie. Consultait mon baromètre éthique, je regardai Ruby, qui paraissait décontenancée mais pas inquiète, alors je montai d'une marche, appuyai une épaule contre le coin du mur et enfonçai à nouveau mes mains dans mes poches.

— Je vous l'ai déjà demandé... si vous me disiez de quoi il s'agit.

Elle prit une grande inspiration et serra encore plus fort la housse contre sa poitrine ; il y eut un de ces moments de silence où la pièce semble se vider de son air. Sa voix siffla avec sa respiration, à nouveau.

— J'ai quelque chose... (Elle baissa les yeux.) J'ai quelque chose à lui rendre.

cours duquel les forces armées américaines ont, pour la première fois, bombardé le territoire japonais. (Toutes les notes sont de la traductrice, sauf indication contraire.)

UNE fine neige continuait à tomber tandis que nous parcourions la courte distance jusqu'au Foyer des Personnes dépendantes de Durant – à peine quelques flocons, en fait, qui recouvraient d'une mince couche blanche les sillons gris creusés de chaque côté de la route. La scène, digne d'une gravure de Currier & Ives, avait quelque chose de dickensien, avec les peupliers de Virginie couverts d'un givre blanc comme l'épaisse sauce sur un *pudding* de Noël, et les monticules sales sur les bas-côtés qui me rappelaient que, du temps de Dickens, les Londoniens n'avaient que quelques litres d'eau claire par semaine en moyenne – boire ou se laver, il fallait choisir.

Lorsque nous étions sortis du bureau, j'avais remarqué la présence de la Honda munie de plaques d'un autre État garée sur la place réservée au public.

— Vous venez de Californie ?

— Pas à l'origine. (Son visage était tourné vers la fenêtre côté passager de ma voiture de patrouille, ses paroles projetaient des jets de buée sur la vitre.) Je vis aujourd'hui à San Francisco, mais je suis née dans le Wyoming, à Powell, près de Heart Mountain.

Je repensai aussitôt au camp d'internement de la Seconde Guerre mondiale qui se trouvait là-bas, et j'établis un lien entre les légers plis épicanthiques aux coins de ses yeux et son ascendance.

— Vous avez des ancêtres japonais ?

— Un seul. Ma grand-mère était japonaise, et mon grand-père était un rancher du comté de Park. (Elle se tourna et me regarda.) Ils ne sont pas nombreux à être restés dans la région après la guerre, mais mon grand-père était garde dans le camp et ils sont tombés amoureux. Il lui fournissait en douce du matériel de peinture.

— Votre grand-mère était artiste peintre ?

Elle rit doucement.

— Pas vraiment.

Je lui rendis son sourire et entrai dans le parking de la résidence.

— C'est comme ça que vous connaissez Lucian, par votre grand-père ?

— Non, je le n'ai rencontré lorsque je suis passée par ici, une fois. (Elle défit sa ceinture de sécurité et serra la housse à vêtements un peu

plus fort contre elle tandis que je garai le Bullet.) C'est aussi à ce moment-là que je vous ai rencontré.

Avant que je n'aie eu le temps de poser la question, elle avait quitté son siège et refermé la portière derrière elle. Je la regardai aller jusqu'au trottoir qui avait été nettoyé, tourner vers le bâtiment, et rester là, la tête baissée, le haut de la housse en vinyle replié sur son bras. Le bas du sac se souleva doucement dans la brise légère comme un drapeau prêt à se déployer ; ce qui se trouvait dans cette housse était volumineux, mais pas très long.

Je sortis comme je pus et ouvris la portière pour le chien, qui, fort de l'expérience d'innombrables mardis d'échecs, passa devant, la queue dressée en point d'interrogation.

La sono diffusait *Jingle Bells*, dans une version de Count Basie que je me rappelais avoir entendue à l'Elk Mountain Hotel lorsque Martha et moi avions passé le Nouvel An là-bas, il y a environ vingt-cinq ans, avant qu'elle ne tombe malade. Nous approchâmes de la réception et j'aperçus Mary Jo Johnson, du personnel de la maison, dans une conversation animée avec un client sur l'utilisation d'une des pièces communes, l'informant que le bingo du soir avait été retardé pour laisser place à un concert de Noël donné par un collègue du coin. Pour faire preuve de courtoisie, j'attendis que les échanges soient terminés puis je m'avançai pour signer le registre des visites.

Mary Jo me regarda signer mon nom.

— Les indigènes sont agités.

Je m'interrompis.

— Super... Y a-t-il une cause précise ?

Elle soupira.

— Mme Hayden ne va probablement pas passer la nuit. Doc Bloomfield est avec elle. (Elle fit un mouvement de tête qui indiquait l'autre aile.) C'est difficile pendant les fêtes, quand tant de pensionnaires décèdent.

— Je passerai tout à l'heure les voir, elle et Isaac – je crois que ma mère était une copine de Mme Hayden, elles faisaient des gâteaux pour la paroisse.

— Merci, Walter. (Son visage se crispa.) Il y a autre chose. (Elle jeta un coup d'œil alentour, comme si elle essayait de garder un secret.) Lucian a tiré sur la télévision du salon.

Je levai les yeux, soudain fatigué.

— Encore ?

— Oui, encore.

Je regardai discrètement la jeune femme qui se tenait à côté de moi ; elle ignorait poliment la conversation.

— Fox News. C'est la deuxième fois de l'année, et maintenant, nous n'avons plus de divertissement festif pour les masses.

Je réfléchis.

— Eh bien, au moins, vous avez le concert du collège.

Sans dire un mot, elle me regarda fixement.

— Je lui parlerai. (Je hochai la tête, m'assurant qu'elle comprenne bien que j'étais conscient de la gravité de la situation.) Et je demanderai à Bert de chez Mossholders de vous en faire parvenir une autre de Sheridan.

Mary Jo m'observa.

— Écran plat, s'il vous plaît.

Je reposai le stylo accroché par sa chaînette dans le socle et pris la direction du couloir.

— Joyeux Noël.

Dans notre dos, elle s'écria :

— Au moins quarante-cinq pouces.

TOUT au bout du couloir, je fermai le poing et tambourinai sur la porte. L'ouïe du vieux shérif, qui avait toujours été très fine, avait un peu décliné ces derniers temps, alors, n'obtenant pas de réponse, je cognai à nouveau sur la porte.

— Lucian ?

À l'intérieur, j'entendis une voix, accompagnée d'un bruit sourd et régulier qui ne pouvait être que celui de mon prédécesseur en train d'approcher à cloche-pied de la porte ; il avait dû oublier sa prothèse de jambe, alors j'attrapai le collier du chien – lors de notre dernière visite, il avait renversé mon ancien patron tellement il était impatient d'atteindre le canapé.

— Serait-ce mon partenaire d'échecs à deux balles, ce petit cul pointu qui d'habitude ne débarque pas avant le milieu de la putain de nuit ?

Il était 5 heures et demie.

La porte s'ouvrit méchamment, et nous eûmes l'immense plaisir de voir apparaître un vieil unijambiste en caleçon et marcel, exhalant les effluves de plus d'un fond de Pappy Van Winkle Family Reserve de vingt-trois ans d'âge. Il me regarda fixement, puis l'inconnue, puis moi à nouveau, avant de nous refermer la porte en contreplaqué au nez.

Sa voix, qui n'avait pas perdu un gramme de son acrimonie, la traversa.

— Bon Dieu, t'aurais pu me dire que j'allais avoir de la compagnie.

Je me tournai et adressai un sourire à la jeune femme tandis qu'il continuait à s'agiter dans un fracas indescriptible à l'intérieur.

— Il n'a pas beaucoup de visites.

Au bout de quelques minutes, il revint à cloche-pied, et la porte s'ouvrit grand pour laisser apparaître le même homme, appuyé sur un quadripode, resplendissant dans une chemise en laine Pendleton

vintage, un jean et une botte Paul Bond astiquée, ses cheveux coupés en brosse très courte, peignés et gominés.

— Où est ta jambe ?

Il jeta un coup d'œil autour de lui comme si elle risquait d'approcher par surprise, dans un concours de coups de pied au cul.

— Eh bien, si je le savais, j'l'aurais mis, ce putain de truc, non ?

Il tourna la tête pour regarder la jeune femme et tendit la main, dont les jointures étaient abîmées mais les ongles propres et coupés court.

— Comment allez-vous, mademoiselle ?

Timidement, elle saisit l'appendice tendu et l'observa.

Ils étaient à peu près de la même taille. Lucian, un peu dérouté par la situation mais toujours gracieux à l'extrême avec les femmes, sautilla pour nous laisser passer et nous invita à entrer, ce que le chien s'empessa de faire.

Une guirlande de lumières multicolores clignotantes avait été tendue à l'extérieur, devant ses baies vitrées, par ses *gardiens*, comme il aimait à appeler les gens qui s'occupaient de lui, dans leur élan annuel pour installer des décorations de Noël ; il n'y avait pas grand-chose d'autre pour rappeler la saison qu'une bougie parfumée au pin qui masquait en partie l'odeur légère mais persistante de tabac à pipe et de crème Bengué.

L'échiquier était posé sur la table basse entre les deux grands fauteuils en cuir trop rembourrés qu'il avait apportés du ranch appartenant à la famille Connally depuis des générations, à côté du bourbon susmentionné et d'un verre bien révélateur contenant des glaçons à moitié fondus.

Il ramassa un exemplaire du *Durant Courant* et son holster contenant son arme qui étaient posés sur l'un des fauteuils et me tendit les deux objets, découvrant là sa prothèse de jambe, cachée dessous.

— Eh bien, par tous les diables...

Le chien alla s'installer comme à son habitude sur le canapé, et je fis signe à la jeune femme de prendre place dans le fauteuil qui avait été dégagé de l'attirail de Lucian, et j'aidai le vieux shérif à s'asseoir dans l'autre. Il roula sa jambe de pantalon et se mit à attacher la prothèse, munie de sa botte de cow-boy pointue.

Glissant le journal sous mon bras et passant le vieux ceinturon en cuir sur mon épaule, je sortis le revolver et je sentis bien l'odeur de quartzite et de résidu de poudre révélant qu'il avait tiré.

— Lucian, il faut que tu arrêtes de tirer sur les téléviseurs.

Il lécha son pouce et frotta une tache sur sa botte, mais ne dit rien.

— Cette habitude commence à devenir coûteuse.

Je fis basculer le barillet, sortis les balles restantes et les glissai dans la poche de ma veste en peau de mouton ; c'était bien inutile, tant que

je n'avais pas découvert la cachette dans laquelle il planquait ses munitions, mais en attendant, cela me soulageait.

Il finit par lever la tête.

— Bon, tu vas juste rester planté là, à péter plus haut que ton cul, ou tu vas offrir un verre à la dame ?

Je soupirai et me tournai vers la jeune femme, qui était absorbée dans la contemplation de l'affiche datant de la guerre, encadrée et accrochée au mur, le tract japonais qui dénonçait le Raid Doolittle auquel le vieux shérif avait pris part.

Je baissai les yeux et repérai la bosse que Lucian avait à l'arrière de la tête, laissée par sa rencontre avec les quatre frères Baroja et un démonte-pneu, lorsqu'ils s'étaient formalisés du fait qu'il s'était enfui avec leur sœur. Apparemment, tout le monde dans le comté avait tenté de lui faire entendre raison à un moment ou à un autre, mais à l'évidence, aucun d'entre nous n'avait réussi à entamer, au sens figuré bien entendu, sa détermination.

Lorsque Lucian avait quinze ans, il s'était enfui du ranch familial qui se trouvait à côté de Sheridan, dans le Wyoming. La décision était certes radicale, mais Lucian me l'avait dit plus d'une fois ; ç'avait été la meilleure décision qu'il ait jamais prise, putain, étant donné que l'alternative aurait été de contempler le cul de deux ou trois cents vaches jusqu'à la fin de sa vie. Il avait convaincu les frères Yentzer, qui possédaient Elkhorn Airways à Sheridan même, de lui apprendre à voler et de lui donner la permission de camper dans le grenier de leur petit hangar en tôle en échange d'heures de travail comme aide-mécano et balayeur du hangar.

Aussi bien Dick que Jack Yentzer avaient été membres de l'équipe originale de joueurs de poker du mardi soir, mais Jack était décédé dans un accident d'avion : le chargement de son Piper Cub avait bougé, ce qui avait bloqué sa manette de contrôle arrière, et l'avion s'était cabré avant de caler. Dick avait été trouvé mort dans la salle de bain par sa famille. Cette information n'aurait aucun intérêt, sauf que l'histoire voulait qu'il ait été découvert mort en train de serrer le bord du lavabo en se regardant dans le miroir.

Ma rêverie fut interrompue par la voix de la jeune femme qui lisait le texte de l'affiche encadrée sur le mur :

— “Les pilotes américains cruels, inhumains, bestiaux, qui, lors d'une invasion impudente du territoire sacré de l'Empire le 18 avril 1942, ont lâché des bombes incendiaires et des engins explosifs sur des hôpitaux, des écoles, des maisons et même des écoliers, mitraillés alors qu'ils jouaient, ont été capturés, traduits devant une cour martiale et sévèrement punis en accord avec le règlement militaire...”

— Mademoiselle ?

Elle leva les yeux vers moi.

J'enlevai mon manteau et le posai sur le canapé à côté du chien.

— Voulez-vous quelque chose à boire ?

— Je... Volontiers.

Je désignai la bouteille d'un geste.

— Il semblerait que le nectar de choix, quand la soirée bat son plein, soit le bourbon.

— Je prendrai du bourbon.

Elle sourit mais cacha le sourire derrière sa main lorsque Lucian interrompit ce qu'il faisait pour la regarder.

Acquiesçant d'un signe de tête, je me dirigeai vers la kitchenette tandis que le vieux shérif retournait à l'installation de son quatrième membre.

— Je vais te resservir, Lucian.

Prenant son verre, je posai le journal sur le comptoir et l'arme et son holster sur la première page annonçant que le problème posé par les sans-abri, qui, tous les matins ces dernières semaines avant Noël, étaient mis à la porte du foyer et occupaient par conséquent la bibliothèque, avait été résolu : une église du coin leur avait donné l'autorisation de se réfugier dans sa cafétéria jusqu'à ce que le foyer ouvre à nouveau le soir – Dieu nous bénisse, tous.

Je rinçai le verre de Lucian ; il fallut un moment pour trouver un autre verre propre, sans parler de deux, puisque je me disais que ce serait une bonne idée de me mettre dans l'ambiance, moi aussi. Tout en sortant les glaçons du bac, je me retournai et aperçus Lucian en train de redescendre la jambe de son pantalon sur la botte faite main et marquée à son initiale.

— Me voilà un homme tout neuf. (Il adressa un clin d'œil à la jeune femme.) Ou trois quarts d'un homme.

Elle pointa un doigt vers le cadre accroché au mur.

— Est-ce ainsi que vous avez perdu votre jambe ?

— Pas perdu, ils me l'ont coupée, oui. Enfin, je n'arrête pas de la perdre depuis, c'est vrai. (Il regarda à son tour le morceau de papier jauni dans son cadre, puis secoua la tête.) Non, je l'ai perdue en négligeant de surveiller Beltran Etxepare et l'endroit où il mettait ses mains.

J'approchai avec les verres, et son regard se posa sur moi.

— Des bootleggers basques.

Ses yeux s'écarrillèrent.

— Oh.

Il prit la bouteille posée sur la table et me fit signe de poser les verres.

— Je vais verser. Je connais ta générosité.

Il inclina la bouteille au-dessus des trois verres, et je remarquai qu'il me tendit le moins rempli des trois.

Je pris le verre en cristal Lismore Waterford – ma mère avait eu des verres de la même série –, m'appuyai contre l'impressionnante oreille de son fauteuil en cuir de vache, et fis un geste vers la jeune femme, qui renifla le contenu, fit la grimace puis tint le verre à deux mains, comme si elle recevait une bénédiction. Le liquide ambré éclairait son visage par en dessous, rendant la cicatrice plus visible dans cette petite lueur – une cicatrice blanche, spectrale.

— Cette dame dit qu'elle te connaît, Lucian.

Il désigna la housse à vêtements en vinyle qu'elle avait encore sur les genoux.

— Je me disais bien qu'elle ne travaillait pas dans le nettoyage à sec. (Il lui adressa un clignement d'œil.) Pas de ticket, pas de paquet ?

Un silence lourd s'installa et j'écoutai le tic-tac de l'horloge sur le buffet de Lucian tout en m'appliquant de toutes mes forces à fondre et à disparaître dans le sol.

Elle finit par parler :

— Je suis japonaise, pas chinoise.

Il sirota une gorgée de Pappy Van Winkle et l'observa.

— Et je suis troublé. Si ça ne vous ennuie pas que je pose la question, vous êtes qui, d'abord ?

Avec ses cheveux noirs qui encadraient son visage, elle aurait pu être une des nombreuses nièces non officielles de Henry Standing Bear ; elle bougea quelques-unes des pièces du jeu d'échecs du bout des doigts. Sans relever la tête, elle posa délicatement son verre à côté de l'échiquier et prit une rapide inspiration pour se rasséréner.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, vous non plus.

Le vieux shérif se dévissa la tête pour me regarder, puis revint à elle.

— Vous allez devoir me pardonner, jeune fille, mais ma mémoire n'est plus tout à fait ce qu'elle était autrefois. Peut-être pourriez-vous me donner un indice ?

Elle releva la tête, et les lueurs des ampoules clignotantes rivalisèrent avec le reflet du liquide contenu dans son verre, faisant ressortir la cicatrice à nouveau comme si un éclair l'avait frappée sur le front.

Ses lèvres parfaites bougèrent, et le sifflement revint se mêler à son souffle.

— *Steamboat.*

24 décembre 1988

LES gyrophares des camions de pompiers se fracassaient à intervalles réguliers dans la vitre du pont d'observation, ainsi que quelques flocons qui volaient vers mon visage, puis s'écrasaient contre l'extérieur de la vitre ; ceux qui rataient la vitre passaient à côté du terminal de Durant pour foncer vers le Nebraska. J'examinai la ligne que j'avais lue et relue pour tenter de me distraire : "... l'immensité de nos regrets ne pourra pas compenser les occasions manquées de notre vie..."

Je fourrai l'exemplaire relié cuir d'*Un chant de Noël* dans la poche intérieure de ma veste en peau de mouton et tirai sur le bord de mon nouveau chapeau. Avec un peu d'aide de Martha, ma fille Cady, qui avait eu neuf ans en avril, m'avait offert un très beau chapeau marron chocolat en guise de cadeau de Noël en avance. J'ajustai le bord, posai ma main gantée sur la vitre et plongeai mon regard dans les rafales de vent qui descendaient des Bighorns vers l'ouest.

Qu'aurait fait Lucian Connally, le shérif qui avait perdu contre moi à la dernière élection, en novembre dernier ?

Je sentis la présence de quelqu'un dans mon dos et jetai un coup d'œil. J'aperçus Ferg, qui regardait dans la même direction, forçant la voix de manière à être entendu malgré le vent qui cognait contre le verre avec des hurlements répétés, presque comme si le bruit et les gyrophares jaunes incarnaient le déchaînement du blizzard.

— Ils ne devraient pas déjà être arrivés ?

Je me tournai vers l'homme au visage poupin, qui avait à peu près mon âge, et que j'avais coiffé au poteau il y avait seulement deux mois – une victoire qui ne me semblait pas si enviable, maintenant.

— Ouai.

— D'après le Service de la météorologie nationale, ce qui arrive ressemble à la pire tempête du siècle, et elle fonce droit sur nous.

Je pris une grande inspiration et expirai lentement ; la vitre devant moi s'embua.

— Les anciens disent que 1949 était horrible, mais je ne m'en souviens pas... Et toi ?

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas dire que je m'en souviennne. (Il se retourna vers les ténèbres.) Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire, Walt ?

Je repoussai mon chapeau en arrière, lissai ma moustache, et appuyai mon bras contre la vitre, espérant que peut-être, si je me rapprochais de vingt-cinq centimètres, je verrais les feux d'un hélicoptère du service médical aéroporté venant de Billings.

— C'est drôle, j'y pensais justement.

— Seulement un survivant ?

J'écoutai le vent pousser contre les encadrements avec le bruit abrasif dont il est capable, espérant qu'il ne cherchait pas à effacer l'hélicoptère du ciel.

— Ouai.

— Dans quel état ?

— Brûlé. (Je soupirai, me disant que c'était bien la seule chose qu'on n'avait pas envie de dire en parlant d'un enfant.) Quinze pour cent de la surface totale du corps, avec des lésions par inhalation.

Des brûlures sur cinq pour cent de la surface totale du corps étaient suffisamment graves pour que la plupart des médecins exigent que leur patient soit amené dans une unité de soins intensifs aussi rapidement que possible, mais avec les complications additionnelles provoquées par l'inhalation de fumée sur les tissus des voies aériennes, cette petite fille devait être évacuée jusque dans le Colorado, et dans les heures qui venaient, sinon, elle mourrait.

— C'est assez grave pour qu'à Billings, ils ne puissent rien faire ; assez grave pour que sa seule chance soit l'hôpital des Enfants à Denver.

Un autre reflet apparut – Isaac Bloomfield, le médecin que j'avais appelé à la rescousse pour aider le personnel médical navigant qui accompagnerait la victime. Il se tenait juste derrière nous, une liasse de papiers serrée entre ses mains tremblotantes.

— Walt ?

— Ouai.

— Emma, à l'administration, dit qu'à cause des rafales dont la vitesse approche les 65 km/h, ils ont dû changer leur plan de vol. Ils sont à trente minutes d'ici.

— D'accord.

— Je me suis dit que tu voudrais savoir.

— Effectivement. (Je calculai dans ma tête tandis que ma main se refermait en un poing serré.) Une idée de l'endroit où se trouve Rick Koehmstedt ?

— Dans le hangar avec Julie.

J'avais entendu parler de Julie Luehrman – elle avait enseigné à temps partiel à l'école de Cady –, mais je l'avais enfin rencontrée six mois auparavant, alors que j'attendais un avion affrété spécialement

pour amener le procureur général. J'avais joué les espions et je l'avais entendue expliquer les subtilités de la trilatération, de la portance et de la navigation inertielle à l'un de ses élèves-pilotes.

— Merci, Doc.

Je décollai de la vitre et passai entre les deux hommes. Ferg posa une main sur mon épaule.

— Walt, il faudrait huit heures pour l'emmener en voiture dans ces conditions, et la patrouille de l'autoroute a déjà installé ses barrages.

Je hochai la tête et poursuivis ma route.

Le hangar principal de l'aéroport de Durant n'était qu'à une dizaine de mètres du terminal, mais avec le vent et les congères laissées par la tempête qui avait sévi deux ou trois jours plus tôt, on aurait dit qu'il y avait cent mètres à parcourir. J'enfonçai mon chapeau autant que possible, remontai le col de ma veste, poussai la porte et, tirant un bord vers la droite pour compenser la pression du vent, j'avancai à pas lourds le long du grillage enchâssé dans la neige. Mes pensées ne risquaient pas d'être emportées par le vent – elles me collaient à la peau comme le poing osseux du fantôme des Noëls à venir.

Il y avait eu un accident sur l'I-90, à l'endroit où elle rejoignait la I-94 à la sortie de Billings, dans le Montana. Dans l'incendie qui avait suivi, trois personnes étaient mortes ; la seule qui avait survécu ne resterait pas vivante longtemps, à moins que je ne trouve un moyen de l'amener à Denver. Lorsque le très puissant hélicoptère avait quitté Billings, ils avaient pensé avoir une chance de prendre de vitesse le front canadien qui descendait en trombe de l'Alberta, mais les conditions avaient changé et, maintenant, les autorités fermaient les autoroutes et les pilotes retenaient au sol tous les objets qui volaient vers le nord et l'ouest à partir d'ici, en dehors de quelques oies du Canada égarées.

Je trébuchai contre la porte du hangar et saisis la poignée, l'entrouvrant juste assez pour laisser passer ma masse corpulente. Un gros paquet de neige glissa du toit et atterrit exactement sur mon nouveau chapeau. Je restai là un moment, j'inspirai un peu de l'air chauffé ; j'y sentis l'odeur piquante de la peinture fraîche et le bruit d'une perceuse me parvint des profondeurs du hangar de maintenance.

En passant devant le bureau de l'administration, puis en remontant le couloir, je tapotai mon chapeau contre ma jambe et m'arrêtai assez longtemps pour repérer l'origine du bruit, dans l'immensité du bâtiment. J'examinai les lieux et je remarquai la présence d'une grande carte aéronautique accrochée au mur sur laquelle étaient dessinés des cercles concentriques autour de l'aéroport de Durant, comme une cible.

Un long ruban plat et étroit marqué à tous les intervalles de dix

miles¹ était attaché sur la carte avec un clou planté sur Durant pour pivot. J'en attrapai l'extrémité entre mes doigts mouillés et je l'étirai sur un trajet direct à destination de Denver, notant l'emplacement du repère – 28,5 marques, 150 degrés à 285 miles, à vol d'oiseau.

Les chauffages au plafond tournaient à plein régime pour maintenir la température au-dessus de dix degrés sous le toit en tôle. Je voyais encore la buée émise par ma respiration lorsque j'entrai et me courbai pour passer sous l'aile d'un Cessna, contourner la queue d'un vieux Ryan Navion, remonter le long du fuselage d'un Maule et d'un Beechcraft de collection, puis passer devant le moteur d'un avion beaucoup plus grand qui assombrissait tout l'arrière du hangar.

Rick était le directeur de l'aéroport et il observait son amie et protégée, qui, une lampe frontale sur sa casquette, était en train de travailler à la perceuse une pièce d'aluminium. Il désigna un endroit sur le métal où Julie devait percer le prochain trou, et même s'il planait dans l'air une vague odeur de kérosène, l'inévitable cigare pendait des lèvres du jeune homme. Julie secoua la tête, et celle qui fréquentait les avions à temps plein désormais sourit en me voyant approcher de l'établi à roulettes.

— Les pilotes trop gras, avec le temps, ils déforment les rails de leurs sièges.

— Alors, je ne devrais pas voler.

— Tu n'as pas de gras.

— J'ai des tendances – la vitamine R – autrement connue sous le nom de bière Rainier.

Julie sourit, Rick pouffa et pointa son cigare vers moi.

— D'après ce que j'ai entendu dire, vous n'aimez pas voler, point.

— Effectivement, en particulier en hélicoptère et en particulier depuis le Vietnam. En plus, j'ai à peine assez de doigts sur une main pour compter le nombre de fois où je suis parti avec l'équipe de Recherche et sauvetage de Durant pour retrouver un hélicoptère qui s'était crashé.

— Alors, qu'est-ce que vous fichez dans un aéroport ?

— J'attends un hélicoptère.

— Ouais, j'ai entendu dire ça. (Il rit et appuya ses deux coudes sur le chariot roulant, le faisant bouger. Julie le fusilla du regard.) Bon sang, ces ventilos sont deux fois plus dangereux qu'une voilure fixe. (Il lui adressa un sourire narquois.) Ils ont des milliers de parties mobiles et ont tendance à mal se comporter. Lorsque les rotors lâchent, vous devriez voir ces pilotes d'hélico commencer à transpirer.

— Quelles sont les chances pour que cet équipage reparte vers le Colorado après avoir fait le plein ?

— Aucune. (Il ficha le cigare au coin de sa bouche comme une fléchette sur une cible en liège.) Les pistes à Denver Stapleton sont

ouvertes, mais ils se battent contre la poudreuse et le chinook. Julie et moi avons vérifié les prévisions et les SIGMET/AIRMET des services d'information de vol de Sheridan, et dans une bonne heure, ce front va arriver ici et il n'y aura plus un truc qui pourra voler – même pas le Père Noël.

— Le medevac ne peut pas le prendre de vitesse ?

Koehmstedt rigola autour de son cheroot.

— C'est un front froid se déplaçant à vive allure qui descend du nord-ouest. Même s'ils s'en vont d'ici avant que le front n'atteigne exactement Durant, il arrivera par l'ouest et bloquera le passage de l'hélicoptère vers le sud et vers Denver. Au mieux, cet engin dans lequel ils se trouvent vole à cent trente, peut-être un peu plus avec un vent arrière, mais ce n'est pas assez vite pour s'éloigner vers le sud avant que le front ne lui bloque le passage.

De sa main libre, Julie repoussa sa casquette jaune vif marquée Pilot Cub et ôta ses lunettes de sécurité pour laisser apparaître une paire d'yeux féroces d'un bleu céleste.

— Les hélicoptères sont de fait plus efficaces dans la plupart des situations de sauvetage parce qu'ils sont plus manœuvrables, mais ils ne sont pas bons dans les vents violents et ils ne gèrent pas bien le gel. (Julie agita la perceuse sous mon nez.) Impossible de rivaliser avec une aile fixe pour la vitesse, non plus.

Je jetai un coup d'œil autour du hangar.

— Est-ce que vous avez quelque chose ici qui y arrivera ?

Rick rit :

— Non seulement c'est non, mais c'est carrément non.

Julie posa la perceuse, éteignit sa frontale et fourra les lunettes de sécurité dans la poche de devant de sa combinaison Carhartt bleue.

— Un pilote aux commandes d'un de ces petits engins perdrait le contrôle et se ferait pulvériser dans des conditions pareilles, Walt. (Elle observa les petits avions puis secoua la tête.) La plupart d'entre eux ne peuvent pas aller aussi vite que l'hélicoptère, de toute manière. Et puis, où est-ce que tu vas mettre la civière, le matériel et le personnel médical ?

Je sentis ma respiration devenir de plus en plus courte à mesure que mes options disparaissaient l'une après l'autre, et je m'appuyai contre l'arrière d'un moteur de l'avion qui nous abritait de son ombre. Je glissai un peu, baissai les yeux et remarquai que j'étais debout dans une flaque d'huile qui avait dû se former sous le collecteur d'échappement du gros avion. D'abord mon chapeau, et maintenant mes chaussures. M'empressant de faire un pas de côté, je levai les yeux vers la surface en acier de l'engin, d'un argenté mat, piqueté d'une rouille qui donnait peu confiance.

— Et celui-ci ?

Ils secouèrent la tête tous les deux, et Rick fut le premier à parler.

— Oh, shérif, vous poussez carrément le bouchon. C'est un vieux VB-25J, version de transport de VIP, qui était l'avion privé d'Eisenhower pendant le Débarquement. Il a fini dans le cimetière de la base aérienne militaire de Davis-Monthan en Arizona et a été vendu aux surplus de l'armée.

— Comment a-t-il atterri ici ?

Repoussant le chariot dans la direction de Rick, Julie louvoyait vers le côté.

— Une entreprise de Tucson l'a acheté pour pulvériser des traitements contre les sauterelles et l'arrose le long des contreforts des Bighorns jusque dans le Nebraska, mais il y avait des fuites dans le circuit hydraulique.

Julie s'avança et posa une main sur le train d'atterrissage.

— L'entreprise a essayé de les réparer, mais lors d'une sortie, il y a eu une grave panne hydraulique et le pilote a atterri ici. L'avion a quitté la piste, a labouré l'herbe et arraché les amarantes, et il a fini par réussir à s'arrêter après avoir endommagé son train avant.

Rick jeta un chiffon sale sur le chariot et prit un propre.

— Ils ont perdu les contrats, l'entreprise a fait faillite et l'avion a été abandonné. Quelques années plus tard, le comté l'a vendu à Hawkins/Powers de Greybull pour servir dans la lutte contre les feux de forêt.

Rick me regarda frotter les semelles de mes chaussures sur le béton.

— Ce sont de bons gars – ils ont même embauché Julie comme copilote, pendant la saison dernière. (Rick me tendit le chiffon propre.) Il faut un sacré cran pour embaucher une femme dans ce métier.

Julie haussa les épaules.

— Ils ont fait enlever l'ancienne cuve du pulvérisateur de la soute à bombes de manière à pouvoir y installer un de leurs nouveaux modèles poids plume, mais les portes d'origine sont toujours là. Nous avons réparé le train avant, et même nettoyé les prises d'air des nids d'oiseaux qui s'y trouvaient, alors je pense que le chauffage fonctionne. Il faudrait encore réparer les soupapes hydrauliques qui fuient, mais les réservoirs tiennent le coup à condition qu'on ne dépasse pas mille sept cents litres de carburant.

Je levai les yeux pour contempler le grand avion.

— Qu'est-ce qui se passe si on y met plus de mille sept cents litres ?

— Il fuit comme une vache qui pisse sur une pierre plate. (Rick sortit des allumettes de sa poche et essaya de rallumer son cigare.) Le vieux coucou est coincé ici jusqu'à ce que quelqu'un capable de le faire décoller rapplique.

Je me mis à examiner l'antiquité de plus près, incapable de renoncer à mon tout dernier espoir.

— À quelle vitesse vole-t-il ?

Rick eut un mouvement de recul comme si je l'avais giflé.

— Près de trois cents nœuds, mais comme elle a dit, la mécanique hydraulique est foutue et il n'y a personne qui sache le piloter.

Je me tournai vers Julie.

— Tu pilotes, non ?

Elle secoua la tête.

— Je ne suis pas qualifiée sur un appareil de ce genre. Je veux dire, j'ai ma certification comme copilote et j'ai ma licence de pilotage commerciale avec une centaine d'heures – deux cent cinquante heures dans différents monomoteurs comme instructeur – mais rien de cet acabit. Il faut un entraînement incroyable et un nombre d'heures faramineux pour avoir sa certification sur un avion de cette taille, Walt.

Je fis un pas en arrière et laissai mon regard courir sur les lignes de l'engin, les deux moteurs, les insignes de l'Air Force délavés, et l'impressionnante envergure.

— Quelles chances y a-t-il pour que le pilote de l'hélicoptère soit capable de le faire voler ?

— Aucune.

C'était au tour de Rick de secouer la tête.

— Bon sang, personne de ce côté des Bighorns ne pilote plus ces engins. Ce sont des antiquités.

Je continuai à examiner le monstre et, planté là, les mains fourrées dans les poches, je repoussai mon chapeau sur ma nuque pour lire les chiffres inscrits sur le côté d'une des dérives : 34030. Mon regard s'attarda sur la longueur du fuselage, admirant son aérodynamisme et sa masse impressionnante qui le faisait ressembler à un requin baleine nageant au milieu d'un banc de guppys. Je m'approchai et remarquai le dessin original sur le nez – un cheval en pleine ruade avec son cavalier en brun passé et or, le nom tracé en spirale sur son flanc.

— Pourquoi cet avion me semble-t-il familier ?

Rick tira une bouffée sur son cigare et souffla de la fumée sous les larges ailes.

— C'est un VB-25J, une version transport des vieux Mitchell B-25 – tu sais, l'un des bombardiers les plus utilisés pendant la Seconde Guerre mondiale –, mais crois-moi, en dehors peut-être des gars de Greybull, personne dans la région n'est capable de faire voler ce fichu engin.

Je tirai sur mes rouflaquettes et continuai à regarder fixement l'avion tandis que se fracassaient à l'intérieur de mon crâne des pensées plus délirantes que le vent fou du Wyoming qui fouettait les parois du hangar.

— Je connais quelqu'un qui sait.

¹ Nous avons choisi de conserver les unités américaines pour tous les passages concernant l'aviation. Un mile correspond à 1,609 km ; un mille nautique à 1,852 km. (Note de l'éditeur.)

C'ÉTAIT à l'Euskadi Bar au centre-ville de Durant que je m'étais vu offrir le boulot d'adjoint, et l'homme qui m'avait recruté fréquentait toujours le lieu. Lucian Connally était un joueur de poker rusé qui perdait rarement ; il était assis à une table dans son fauteuil préféré, un grand tas de jetons posé devant lui. Pendant le temps où il avait été shérif, il avait tenu, dans ses parties à l'Euskadi, à maintenir des mises raisonnables et une atmosphère amicale, mais en certaines occasions, il se faisait remplacer à la tête du bureau et prenait un sabbatique, comme il aimait à dire, pour passer un jour ou deux à jouer de grosses sommes dans un casino de l'autre côté de la frontière du Montana ou du Dakota du Sud.

Les trois autres hommes à la table ce soir – Tom Koltiska, Gerald Holman et John Buell – se tournèrent pour nous regarder, Ferg et moi, lorsque nous franchîmes la porte. Lucian marqua une pause, son bourbon Old Rip Van Winkle au bord des lèvres.

— Eh ben, qui voilà donc, on dirait bien Frick et Frack. Alors, les gars, z'avez plus de passages cloutés ?

Je donnai un coup dans le verre, l'envoyant, ainsi que le précieux bourbon qu'il contenait, valdinguer sur la surface de feutre.

— Bon sang !

— T'en as bu combien ?

Il fit la grimace.

— Deux.

Je tendis la main et attrapai Jerry Aranzadi, le barman basque, par le plastron.

— Combien ?

— Trois, il en a bu trois.

Je tournai mon visage à cent quatre-vingts degrés et les bords respectifs de nos chapeaux se touchèrent.

— Est-ce que tu peux voler ?

Là, il eut l'air totalement décontenancé, au moins, j'espérai que c'était bien ça.

— Quoi ?

— Est-ce que tu peux voler ? J'ai un hélicoptère du service médical aéroporté qui arrive de Billings et j'ai besoin de quelqu'un qui soit

capable de décoller avant l'arrivée de la tempête et d'emmener les passagers jusqu'à Denver.

Il regarda derrière moi et observa la neige qui tombait en rafales à l'extérieur des lueurs chaudes du bar.

— Dans ce merdier ? Tu te fous de moi, j'imagine.

— Non.

Il regarda à nouveau les flocons qui fusaient devant les baies vitrées comme des banshees miniatures qui passent et repassent, à la recherche d'âmes à entraîner. Il secoua la tête.

— Impossible.

Je me tournai une nouvelle fois vers Jerry, me souvenant que je n'avais pas lâché sa chemise.

— Est-ce que tu as du café ?

— Oui.

Je m'adressai à Ferg.

— Va chercher ma thermos dans mon camion, s'il te plaît.

Il obéit tandis que le barman attrapait une tasse et la cafetière posée sur la plaque chauffante au fond du bar, avant de verser une bonne dose de café à Lucian.

— L'hélico sera là d'ici vingt minutes. À son bord, une petite fille qui est brûlée et ne passera pas la nuit si elle n'est pas évacuée à Denver. Ils sont en train de faire le plein et de préparer l'avion en ce moment même.

— Quel genre d'avion ? On ne peut pas prendre n'importe quoi dans cette merde.

Je lui souris.

— Aie confiance en moi, je t'en ai trouvé un.

Le vieux shérif engloutit presque la moitié du café en une seule gorgée.

— Y a quelqu'un qui s'est renseigné sur la météo du trajet ou qui a déposé un plan de vol pour qu'on puisse obtenir la clairance de Salt Lake ?

— Denver, pas Salt Lake.

Sa bouche se crispa.

— Tant que t'as pas dépassé le VOR de Crazy Woman, tu dépends du centre de contrôle de Salt Lake. Ensuite seulement, c'est Denver – alors, je repose la question : est-ce que quelqu'un a déposé un plan de vol ?

— Je ne sais pas.

Il avala le reste de son café et posa la tasse sur la table avec fracas.

— T'es shérif de ce putain de comté, et t'as pas l'air de savoir grand-chose.

— C'est quoi, un VOR ?

Il secoua la tête.

— *Very high frequency Omnidirectional Range*, un système de positionnement radioélectrique omnidirectionnel qui t'aide dans la navigation d'un putain d'avion.

Il secoua la tête et répéta.

— Eh ben, t'as vraiment l'air de savoir que dalle.

Ferg réapparut avec ma thermos Stanley, celle que Martha m'avait offerte pour mon anniversaire avec un autocollant que Cady avait découpé : CARBURANT À BOIRE. Jerry Aranzadi commença immédiatement à la remplir. J'attrapai Lucian par les épaules et le poussai vers la porte.

— Je sais en tout cas que je dois te sortir d'ici et te faire prendre l'air, l'aviateur.

LE temps que nous arrivions à l'aéroport, l'hélico avait atterri et Rick et Julie transféraient la patiente à toute vitesse dans la chaleur relative du hangar, accompagnés d'un ambulancier et de la grand-mère de la victime.

Isaac Bloomfield leur parlait tandis que Rick discutait avec le pilote de l'hélicoptère à côté de la porte. Nous passâmes au pas de course, puis nous nous retournâmes vers l'homme pâle vêtu de sa combinaison, les mains coincées sous les aisselles.

— Pas question, on a failli ne pas arriver ici vivants. Celui qui retourne là-dedans ne cherche qu'à se faire disperser entre ici et Omaha en morceaux pas plus grands qu'un *quarter*.

Je me retournai d'un coup et le regardai bien en face.

— Avez-vous la certification pour un multimoteur ?

Il leva les yeux vers moi, ses yeux étincelant de la défiance de ceux qui ont peur.

— Non, je ne l'ai pas. (Il transpirait encore de la tension du vol qu'il venait d'accomplir.) Et même si je l'avais, je ne partirais pas dans ces conditions. (Il passa une main dans ses cheveux épais.) Je vous le dis, il y a des gens qui vont mourir si vous essayez.

Je jetai un coup d'œil au petit corps intubé allongé sur la civière ventilée qu'ils poussaient sous le bombardier.

— Eh bien, je suis en tout cas certain qu'une personne va mourir si nous n'essayons pas.

Isaac nous rejoignit, Ferg et moi, tandis que Lucian partait vers la gauche, évitant adroitement la flaque d'huile de moteur qui avait coulé de l'échappement du gros avion et m'avait pris en traître un peu plus tôt.

— La grand-mère m'a indiqué qu'elle est prête à tenter le coup. (Doc désigna d'un geste l'homme qui restait immobile à côté de la porte.) Mais le secouriste ne cesse de parler d'assurance et dit qu'il n'ira que si le pilote de l'hélico vient.

Je jetai un coup d'œil à l'homme, lui donnant une seule autre chance.

— S'il vous plaît.

Il baissa la tête et contempla ses bras croisés.

— Je vous l'ai dit, je ne sais pas piloter cet engin. Il devrait être dans un musée ou une casse quelque part. (Il secoua la tête, résolu.) Vous pilotez pas, alors, vous pouvez pas savoir. On a failli ne pas arriver ici entiers, et ça ne fait qu'empirer. Aucune personne sensée n'irait voler par cette météo.

Je me tournai vers l'homme pas très grand qui se tenait sous l'aile et buvait une seconde tasse de café, parcourant du regard les lignes élégantes du bombardier moyen comme un grand amour retrouvé.

— Vous avez peut-être raison.

J'allai rejoindre mon ancien patron – le gars dont j'avais repris le poste à peine quelques mois auparavant, bien qu'avec son approbation – qui se tenait dans l'ombre de l'antique aéronef.

Je ne pouvais qu'imaginer les pensées qui se bousculaient dans sa tête. Le souvenir du 18 avril 1942, ce jour où quinze pilotes et lui avaient redonné courage à une nation presque défaite en décollant du pont dansant de l'*USS Hornet* aux commandes de ce même avion, le souvenir de ce bateau de pêche japonais qui les avait repérés et obligés à accomplir leur mission casse-cou deux cent soixante-quinze kilomètres avant l'endroit prévu, la panne de carburant et les conditions de vol nocturne, orageuses, avec une visibilité nulle.

Lucian avait continué à piloter dans le civil, travaillant à temps partiel dans la région, irrégulièrement, pendant les années qui avaient suivi la Seconde Guerre mondiale. Après la perte de sa jambe, il avait pu récupérer son certificat médical par le biais d'un dispositif qu'il appelait une dispense, qui exigeait simplement qu'il soit équipé d'une prothèse. Il avait pris des congés pour aller piloter, et de temps en temps, il faisait appel à moi pour se libérer et décoller, mais je n'avais pas la moindre idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait piloté un engin comme *Steamboat*.

Je me rendis compte que ses lèvres bougeaient.

— Les vieux avions ne meurent jamais, ils sont juste transférés à l'Air Transport Group, volent encore un peu, rejoignent les surplus, puis sont vendus aux pompiers aériens de Greybull.

Il tendit sa tasse et je défis le capuchon de la thermos pour la remplir. Il fit un pas en avant, son œil sombre comme une veuve noire suspendue dans la palmure de rides au coin de son orbite – tout aussi noire et tout aussi implacable. Son profil d'acteur de western était encore acéré et ciselé. Il porta la tasse à ses lèvres, la vapeur se déposant sur ses lunettes comme des nuages d'altitude.

Il tint la tasse à quelques centimètres de sa bouche et lut les lettres

dessinées sur le côté de l'avion.

— Eh ben, salut, *Steamboat*...

— Et tu crois que tu fais quoi, là ?

Julie tenait un jerrican de quatre litres d'eau, ou ce que je supposais être de l'eau, plein de glaçons, et elle jeta son sac de voyage et un sac à dos dans le nez de *Steamboat*. Lançant son pouce par-dessus son épaule vers l'endroit où Lucian bricolait l'un des cadenas à combinaison sur un vestiaire, Julie sourit.

— Il n'a qu'une jambe, alors vous allez avoir besoin d'un copilote.

— Je croyais que tu n'avais pas de certification pour cet engin.

Tout en fourrant ses cheveux blond cendré sous sa casquette avant d'enfiler une paire de lunettes cerclées d'écaille, elle posa le jerrican sur l'échelle et monta la fermeture Éclair de sa combinaison.

— Pas en tant que capitaine, mais l'été dernier, j'ai fait des heures comme copilote, et j'ai mes deux jambes, alors, vous allez devoir vous contenter de ça.

J'étais entouré de fous.

— Et pour autant que je me souviens, deux jolies jambes.

— Flatteur. (Elle jeta un coup d'œil derrière moi vers le vieux Doolittle Raider et enfila une veste matelassée. Elle sortit un paquet de chewing-gums Beemans et m'en offrit un.) Fais-moi plaisir, tu veux ?

Je déclinai l'offre du chewing-gum.

— Lequel ?

Elle défit le papier d'emballage, fourra le chewing-gum dans sa bouche et m'adressa un sourire éblouissant.

— Fais en sorte qu'il arrête de m'appeler Toots.

J'écoutai le vent s'arc-bouter contre les parois métalliques du hangar.

— Tu n'es pas obligée, tu sais.

— Tu peux parler. (Elle attrapa un carnet.) Walt, au moins, je sais ce qui nous attend, et je n'ai pas le mal de l'air comme certaines personnes que je connais. Je crois que c'est toi qui ne dois pas y aller. (Elle m'observa.) Est-ce que tu as appelé Martha ?

— Pas encore.

Je m'apprêtais à tourner les talons, puis je désignai le jerrican.

— Ça sert à quoi ?

Elle sourit.

— J'ai la bouche sèche quand je suis stressée, et j'ai comme l'impression que je vais être stressée pendant ce vol, alors je prends mon eau et mes Beemans. Je parie que je finirai les deux avant qu'on atterrisse.

Elle rangea le chewing-gum dans sa poche, ramassa le jerrican et attrapa les bords du fuselage. Elle posa un pied sur l'échelle et disparut. Seule sa voix me parvint.

— Reste ici, Walt.

Au moment où je me tournais vers les bureaux de l'administration, Lucian se mit à taper sur la porte du vestiaire. Je m'arrêtai suffisamment longtemps pour demander :

— Qu'est-ce que tu fais, mon vieux ?

Il tourna la molette à nouveau, essaya d'ouvrir et recommença.

— C'est mon vestiaire – je l'ai depuis la guerre – et j'y ai encore un casque, un sac de voyage, et quelques autres trucs. (Il tira sur la poignée et la porte s'ouvrit.) 6-8-45, le jour où on a lâché Little Boy – je savais bien que je pouvais pas oublier.

Je lui lançai un regard étrange, mais il m'ignora.

— OK, mais bon, il est pratiquement prêt à décoller, alors, faut qu'on se magne les tibias. (Il me regarda rapidement.) Sans jeu de mots.

Il continua à rassembler ses affaires sans s'occuper de moi, alors je filai jusqu'au bureau pour m'acquitter de ma dernière obligation. Le téléphone était un vieux modèle à cadran, et je composai rapidement le 6798, le numéro de la maison.

Martha décrocha à la première sonnerie, et sa voix parut fatiguée et sexy, mais peut-être était-ce juste moi qui voulais rentrer à la maison et aller au lit avec elle, ne pas être ici, avec un groupe de pilotes querelleurs.

— Où es-tu ?

— Je suis à l'aéroport.

Elle soupira.

— Quel aéroport ?

— Le nôtre, Durant.

— Tu détestes l'avion. Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Il y a eu un accident dans le Montana, et une victime a besoin d'être évacuée à Denver en avion.

Sa voix prit une tonalité méfiante.

— Ce soir ?

— Ouai.

J'écoutai le silence sur la ligne et pensai au nombre de nuits où elle avait reçu des appels comparables à celui-ci et au nombre de nuits où elle en recevrait encore.

Lorsque j'étais revenu du Vietnam où j'avais été enquêteur des

marines, j'avais juré que je ne gagnerais jamais plus ma vie en portant un badge, mais le seul emploi disponible avait été celui d'adjoint au bureau du shérif du comté d'Absaroka. Nous avions besoin du salaire et j'avais signé. Quinze ans plus tard, j'étais là, devenu le shérif du comté, mais seulement parce que Lucian Connally avait voulu prendre sa retraite et qu'il y avait une augmentation – ni ma femme ni moi n'étions totalement satisfaits.

La tension dans sa voix devenait de plus en plus perceptible.

— Tu vas descendre en avion avec l'équipage du medevac ?

— Pas vraiment.

J'expliquai la situation rapidement de manière qu'elle ne puisse pas m'interrompre pour injecter du bon sens dans la conversation, mais je finis par terminer, et je n'eus plus rien à ajouter.

Elle, par contre, n'était pas à court de mots.

— Oh, Walt. Est-ce sûr ?

C'est à ce moment-là qu'un homme habitué à fabuler mentirait, mais je savais que si je devais me retrouver dispersé sur les Hautes Plaines en morceaux de la taille de pièces de monnaie, je ferais probablement mieux lui dire la vérité, à peu près.

— J'imagine que oui.

Je jetai un coup d'œil vers la porte ouverte et regardai Rick taper sur les portes de la soute à bombe de l'avion avec un maillet en caoutchouc pour les refermer.

— Tout le monde a l'air de penser que oui.

— Walter, c'est la veille de Noël. Cady compte sur ta présence demain matin.

— Je sais, je sais...

Je continuai à regarder : Isaac Bloomfield, l'un des techniciens et Julie soulevaient doucement la civière sous sa tente, avec le ventilateur portatif, la batterie, et les bidons d'oxygène pour les monter dans le fuselage du vieux bombardier vers le milieu, à l'arrière des portes de la soute à bombes, la grand-mère juste derrière, ses joues ruisselant de larmes. Je mis ma main en coupe sur le combiné.

— C'est un enfant, une petite fille.

D'une toute petite voix, elle demanda :

— Il n'y a pas d'autre moyen ?

— Non.

J'écoutai à nouveau le vent souffler dans les fils.

— Martha, et si c'était notre fille, si c'était Cady ?

Elle ne répondit pas tout de suite, mais lorsqu'elle prit la parole, sa voix s'était radoucie.

— D'accord, vas-y, mais débrouille-toi pour être là sain et sauf pour Noël. Ta fille de neuf ans est endormie dans la pièce voisine. Elle essaye de lire *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* et à nouveau, elle parle

de faire des études de droit.

— Alors, elle deviendra la plus-grande-juriste-de-notre-époque.

Je soupirai et plaisantai.

— Qu'est-ce qu'on a raté ?

— C'est de la faute de Henry.

Je souris en entendant le nom de notre bon ami, propriétaire du Red Pony Bar à côté de la réserve des Cheyennes du Nord, et je regrettai que l'Ours ne soit pas là en ce moment même, ne serait-ce que pour bénéficier de la protection de ses Anciens.

— Allez, file, shérif. J'ai comme l'impression qu'on va payer des frais d'inscription à l'université jusqu'à la fin de nos jours.

J'approchai encore plus près le combiné de ma bouche, imaginant qu'elle pourrait sentir à quel point j'étais proche.

— C'est une bonne chose qu'on ait un si long chemin à faire ensemble, hein ?

Une trace d'émotion se glissa dans sa voix.

— Je t'aime.

JE passai la tête dans le fuselage et jetai un coup d'œil dans la semi-pénombre de l'intérieur de l'avion, où Isaac et l'ambulancier étaient en train d'attacher la civière aux entretoisements près du sol, la perfusion et la batterie suspendues au plafond arrondi du bombardier. On aurait dit que la victime était devenue partie intégrante du bimoteur ; sa grand-mère, enroulée dans des couvertures, était assise sur un strapontin. Je criai à l'attention d'Isaac, un survivant des camps de concentration qui était devenu le médecin généraliste pour toute l'agglomération de Durant et de sa région, dans le Wyoming, plus de trente ans auparavant, l'homme qui avait mis Cady au monde et pris soin de nous tous.

— Vous feriez mieux de sortir de là, Doc, et de rentrer. Sky King s'apprête à faire décoller ce bébé, alors, souhaitez-nous bonne chance – je crois qu'on risque d'en avoir besoin.

Isaac approcha de la trappe et s'accroupit pour me parler, son épais manteau en duvet rembourré bouffant autour son visage.

— Sky King ?

— Vous n'avez jamais regardé la télévision, Doc ?

— Très peu.

Il ajusta son bonnet en laine, sur lequel on pouvait lire MEADOWLARK SKI RESORT, et me regarda droit dans les yeux.

— On dirait que tu hérites de moi, Walter.

Je lançai un coup d'œil au jeune homme qui avait accompagné la victime depuis Billings en hélicoptère.

— Il ne vient pas ?

— Non, alors, c'est moi qui viens.

Je baissai la voix.

— Isaac, vous êtes fou ?

Il se pencha un peu plus près et je vis ses mains qui tremblaient.

— Je ne suis pas fou, et pour tout dire, je suis terriblement effrayé. (Il m'adressa un sourire timide, un sourire qui ne tint pas.) Il va falloir que quelqu'un surveille la batterie du ventilateur et change éventuellement la bouteille d'oxygène et la perfusion. Il lui faut un médecin, Walter. Je soupçonne qu'elle souffre d'un pneumothorax...

Je grimpai dans le bombardier.

— En anglais, Doc.

Il sortit des radios d'une épaisse enveloppe en papier kraft et en brandit une devant la lumière opaque de la fenêtre du mitrailleur latéral ; il désigna un petit point dans la poitrine de la fillette.

— Il y a peut-être de l'air piégé entre les poumons, à l'endroit où ils ont été percés par des côtes fracturées.

Je cachai mon visage derrière ma main.

— C'est pas vrai...

Il sortit son stéthoscope et écouta sa respiration.

— Cela pourrait être ça, ou alors, le sifflement dans sa respiration est dû à l'inhalation de fumée et aux dégâts provoqués par le feu et la vapeur. La fumée ne touche généralement que le pharynx, mais la vapeur peut brûler les voies aériennes au-delà de la glotte.

Je glissai un regard entre mes doigts.

— Alors, qu'est-ce qu'on est censés faire si c'est le pneumo-je-ne-sais-plus-quoi ?

— Eh bien, nous devrions pouvoir soulager la pression avec l'aiguille standard d'une grosse seringue, mais dans le pire scénario, nous allons devoir l'ouvrir pour faire sortir l'air et le sang qui s'est accumulé dans la cavité de sa poitrine.

— Dans l'avion ?

Il jeta un coup d'œil derrière lui et baissa la voix.

— Ce n'est qu'une incision d'un à deux centimètres... De toute manière, Walter, il te faut une expertise médicale et tu n'as que moi.

Je regardai autour de moi.

— Est-ce qu'on a le matériel pour faire tout ça ?

— J'espère...

— Vous espérez ?

— Quand j'ai parlé à Carlton, le chirurgien, à Billings, il était pressé, il a dit qu'il n'avait qu'un soupçon, qu'il avait manqué de temps pour faire un examen approfondi et que le radiologue n'avait peut-être même pas eu le temps de détailler les radios. Carlton a ajouté du matériel, juste au cas où, mais j'espère que nous ne serons pas obligés de l'utiliser. (Il secoua la tête.) Ce n'est rien en comparaison des brûlures, Walter, je ne peux pas la traiter pour ça à Durant. Si limitées que soient nos capacités entre ici et Denver, elle mourra de toute façon si on n'effectue pas ce vol insensé.

J'essayai de sourire à mon tour, mais j'eus du mal, moi aussi.

— Vol insensé... Peut-être qu'on devrait peindre ces deux mots sur les deux flancs du vieux *Steamboat*.

Je regardai derrière moi, vers une autre cloison qui semblait restreindre l'accès à l'avant de l'avion.

— Comment on passe dans le cockpit ?

Il regarda derrière moi.

— Lucian dit qu'il y a un compartiment vide au-dessus de la soute à bombes et qu'il y a des casques radio partout dans l'avion pour que les membres d'équipage puissent communiquer les uns avec les autres.

Il jeta un coup d'œil vers l'arrière de la cabine, où l'enfant brûlée était allongée sur la civière sous tente, sa grand-mère tout à côté d'elle pour pouvoir lui tenir la main, maintenant que le secouriste lui avait laissé la place.

— Walter, je pense qu'il faut que quelqu'un parle à Mme Oda.

Obnubilé par l'idée d'une intervention chirurgicale en vol, je regardai Doc.

— Qui ?

— La grand-mère, Mme Oda.

À voix basse, je repris :

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'à ma connaissance personne ne l'a encore fait.

J'examinai la vieille dame pendant un moment et pensai au peu de temps qui nous restait tandis que le technicien continuait à sécuriser tout le matériel de manière que rien ne bouge pendant le vol. Approchant ma bouche de l'oreille de Doc, je chuchotai :

— N'a-t-elle pas dit qu'elle voulait être là et faire partie du voyage ?

— Elle m'a fait comprendre qu'elle voulait sauver sa petite-fille, mais je ne suis pas certain qu'elle ait saisi les implications de ce que nous envisageons ni les dangers auxquels nous nous exposons.

Je hochai la tête.

— Vous voulez que je mette les choses au clair avec elle ?

Il m'attrapa par l'épaule et me regarda avec une expression d'horreur sincère.

— Oh grands dieux, non.

— Quoi, alors ?

— Je ne crois pas qu'elle parle tellement bien anglais. (Il marqua une pause et regarda autour de lui.) Cette femme vient de perdre sa sœur, son gendre et sa fille dans un terrible accident, et je crois qu'elle a besoin d'être rassurée. Il faut que quelqu'un la réconforte, Walter.

— Je ne parle pas japonais, Doc.

— Et Lucian ? Il a passé du temps dans ce camp de prisonniers...

L'idée de confier à Lucian la responsabilité de réconforter quiconque aurait été hilarante dans tout autres circonstances que celles qui étaient les nôtres.

— Il ne connaît que des jurons, et je ne crois pas qu'ils soient d'aucune utilité.

— Eh bien, je pense que si quelqu'un voulait bien juste communiquer avec elle sur un ton rassurant, cela lui ferait du bien, et tu es le shérif, désormais.

— Ouh là.

Je pris une grande inspiration puis tapotai Doc sur le bras avant de les contourner, lui et le secouriste, pour aller voir la minuscule femme accroupie à côté de sa petite-fille, la fillette qui était peut-être la seule survivante de sa famille proche.

— Mme Oda ?

Elle se tourna pour me faire face et je m'accroupis à côté d'elle. Je fus surpris devant le calme que je lus sur son visage ; ses yeux étaient cerclés de rouge, mais elle ne manifesta aucun affolement lorsqu'elle me regarda.

— *Hai ?*

— Mme Oda. Je voulais juste vous dire que... mmm... Que s'il y avait un autre moyen... (Je lançai un coup d'œil par-dessus mon épaule, en direction de Doc, qui leva un sourcil.) Hmm... (Je revins à la femme et souris.) Mme Oda, cet avion n'a peut-être pas l'air fiable, mais il est très puissant et nous avons un pilote d'élite qui va trouver le ciel pour amener votre petite-fille à Denver.

Elle continua à me regarder fixement et je sentis les mots tomber spontanément de ma bouche.

— L'avion... il a un nom prédestiné... Steamboat était l'un des étalons sauvages les plus retors de l'histoire du rodéo. (Ses yeux perplexes ne me lâchaient pas.) Il est sur toutes les plaques minéralogiques... (Je soupirai et m'appuyai sur la civière.) Mme Oda, je ne sais pas quoi vous dire, si ce n'est que nous allons tous faire de notre mieux pour amener votre petite-fille à Denver. Je ne sais pas, en toute franchise, si cet avion est costaud, ni s'il porte chance, mais je peux vous promettre que nous sommes prêts à tout risquer, y compris notre vie, pour sauver votre petite-fille.

Elle m'observa, puis prit ma main dans la sienne et la joignit à celle qui tenait les doigts de la fillette ; à travers le plastique, je regardai le visage abîmé de l'enfant, à demi recouvert de pansements. S'il n'y avait pas eu mes côtes pour le retenir, je suis certain que mon cœur serait tombé directement sur les grilles métalliques qui composaient le plancher ; mais ainsi accroupi, à contempler ce visage méconnaissable, je sentis mon cœur taper fort dans ma poitrine.

— Amaterasu.

Je la regardai, puis me tournai à nouveau vers l'enfant.

— Elle s'appelle Amaterasu ?

— *Hai.*

Elle hocha la tête puis fit un geste des mains vers le haut.

— *Ama...*

Elle fit un nouveau geste, voulant, je suppose, me faire deviner la signification de son nom.

— Haut ? Ama – ça veut dire haut ?

La femme secoua la tête et leva les mains encore plus haut.

— *Ama.*

— Le ciel ?

Ses mains continuèrent à monter encore plus haut, à dépasser ce que j'avais supposé être le ciel.

— Le paradis, c'est ça que vous voulez dire ?

Elle hocha la tête et descendit ses mains, puis elle tendit un index vers l'étincelle représentée sur l'étoile que je portais épinglée sur ma veste.

— *Terasu.*

— Étoile ?

Les doigts de la femme se déployèrent dans un mouvement brusque.

— Briller ?

Elle se mit à hocher la tête.

— *Amaterasu.*

— Son nom signifie qui brille sur le paradis.

Je me tournai et regardai le secouriste terminer et se redresser, évitant soigneusement de croiser notre regard.

— Son nom, *Amaterasu*, signifie briller sur le paradis – l'un des médecins à St Vincent, Frank Carlton, parle un peu japonais, et il a dit que son nom provenait d'une dérivation mythologique de la déesse du soleil qui règne sur le paradis.

Je souris et me tournai vers la vieille dame.

— Eh bien, parlant de chance – je ne vois pas comment le ciel pourrait rejeter la déesse du soleil qui règne sur le paradis.

Elle me rendit mon sourire tandis que je la soulevais pour l'installer sur le siège à côté de la civière. J'attachai le harnais, et lui fis signe qu'elle ne devait pas bouger de là.

— Vous serez plus en sécurité ici, et il y a des chances qu'il y ait quelques turbulences pendant le vol.

Je me retournai ; le secouriste tirait des couvertures et des combinaisons isolantes par la trappe à ses pieds. Je le soulageai de son chargement et répartis les lourds vêtements entre nous trois.

— La température va descendre jusqu'à combien ?

Le secouriste secoua la tête.

— Il va faire froid, je vous le dis. Nous étions dans une cabine fermée hermétiquement et nous avons failli mourir gelés. (Il jeta un coup d'œil alentour.) Ce truc n'est pas pressurisé, si ? Est-ce qu'il y a du chauffage, au moins ? Il fera vraiment froid, même si ça dépend de l'altitude à laquelle le pilote va voler, mais je dirais facilement -45°.

Je regardai brièvement la civière.

Il hocha la tête.

— Ça ira pour elle. Nous avons de l'oxygène et de la chaleur pour la maintenir à température constante. C'est vous autres qui m'inquiétez.

— Julie dit qu'elle pense que le chauffage marche. (Je me penchai

vers lui.) Allez, venez donc avec nous.

Ses lèvres se pincèrent.

— Pas question. J'y suis allé, là-haut, on est en plein dans le dilemme du tramway.

— Quoi ?

— Le dilemme du tramway. Si vous aviez cette petite fille sur un rail avec un tram se dirigeant droit sur elle, et si vous pouviez actionner un aiguillage qui enverrait le tram sur un autre rail avec cinq autres personnes dessus – est-ce que vous le feriez ?

— Ce n'est pas la même chose.

Son regard se posa sur la surface rembourrée de l'intérieur de l'avion.

— Vous avez raison, parce que vous n'allez même pas pouvoir sauver la gamine. Vous allez tous mourir là-haut. (Son regard revint croiser le mien.) Vous êtes en train de sacrifier la vie de cinq personnes pour la possibilité de sauver une fillette...

— Ce n'est pas une question de nombre, c'est une question de ce qu'on doit faire, et comment continuer à vivre si on ne le fait pas.

Je pensai au livre qui était rangé dans ma poche, au conseil que le fantôme du Noël présent donne à Scrooge sur la manière de contrôler la croissance excessive de la population, et je marmonnai dans ma barbe.

— Voulez-vous donc décider quels hommes doivent vivre, quels hommes doivent mourir ? Il se peut qu'aux yeux de Dieu, vous soyez moins digne de vivre... que... cette enfant...

— Je vous demande pardon ?

Son regard était braqué sur moi lorsque je tendis le bras et posai une main ferme sur son épaule.

— Une fois que nous aurons décollé, je suis certain que nous nous battons tous pour sauver la vie de tous ceux qui se trouvent à bord.

Il secoua la tête et regarda le sol par la trappe.

— Vos chances de réussir sont proches de zéro.

Je lançai un pouce en direction de la civière.

— Allez, on a la déesse du soleil qui règne sur le paradis. Qu'est-ce qui pourrait bien aller de travers ?

L'espace d'un instant, il se figea et je crus l'avoir convaincu, mais il secoua la tête de plus belle.

— Pas question, shérif. Vous êtes tout seul sur ce coup-là. (Il tendit la main.) Bonne chance. Vous allez en avoir besoin.

Je pris une grande inspiration et me retournai pour aider Doc à passer la combinaison sur ses épaules, je remontai sa fermeture Éclair et lui tins son manteau en duvet pour qu'il l'enfile par-dessus.

Isaac regarda le jeune homme descendre de l'avion.

— Je suis inquiet de constater à quel point le sens du service anime

la jeune génération. (Il ajusta ses lunettes aux verres épais.) Pour ce qui est de la mienne, de génération... (Il redressa son bonnet en laine tout en se tournant pour me faire face.) Confirmes-tu mon hypothèse selon laquelle Lucian a bu avant de venir ?

— Juste assez pour se mettre en train.

— *Mein Gott.*

Je souris en entendant cette manifestation fréquente chez Doc, qui avait tendance à revenir à sa langue maternelle dans les moments difficiles.

— Le vôtre ou le mien ?

Il tendit le bras et posa une main sur une entretoise rivetée, dans cette structure vert kaki qui ressemblait, quelle ironie, à l'intérieur d'une cage thoracique.

— Celui qui répondra, peu importe, Walter. Celui qui voudra bien répondre.

Je me poussai sur le côté de manière que le vieux médecin puisse passer à côté de moi, puis je pliai ma combinaison que je calai sous mon bras avant de descendre par la trappe les quelques barreaux de l'échelle.

— Amen, Doc. Je dis amen.

Je baissai la tête et regardai le directeur de l'aéroport ranger l'échelle, refermer les portes derrière moi et les verrouiller en tournant le loquet.

Julie se tenait à côté de lui, près de la trappe arrière.

— Le plan de vol a été déposé auprès du service de Sheridan, Rick, et j'ai mis EVASAN dans la section réservée aux remarques puisque nous sommes sur une mission d'urgence médicale et que nous aurons besoin, je suis prête à le parier, d'une priorité de traitement – en particulier avec ce temps et cet avion. J'ai déposé notre clairance mais je ne l'ai pas encore reçue. Est-ce que tu peux les rappeler, noter les instructions et nous les lire avec la VHF avant qu'on décolle ? On ne peut pas les joindre du sol avec la nôtre – notre indicatif radio, c'est Raider N4030LC.

— Bien sûr, c'est comme si c'était fait. (Rick se mit à avancer vers le nez.) Si vous êtes décidés à partir, il va falloir accélérer le mouvement. Lucian a déjà fait l'inspection extérieure et sa planification de vol.

Il se retourna vers moi, le visage soudain sombre.

— J'ai relu les bulletins météo deux fois – ils disent que vous êtes fous, qu'il y a deux ou trois avions qui sont tombés dans les montagnes au nord-ouest d'ici... personne n'arrive à les atteindre... les températures sont en chute libre, ce ne sont que vents violents et tourbillons de neige.

— Remerciez-les pour le vote de confiance. (Je fis un salut militaire.) Vents violents et tourbillons de neige. Bien reçu.

— On ne me la fait pas, à moi. Les marines ne volent pas.

— Non. D'habitude, on rampe ; plus terre à terre, moins écervelés.

Vers le devant du hangar, j'aperçus Ferg et le secouriste s'appêtant à ouvrir les deux portes coulissantes de manière que nous puissions sortir le gros avion. L'équipage de l'hélicoptère avait déjà dégagé les petits avions et les avait bien attachés au sol, et il ne restait plus dans le hangar que *Steamboat*. En passant devant les portes de la soute à bombes, je souris.

— Aviez-vous prévu de modifier ces portes ?

Rick secoua la tête.

— La mécanique hydraulique sur ce vieux débris continue à fuir, et une des sources de résistance, ce sont ces grandes portes. Avec le temps, elles descendent, puis elles pendent, et on n'arrive pas à les remettre en place sans les cogner deux ou trois fois pour les décoincer.

Je défis la fermeture Éclair de la combinaison isolante qu'il m'avait donnée et commençai à l'enfiler.

— Et si jamais ça nous arrive en plein vol ?

— Oh, si les pompes principales moteur lâchent, il y a un levier manuel dans le cockpit, par terre, entre les sièges, pour remettre de la pression, et je crois que c'est ce que tu vas devoir faire tout le trajet jusqu'au Colorado, pomper avec ce levier.

Il tendit le bras et me tapota l'épaule tandis que je tirai sur la combinaison avant de remettre ma veste en peau de mouton.

— Mais t'es un grand garçon, tu vas y arriver.

Je jetai un coup d'œil aux portes, remarquant l'interstice, la manière dont elles ne semblaient pas joindre correctement.

— Mais vraiment, et si elles s'affaissent ?

— Eh bien, il y a la barre de remorquage de la roulette de nez, là-dedans ; elle fait à peu près deux mètres de long, et tu peux t'en servir pour cogner dessus jusqu'à ce qu'elles s'enclenchent, mais tu seras à deux ou trois mille pieds d'altitude, et même toi, tu n'es pas assez grand pour y arriver. De toute manière, les moteurs ou les systèmes électriques auront lâché dans ce vieux coucou bien avant ça. (Il mima l'action de pomper sur le levier.) Continue à pomper et ne les laisse pas s'affaisser, Walt, vous finirez bien par arriver à Denver.

— Merci – ton optimisme est contagieux.

Je me dirigeai vers le cockpit et retrouvai Ferg au moment où j'arrivais à l'échelle. Il déglutit et hocha la tête de haut en bas comme un cheval nerveux.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je vienne ?

Je fis semblant d'y réfléchir intensément.

— Ouai, pourquoi tu n'irais pas, et je resterais ici ?

Il fit une tête – on aurait dit que les muscles de son cœur avaient gelé.

— Je plaisante. Ceci est mon idée délirante, et si le précédent shérif du comté d’Absaroka et l’actuel shérif du comté d’Absaroka meurent, les citoyens vont avoir besoin d’un nouveau shérif.

Il rit.

— Peut-être, mais je ne veux pas du poste dans ces conditions, alors vous faites attention, tous les deux, OK ?

L’homme ne semblait pas m’en vouloir de lui avoir volé la vedette pour occuper la position que j’avais aujourd’hui.

— Tu en serais un bon, Ferg.

Une voix acariâtre se mit à hurler dans les entrailles pleines d’échos du gros Mitchell.

— Une fois que Betty Grable et toi, vous en aurez fini avec les bisous et les adieux larmoyants, on pourra peut-être décoller, j’ai un avion à emmener à Denver, bordel.

— OUVRE les volets de capot, Toots.

La main de Julie tira sans trembler un levier sur sa gauche, mais je ne fus pas rassuré lorsque j'aperçus le manuel de pilotage du Mitchell VB-25J ouvert sur ses genoux.

— Commande de mélange richesse au maximum.

Le vieux Doolittle Raider poussa une autre série de manettes vers l'avant, l'une après l'autre.

— Manette des gaz à mille tours minute – Coupe-batterie allumé.

Me mettant debout, je jetai un coup d'œil à travers le pare-brise aux hommes qui attendaient pour ouvrir les portes et les refermer derrière nous. Rick s'était placé devant, pourvu d'un extincteur, ce qui n'était pas très réjouissant.

Les doigts de Lucian tapèrent le tableau de bord d'une chiquenaude.

— Mise en route de l'allumage et des pompes de suralimentation en carburant. (Il me lança un regard.) Nerveux, Troupier ?

Je regardai autour de moi, cherchant des ceintures de sécurité – j'étais sur le strapontin derrière Lucian et je finis par découvrir un harnais ; je le passai par-dessus mes épaules et m'attachai.

— Pas si tu ne l'es pas.

— Oh, eh bien, nous avons un pilote unijambiste qui n'a pas piloté un de ces avions depuis à peu près cent ans. (Il sourit à Julie, coiffée de sa casquette jaune vif sur laquelle étaient brodés un petit ours et les mots PIPER CUB, son casque vert remonté à un angle coquet au-dessus d'une oreille.) Une copilote qui, dans tout son temps de vol, a à peine eu l'occasion de s'asseoir dans un de ces avions. (Il jeta un coup d'œil dans le cockpit.) Un roi du hangar qui est prêt pour l'atelier de récup', et un blizzard qui va essayer de nous fracasser au sol à côté de Wichita... Je ne vois pas du tout ce qui pourrait nous arriver. (Il regarda à nouveau sa jolie copilote.) Volant d'inertie du démarreur lancé à droite.

Elle but une gorgée dans son jerrican en plastique qu'elle cala ensuite entre son siège et le fuselage.

— Bien reçu.

— Branche les magnétos, Toots.

Le sourire de Julie disparut, pour un certain nombre de raisons.

— Moi ?

Il esquisssa une grimace espiègle.

— Faut bien commencer un jour, Angel. (Il se concentra sur les commandes.) Juste, ne les maintiens pas trop longtemps, sinon tu vas cramer les bobines.

Il se tourna vers la droite et nous vîmes l'un des moteurs de 1 700 chevaux tousoter, ruer, lâcher ce qui ressemblait à une série d'explosions, avant de se mettre à taillader l'air dans le hangar avec son hélice à trois lames. Lucian hurla pour se faire entendre dans le fracas ambiant.

— Volant d'inertie lancé à gauche !

Julie répondit avec le même volume.

— Magnétos branchés !

J'avais pensé que je deviendrais sourd avec le bruit d'un des moteurs surcomprimés Wright Cyclone, mais quand le second s'éveilla avec force tousotements, j'en fus convaincu. Le grondement était formidable, et lorsque Lucian tapota les jauges de pression d'huile et qu'elles se stabilisèrent à 40 PSI, le soulèvement de la carlingue fut tonitruant.

— Madame et Monsieur, le bombardier B-25 Mitchell – le moyen le plus rapide du monde pour transformer du kérosène à 130 octane en pur bruit !

Je regardai les hélices prendre de l'élan, puis s'emballer, presque comme si elles ralentissaient, ensuite reprendre leur accélération, et disparaître dans le tourbillon créé par la poussée. Les extrémités jaunes des lames formaient une couronne mortelle bien visible, en accord avec les raies rouges dessinées sur le fuselage.

Lucian cria à nouveau.

— Armement prêt !

Julie fixa les instruments pendant un moment puis le regarda d'un air interrogateur.

Il rit, et je sentis l'odeur du bourbon dans son haleine.

— Juste pour voir si tu faisais attention !

Des gaz d'échappement blancs entrèrent dans le cockpit par les innombrables trous et fissures dans le fuselage, me piquant les yeux et rendant la visibilité problématique, très problématique. Maintenant, non seulement j'étais sourd, mais en plus, j'étais aveugle.

— Qu'est-ce que toute cette fumée ? On a pris feu ?

— C'est à cause de l'huile qui était restée dans les cylindres – le truc qui a imperméabilisé tes chaussures. Ça se dissipera une fois que j'aurai mis des gaz.

Je sentis une main puissante comme une serre m'attraper la main et la placer sur un levier qui se trouvait au centre, entre les deux sièges, et le bord du chapeau de Lucian cogna le côté de mon visage.

— Arrête de t'inquiéter, marine. Surtout, tu laisses ta main sur ce levier ! (Il tapa du bout de son index un petit cadran noir sur le tableau de bord.) Julie dit que les pompes moteur principales sont faiblardes sur ce coucou. Tu laisses pas la pression descendre en dessous du niveau que j'ai marqué là, tu piges ?

Je me penchai en avant, cherchant à repérer la marque et l'instrument désignés de mes pauvres yeux qui pleuraient.

— Qu'est-ce qui se passe si je la laisse ?

— On perd les freins et on ne pourra pas actionner le train d'atterrissage ni les volets, et on s'écrasera, espèce de crétin !

Il pivota dans le siège en aluminium au rembourrage minimal, fit coulisser la vitre donnant sur l'extérieur, arracha son chapeau de sa tête et l'agita d'avant en arrière pour indiquer à Rick que nous étions prêts à rouler et qu'il fallait nous laisser passer avant qu'on meure tous asphyxiés.

— Poussez-vous et laissez ce joli Baker-Two-Bits prendre l'air !

Rick recula, les portes s'ouvrirent, et le blizzard entra en trombe pour nous attaquer, des nuées de flocons claquant comme des voiles sur le sol du hangar, déferlant de la nuit comme des hordes de minuscules bourdons albinos.

Lucian poussa les manettes en avant, et le gros avion bondit, le nez incliné vers le sol, puis se redressa tranquillement à mesure que nous commençons vraiment à bouger. Je sais que ce n'était que mon imagination, mais c'était comme si je pouvais entendre la neige gémir sous les gros pneus, tandis que le B-25 penchait à droite en sortant du hangar comme une fusée, comme un train à vapeur, comme un cheval lancé au galop.

La plupart des gens seraient prêts à le contester, mais je vous jure que le vieux coucou sortit du bâtiment en caracolant pour aller se jeter dans la neige comme un Clydesdale dans une publicité pour de la bière, une forteresse mobile fonçant dans le noir et blanc de la nuit de Noël avec ses deux hélices nous entraînant vers notre inéluctable destin aussi efficacement qu'un tire-bouchon.

Lorsque je levai les yeux pour regarder Lucian, je le découvris en train de sourire avec une confiance absolue ; il éventa le flanc de l'avion avec son chapeau de cow-boy comme un cavalier en plein rodéo et cria aussi fort qu'il put de manière qu'on l'entende dans le fracas.

— Powder River, déchaîne-toi !

Slim Pickens¹ aux commandes.

Nous étions condamnés.

¹ Nom de l'acteur qui a joué le major Kong dans *Le Docteur Folamour*. Dans l'une des scènes mythiques du film, il chevauche un missile nucléaire.

LA pression hydraulique avait déjà commencé à baisser légèrement tandis que nous roulions, mais elle remonta dès que je pompai sur le levier.

Tout en actionnant la poignée rouge, je remarquai qu'un petit rigolo avait accroché un vieux porte-clés avec l'emblème de l'État au châssis jaune de la verrière, au-dessus de notre tête. L'anonyme plaisantin avait attaché un petit cheval doré en train de ruer, avec le cavalier agitant son chapeau ; à côté de la chaînette en cuivre au bout de laquelle sautillait la breloque porte-bonheur, quelques perles et une clochette en forme de cône empruntée à un costume de cérémonie cheyenne.

Peut-être venait-elle d'un pilote qui avait survolé la Normandie, ou d'un pompier, mais il était probable que lui, comme moi, cherchait un talisman ou un totem – un objet fétiche qui veillerait sur sa vie. Vous seriez stupéfait de voir ce que vous feriez si vous pensiez votre dernière heure arrivée – même les signes les plus infimes peuvent paraître menaçants comme des messages irrévocables venus de l'éther.

Lorsque j'étais au Vietnam, et même encore aujourd'hui, je gardais sur moi un sac médecine rebrodé de perles que Henry m'avait donné des années auparavant, accordant toute ma confiance à l'intuition et à la spiritualité de l'Ours. Inconsciemment, ma main monta et plongea dans la poche intérieure de ma veste en peau de mouton, et je passai mon pouce sur les perles de verre cousues sur le cuir de cerf pour me porter chance, une habitude que j'avais prise pendant l'offensive du Têt. Je sentais les différents objets que j'avais rangés à l'intérieur, des objets qui m'étaient précieux et dont j'étais le seul à connaître l'existence.

Il y avait des fantômes là, dehors, dans ce vent sifflant chargé de neige, des voix anciennes qui s'élèveraient de concert pour ou contre nous – et j'étais certain qu'elles se manifesteraient pour la fillette nommée d'après la déesse du soleil Amaterasu, qui brillait sur le paradis. C'était étrange, mais les moteurs commencèrent à résonner en cadence, comme des tambours, et on aurait dit qu'ils mettaient en place une force motrice pour combattre le vent.

Jetant un coup d'œil circulaire dans le cockpit, je réfléchis aux

virages que prenait le destin lorsqu'il mettait une enfant japonaise blessée dans un engin comme *Steamboat* – le même genre d'avion que celui que Lucian avait piloté trente secondes au-dessus de Tokyo pour lâcher des bombes sur ses ancêtres, mais qui cette fois allait décoller pour une mission suicide dont le but était d'amener une enfant japonaise blessée à Denver par une nuit déchaînée chargée d'orages.

Tandis que Lucian fermait le hublot, remettait son Stetson taché de neige, et continuait à mettre des gaz, je m'amusai à penser au vrai *Steamboat*, au cheval qui était devenu le motif de la plaque d'immatriculation à la plus grande longévité dans le monde.

Steamboat n'avait pas fait ses débuts ici, ni sur les écussons des gardes nationaux du Wyoming qui avaient servi dans le 148^e régiment d'artillerie de campagne pendant la Première Guerre mondiale, mais plutôt comme un poulain né sur le ranch Frank Ross à côté de Chugwater, dans le Wyoming, de l'union d'un énorme étalon percheron et d'une jument mexicaine au sang chaud. En bon fils de ses parents, il devint puissant, tellement puissant, en fait, que lors de sa castration, il se tapa la tête si fort sur le sol qu'il se brisa un morceau de cartilage du nez, et il produisit un bruit de sifflement distinctif lorsqu'il respirait, d'où son nom : *Steamboat*.

Pour de nombreux cow-boys de rodéo, ce sifflement fut la dernière chose qu'ils entendirent avant de toucher le sol.

D'un noir uniforme à l'exception de trois chaussettes blanches, le cheval défila dans des parades et se produisit au Wild West Show, où il était connu pour suivre la musique que les orchestres jouaient ; mais malgré sa docilité lorsqu'il était manipulé, il y avait une chose qu'il ne pouvait supporter – les cavaliers. L'étalon sauvage ne permettait pas à quiconque de rester sur son dos, et devenant rapidement la star des organisateurs de rodéos, il apparut dans toutes les grandes manifestations des États-Unis pendant des années.

Il y a beaucoup de controverses autour de l'identité du cavalier qui se trouve sur la plaque minéralogique, de Jake Maring à Guy Holt en passant par Stub Farlow, mais aucune discussion sur le fait qu'aucun d'eux n'a jamais réussi à dompter le cheval du nom de Seigneur des Plaines ou Roi du Rodéo. Allen True saisit l'esprit de l'animal pour la somme princière de soixante-quinze dollars lorsque le secrétaire d'État Lester C. Hunt lui commanda un dessin du cheval et du cavalier pour en faire l'emblème de la plaque minéralogique du Wyoming en 1936.

L'histoire de *Steamboat* n'eut pas une fin heureuse, pourtant. Le cheval légendaire fut victime d'un empoisonnement du sang dû à une altercation avec une clôture en fil de fer barbelé derrière laquelle il était parqué, pendant un orage à Salt Lake City. Il fut renvoyé dans le Wyoming où les vétérinaires émirent le jugement définitif selon lequel il n'y avait aucun moyen de sauver le cheval tuméfié, mourant, et on

alla chercher une carabine pour l'abattre et mettre fin à ses souffrances – il se trouve que le fusil appartenait à une autre légende du Wyoming, Tom Horn.

Un soir gris d'octobre, le 14, de l'année 1914, la détonation mit un terme à la carrière de l'un des plus grands chevaux sauvages de tous les temps. La légende veut que Steamboat ait été enterré sous la terre dure de Frontier Park à Cheyenne, un endroit où d'innombrables cow-boys et étalons indomptables reposent en paix, mais la légende trahit la vérité. J'avais parlé à l'un des hommes qui étaient présents ce jour-là. Sous les vieilles tribunes en bois, en compagnie de Paul R. Hanson, il me raconta

— Les gens disent qu'il a été enterré à Frontier Park, mais ce n'est pas vrai.

Le vieux cow-boy laissa son regard se perdre au loin, cherchant quelque chose, peut-être un moyen de revenir en arrière et de changer le déroulement des événements.

— Il a été jeté dans la vieille décharge de la ville, où il a été détruit. Un sacrilège, Walter, ça, c'est sûr.

La breloque avec le cheval sauvage bondit en avant puis se mit à se balancer tandis que le gros avion s'arrêtait dans un hoquet, les roues glissant dans la neige. Les mots de Dickens restèrent suspendus dans mon esprit, dans ma bouche et au bout de cette chaînette : "Ils virent beaucoup de pays, allèrent fort loin et visitèrent un grand nombre de demeures, et toujours avec d'heureux résultats. L'esprit se tenait auprès du lit des malades, et ils oubliaient leurs maux ; sur la terre étrangère, et l'exilé se croyait pour un moment transporté au sein de la patrie. Il visitait une âme en lutte avec le sort et aussitôt elle s'ouvrait à des sentiments de résignation et à l'espoir d'un meilleur avenir..."

— LE vent souffle tellement fort que la neige ne tient même pas sur l'avion.

La voix de Julie vint interrompre le cours de mes pensées tandis que Lucian et elle se penchaient en avant, essayant de voir ce qui s'était matérialisé entre les feux de piste blancs.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Lucian secoua la tête tout en tripotant son casque pour mettre les écouteurs sur ses oreilles, ce qui n'était pas une mince affaire quand on portait un chapeau de cow-boy. Il ajusta le micro.

— Hé...

Il s'interrompit, se pencha vers sa copilote avec la main refermée sur le micro et chuchota :

— C'est quoi, notre indicatif, déjà ?

Elle fit la grimace et jeta un coup d'œil au plan de vol et à l'assortiment de papiers qui se trouvaient sur ses genoux.

— Raider N4030 et l'annotation personnelle LC que vous avez ajoutée à la fin quand on a déposé notre plan de vol.

Je jetai un coup d'œil et repérai un autre casque au bout d'un fil enroulé – comme je suis malin –, alors je le décrochai et le mis sur mes oreilles de la même manière que mon ancien patron, ce qui non seulement me permettait d'entendre la conversation mais étouffait un peu le bruit que faisaient les moteurs.

Avant que Lucian ne puisse transmettre la question, Rick, dont la voix paraissait métallique et très lointaine alors qu'il était tout près, derrière nous, se mit à parler. Parasites.

— Raider Novembre 4030 Lima Charlie ici Durant Contrôle. J'ai votre autorisation de Salt Lake comme suit – EVASAN NOVEMBRE 4030 LIMA CHARLIE, Salt Lake vous autorise vers Denver Stapleton Airport sur le radial 319 du VOR de Crazywoman puis suivant le plan de vol. Maintenez treize mille pieds. Contactez SALT LAKE CITY 127.5 Transpondeur QUATRE UN DEUX SEPT. Clairance annulée si vous n'avez pas décollé avant 04 h 30.

Tandis que Julie copiait la clairance, j'observai les lèvres de Lucian qui bougeaient, avant de choisir des mots que j'avais entendus de sa bouche de nombreuses fois dans le passé.

— Bon sang, Durant Contrôle, qui est-ce qui nous a foutu un iceberg sur notre piste ?

Je me redressai et regardai par-dessus leurs deux têtes vers le devant de l'avion : un tas de neige de la taille d'un semi-remorque formait une colline qui occupait toute la largeur de la piste.

— J'y crois pas.

La voix de Rick était lasse. Parasites.

— Est-ce à côté de la manche à air vers le nord ?

Julie se pencha et regarda par sa fenêtre latérale.

— Affirmatif.

Parasites.

— Ça doit être là que ces crétins balancent la neige, parfois. J'imagine qu'avec le vent soufflant du nord-est, le truc a fait comme une barrière à neige et a encombré la piste.

Il soupira, sa voix exprimant la défaite pure et simple.

— Vous feriez aussi bien de rentrer...

Il y eut un silence sur les ondes et Lucian, le regard rivé de l'autre côté de la fenêtre latérale, sur les ténèbres brisées uniquement par les lignes horizontales de la neige, tendit tranquillement une main vers sa copilote.

— Hé, t'aurait encore un morceau de Beemans ?

Elle me lança un coup d'œil avant de fouiller dans le paquet qui se trouvait dans sa poche et de lui en tendre un.

Lentement, le vieux Raider défit l'emballage, fourra le chewing-gum dans sa bouche, et, jetant le papier par-dessus son épaule droite comme une pincée de sel, rapprocha le micro de sa bouche.

— Hé Rick, quelle est la distance entre cette manche à air et le terminal ?

Parasites.

— Seulement trois cents mètres environ, alors, n'y pense même pas.

Je le regardai mâcher son chewing-gum puis pousser un des leviers vers l'avant, ce qui fit pivoter le gros oiseau sur un pneu de sorte qu'il se retourne et se retrouve face aux lumières floutées du bâtiment du terminal de Durant comme un picador dans une arène. Sa tête se leva lentement, ses yeux apparurent sous le bord du chapeau et son regard se fixa sur la piste éclairée de bleu. La mâchoire crispée, il dit :

— De toute manière, on aurait eu un vent travers sur la piste principale, alors... Là on se retrouve directement avec un vent de face de quarante-cinq nœuds. Avec la quantité réduite de carburant qu'on transporte, *Steamboat* est assez léger pour y arriver. (Il inclina la tête vers son copilote.) Freine à mort, Angel.

Stupéfaite, elle tourna brusquement la tête vers lui.

Lucian hurla.

— Aide-moi à le tenir, putain de merde. Freine à mort !

Julie obéit aux ordres, puis il me prit à partie.

— Et toi, pourquoi t'actionnes pas ce levier ? Ma pression hydraulique est en chute libre !

Je me mis à pomper comme un fou.

— Lucian, qu'est-ce que tu envisages de faire ?

Les sourcils noirs se durcirent au-dessus des yeux d'ébène et scrutèrent la pénombre, sans succès. Il parla à voix basse.

— Tu n'es pas obligé de hurler, je t'entends par le micro – il réagit à la voix.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Cette fois, je chuchotai.

Parasites.

— Raider Lima Charlie, il est impossible que ce vieux machin réussisse à passer au-dessus du bâtiment du terminal.

Je le vis tendre le bras, débrancher le casque du tableau de bord et lâcher la fiche sur ses genoux, tandis que la voix de Rick résonnait encore, suppliante, dans mon casque. Parasites.

— Lucian, tu vas tous les tuer. Il n'y a aucun moyen que dans ces conditions tu atteignes l'altitude nécessaire pour passer au-dessus de ce bâtiment. Putain, et tu vas nous tuer, nous aussi !

La main que j'avais vu broyer des noix descendit et, lentement, donna des gaz sur les deux moteurs, leur force décalant le poids de l'ensemble de l'avion vers l'avant. La poussée parut prête à projeter les pistons au travers des culasses surcomprimées lorsque Lucian se pencha au centre et hurla au visage de Julie.

— Quand je relâcherai les gaz avec ma main droite, tu prends les manettes et tu les tiens poussées à fond vers l'avant pendant que j'attrape le manche pour nous faire monter. On va avoir besoin de tous les chevaux que ce vieux canasson a dans le ventre – tu piges ?

Elle hocha la tête puis tourna ses yeux écarquillés vers moi, qui les avais écarquillés tout autant.

Lucian fit un geste vers son absence de jambe gauche.

— Occupe-toi des palonniers et mets du pied à droite pour contrer le couple à gauche des hélices. Je m'occupe du décollage, tu te contentes de garder l'axe de la piste ! (Il hocha la tête, comme si tout à coup il se souvenait de quelque chose.) Si on perd un moteur, tu coupes l'autre – au moins, on s'écrasera droits. (Il éclata de rire.) On sait que ça arrive, avec ce cayuse !

J'essayai de le raisonner une fois de plus, tendant le bras pour tapoter sa manche de cuir.

— Lucian ?

Il m'ignora et, enfonçant son chapeau, il fit claquer son chewing-gum et désigna les manettes.

— Lâche les freins !

Julie tourna la tête, le regarda une fraction de seconde, et fit ce qu'il lui demandait. *Steamboat* bondit en avant en faisant un petit mouvement de côté comme si la cage de contention au rodéo venait d'être ouverte. Lucian compensa la poussée déséquilibrée des hélices en mettant les gaz à gauche avant de passer la main à Julie tandis que nous prenions de la vitesse. Sa main tira doucement le manche à gauche ; les rafales grandissaient en force, et je vis ses épaules se voûter avec la tension.

Je me redressai un peu sur mon strapontin et j'aperçus les lumières du terminal qui se rapprochaient à toute vitesse, la voix de Rick me parvenait encore dans mon casque. Parasites.

— Raider Lima Charlie, vous devez absolument annuler le décollage immédiatement !

Le bord de son chapeau de cow-boy se tourna vers Julie une seconde à peine et il lui fit un clin d'œil en lâchant les manettes des gaz ; sa copilote se mit à lutter à deux mains pour pousser les leviers. Serrant le volant du bombardier, Lucian compensa encore plus, tournant à gauche.

Je ne pus m'empêcher d'enlever le micro pour crier :

— C'est le vent ?

Sa joue droite gonfla sous l'effet d'un sourire et il gronda :

— Quel vent ?

Je secouai la tête, mais mon attention fut attirée vers le pare-brise et la vision menaçante du bâtiment en béton qui nous arrivait droit dessus – j'avais l'impression qu'on allait s'encastrier dedans. Je jetai un œil vers Julie, me disant que son expérience dans ce genre de choses était très supérieure à la mienne, mais sa réaction ne m'inspira pas confiance.

Notre copilote poussait encore les manettes des gaz, mais son corps reculait instinctivement comme pour tenter d'éviter le choc imminent.

La voix de Rick continuait à supplier dans mes oreilles. Parasites.

— Lucian !

Je levai les yeux à nouveau et je vis les lèvres du vieux Doolittle Raider énoncer le décompte des mètres enneigés qui restaient. Il avait été un emmerdeur de première à presque chaque minute depuis qu'il m'avait recruté comme adjoint, mais la situation avait empiré lorsqu'il s'était présenté contre moi sans y croire vraiment, faisant pratiquement tout son possible pour saper sa propre campagne – prenant l'air absent et distrait pendant les débats, allant jusqu'à insulter les différentes associations et me soutenir publiquement dans une interview accordée au *Durant Courant*.

Parasites.

— Raider Lima Charlie, vous devez annuler !

J'avais remporté une victoire écrasante, et lorsque Lucian avait

décidé de quitter son ancien ranch et ses quatre cents hectares de terre pour s'installer au Foyer des Personnes dépendantes, j'avais été triste pour lui. Entre son influence perdue et ses compagnons de poker mourant les uns après les autres, j'avais proposé que nous jouions aux échecs le mardi soir au foyer, mais avec les responsabilités du nouveau poste, mon mariage, et un enfant, je n'avais pas encore fait une partie avec lui.

Il s'était mis à boire plus et il jouait encore parfois au poker – j'avais même entendu dire qu'il avait des rendez-vous galants avec une femme les jeudis après-midi à l'hôtel Euskadi, à l'endroit précis où j'étais venu l'arracher au bar il y a une centaine d'années, me semblait-il.

Parasites.

— Lucian !

Même avant de prendre sa retraite, il avait la réputation d'être d'un autre temps – un élément dangereux, comme un mercenaire dont le comté d'Absaroka et Durant avaient eu besoin, mais qui était devenu superflu maintenant que tous les méchants étaient partis. Déplacé et abandonné.

Mais il était là, avec tous les muscles que ses trois membres pouvaient bander, pilotant un avion antique dans la tempête du siècle pour sauver une petite fille blessée.

— On ne va pas y arriver.

La voix de Julie était aiguë et tendue, dans les écouteurs, mais je l'entendis comme si elle provenait de mon propre cerveau.

À travers le pare-brise, l'image brouillée du bâtiment à deux étages du terminal flanqué de sa minuscule tour d'observation et de son enclos en grillage fonçait droit sur nous dans ce qui semblait être une étrange course à l'intimidation avec le gros Mitchell.

— Nous n'avions que cent quarante-deux mètres sur l'*USS Hornet* lorsqu'on a décollé !

Lucian hurlait pour se faire entendre dans le bruit, mais sa voix était puissante et ferme.

Je remarquai que Julie avait lâché les manettes parce que son instinct de survie la faisait reculer de plus en plus dans son siège en prévision du crash, alors je tendis le bras, posai ma main sur la sienne et poussai les leviers à fond ; les compresseurs des moteurs Cyclone hurlèrent. Je sentis un petit cahot lorsque le nez du B-25 se leva et Lucian relâcha un peu la pression sur le manche, avant de le pousser brusquement sur la gauche lorsque survint une rafale inattendue, puis de le ramener doucement, comme Atlas soulevant le monde.

— Putain, j'ai décollé en moins de quatre-vingt-onze mètres, à l'entraînement !

Je perçus la friction des pneus qui quittaient la neige et le flot

soudain de lumière, mais le second étage du terminal et, plus important, le minuscule poste d'observation qui se trouvait au-dessus étaient encore plus haut que nous.

Lucian tira le manche de plus belle et, avec l'attaque suivante portée par le front descendu de l'Arctique, il emmena *Steamboat* dans une courbe qui dut écorner quelque chose du bout de l'aile droite. Le Mitchell tressaillit une seconde seulement, puis survola le parking, où je vis, plantés sur le tarmac, tous les spectateurs éclairés par les globes allumés des lampadaires ; apparemment, ils avaient évacué le bâtiment.

Je les comprenais tout à fait.

Le kamikaze unijambiste s'offrit même le luxe de rire.

— On avait de la marge !

Le gros oiseau se redressa lorsque Lucian ordonna à Julie d'exercer une pression sur la pédale gauche du palonnier pour compenser sa jambe absente, tandis qu'une nouvelle rafale frappait l'arrière du bombardier pour nous balancer par-dessus le bord du plateau et nous envoyer dans la décharge de la ville.

— Faut que je nettoie ce vieux coucou.

Lucian tira de toutes ses forces tout en donnant l'ordre à Julie de rentrer le train d'atterrissage et me lança un regard.

— Tu l'actionnes, le levier, oui ou non ?

J'enlevai brusquement ma main des manettes de poussée, et Julie rentra le train et me remplaça. Je me mis à pomper de toutes mes forces et le vieux shérif nous fit faire un virage serré, nous éloignant des lueurs de la petite vallée où les lampadaires dessinaient un ruban d'or diffus le long des contreforts des Bighorns. Je sentis mon estomac se retourner pour la première fois quand le B-25 trépida dans les vents descendant de ces montagnes comme de longues vrilles glaciales cherchant à paralyser nos commandes.

Nous perdîmes un peu d'altitude en quittant le plateau au-dessus de la ville ; Julie rentra les volets. Nous passâmes en trombe au-dessus de la brume éclairée de Main Street, à quelques mètres à peine au-dessus des bâtiments de trois étages, emmenant dans notre sillage un tourbillon de neige poudreuse comme un tsunami, qui fit vibrer les vitres de l'Euskadi Bar.

Je me levai autant que me le permettait mon harnais et regardai par la fenêtre latérale. *Steamboat* virait et montait sur le plateau qui dominait Durant, les moteurs en étoile vrombissant, fracassant l'air froid comme les sabots d'un cheval lancé au galop. L'étalon fantôme rua, serpenta puis se stabilisa au-dessus de la casse, les voitures, les réfrigérateurs, les machines à laver et à sécher mis au rebut encombrant le flanc de la colline enneigé jusqu'à la bordure est de la ville.

Tandis que nous accélérions et montions dans les nuages, je perçus à peine les adieux de Rick dans mes écouteurs – à l'évidence, il était le seul qui ne s'était pas joint aux autres sur le parking, refusant d'abandonner le navire. Parasites.

— Bonne chance, Raider Lima Charlie.

Jetant un coup d'œil au cheval sauvage doré, avec ses perles et sa clochettes, toujours accroché au châssis jaune de la verrière, je les vis s'entrechoquer, sachant que les breloques produisaient un son, mais il était tellement ténu qu'on ne l'entendrait jamais dans le fracas des moteurs. Je tendis le bras et stabilisai le porte-bonheur, tout en pensant à la décharge où le formidable animal avait été abandonné pour toujours, dans une ultime ignominie. Je fus heureux que nous n'ayons pas suivi ses traces.

Parasites.

— Et bonne chance, *Steamboat*.

Nous montions toujours, et je regardai la buée se former autour de mes mots.

— Est-ce qu'il y a vraiment du chauffage dans cet engin ?

— Un peu. (Lucian, qui avait rebranché ses écouteurs, se mit à rire.) Il doit rester quelques nids dans la prise d'air du chauffage. Mais c'est une bonne chose que celui du carburateur fonctionne, parce qu'on risque de trouver de la glace en allant vers le sud. Pour le moment, il fait trop froid pour qu'elle adhère.

J'étais parvenu à boutonner ma veste par-dessus ma combinaison avec ma main libre, mais mon bras commençait à me faire mal à force d'actionner ce satané levier rouge.

— Combien il va nous falloir de temps pour arriver à Stapleton ?

Le vieux Raider étudia les instruments et tapota la jauge. Il marqua une pause, puis fouilla pour sortir ses doubles foyers de la poche de la combinaison qu'il portait sous le blouson en cuir qu'il avait dû retrouver dans son vestiaire. Il enfila ses lunettes et tapota la petite jauge noire à nouveau, comme s'il voulait attirer son attention.

Lucian se mit à stabiliser *Steamboat* progressivement.

— Nous sommes presque à treize mille pieds. Je serais très étonné que ce dodo monte jusqu'à deux cent cinquante milles à l'heure en vitesse vraie, même avec le vent arrière qu'on a au cul. Je parie qu'on va pouvoir lui faire cracher max du deux cent trente-six nœuds.

Je regardai la jauge et frottai mon bras endolori.

— Alors, il n'arrivera pas à pousser jusqu'à deux cent cinquante ?

La distance sur la carte accrochée à côté du bureau de Rick annonçait deux cent quatre-vingt-cinq miles jusqu'à Denver. À deux cent cinquante, il nous faudrait à peine plus d'une heure.

Lucian m'envoya un regard noir et étincelant, puis, balançant un pouce dans ma direction, sourit à Julie.

— C'est un marine.

Julie sortit une règle à calcul de son sac à dos et rentra les nombres, tout en souriant, pleine de pitié pour les pauvres troupes terrestres.

— Deux cent quatre-vingt-cinq milles nautiques, Walt. La distance réelle est en fait de trois cent vingt-huit miles terrestres jusqu'à Denver. La conversion, c'est 1,15 mile par heure pour un nœud, et

d'après l'estimation de Lucian, on fait du deux cent trente-six milles nautiques par heure. (Elle lança un coup d'œil au vieux pilote chauve, puis à sa règle à calcul.) Hem... ça fait du deux cent soixante-dix milles par heure ?

Il hocha la tête.

— Deux cent soixante-douze, Toots.

J'interrompis la lune de miel.

— Bon, ça fait combien de temps pour arriver à Denver ?

Les yeux à nouveau rivés sur le tableau de bord, il passa les cadrans en revue.

— On dirait que ton bras fatigue.

— Ouai.

— Tu peux arrêter.

Je continuai à pomper.

— Je ne veux pas m'écraser.

— Tu peux arrêter. La pression hydraulique restera bonne, avec le train et les volets rentrés, jusqu'à ce qu'on commence à atterrir. Tu auras l'impression d'avoir volé avec tes propres bras tout du long si tu fais ça sans t'arrêter.

Je sentis le vieux tacot se stabiliser, et le nez descendit lorsque Lucian lâcha les gaz et orienta l'avion dans la direction plein sud.

— Je nous cale à treize mille pieds et je mets les moteurs en vitesse de croisière économique...

Je tendis mon autre main.

— Attends. Est-ce que tu viens de dire treize mille pieds ?

— Exact. (Il sourit.) C'est le seul moyen pour que nous puissions avoir une trajectoire directe et passer Laramie Peak. Pourquoi, ça te pose un problème ?

Le casque de la radio crépita sur toutes nos têtes.

Parasites.

— Novembre 4030 Lima Charlie – ici Salt Lake City Center – Quelle est votre position ? Confirmez votre destination.

Lucian brancha son micro.

— Bien reçu, Salt Lake – Raider Novembre 4030 Lima Charlie – Ici EVASAN plein sud de Durant, Wyoming, à treize mille pieds, sur le radial 319 du VOR de Crazy Woman, en route vers Stapleton.

Parasites.

— Raider 4030 Lima Charlie – ici Salt Lake – pas de contact radar, reseztez votre transpondeur.

Le vieux shérif lança en souriant un coup d'œil complice à sa copilote.

— Salt Lake – ici EVASAN Raider Lima Charlie – à moins que vous n'ayez un radar qui arrive à me capter sans transpondeur, vous n'allez pas me capter du tout.

Il y eut un long silence.

Parasites.

— Raider Lima Charlie, êtes-vous en train de dire que vous n'êtes pas équipé de transpondeur ?

— Affirmatif, Salt Lake.

— Raider Lima Charlie – ici Salt Lake – quelle est votre heure estimée pour l'aéroport de Stapleton ?

Il jeta un œil sur ce qui ressemblait à une ancienne montre gousset qu'il sortit de la poche réchauffe-main de son blouson de pilote A2 et rebrancha son micro.

— Fiston, je n'ai pas d'autre choix que de le faire à l'ancienne. Pour diriger cet avion que je pilote, il n'y a que moi et un vieux chronomètre Elgin Type A8. Crois-moi, ça suffira. J'estime Stapleton à 06 h 30 ZULU et n'oublie pas, nous sommes un vol EVASAN et demandons priorité.

La pause fut encore plus longue.

Parasites.

— Raider Lima Charlie – ici Salt Lake – apparemment, vous n'êtes répertoriés nulle part chez nous, confirmez que vous volez dans un avion de collection.

Le vieux shérif sourit.

— Salt Lake – ici Raider Lima Charlie – nous sommes à bord de *Steamboat*, un bombardier moyen Mitchell VB-25J magnifiquement restauré, en réalité, l'avion VIP qu'a utilisé Dwight D. Eisenhower pendant le Débarquement, couleur aluminium brossé, brillant.

Je jetai un coup d'œil autour de moi aux vitres fendues et rayées, aux papiers de bonbons, mégots et autres détritiques qui jonchaient le sol, ainsi qu'aux trous dans le fuselage qui semblaient envoyer le vent glacial directement sur nous pour qu'il nous transperce, et j'essayai de ne pas éclater de rire.

Lucian mit une main sur son micro et nous fit un clin d'œil.

— Ce qu'ils ne savent pas peut pas leur faire de mal.

La voix désincarnée crépita à nouveau dans nos casques. Parasites.

— Et c'est un vol d'urgence médicale ?

Le vieux shérif ôta sa main.

— Affirmatif, Salt Lake.

Parasites.

— Bon, d'ici à trois minutes environ, vous serez le problème du centre de Denver, mais ils ne risquent pas de le savoir, si vous êtes sans contact radar ou si vous volez au ras du sol.

Lucian brancha son micro et jeta un coup d'œil à Julie pour s'excuser à l'avance de la vieille plaisanterie.

— Fiston, t'as jamais entendu parler du Wyoming ? Il y a une belle femme derrière chaque arbre... Sauf que y a pas d'arbres.

Parasites.

— Raider Lima Charlie, on nous a rapporté du gros temps dans votre secteur – vous confirmez ?

Les turbulences secouèrent à nouveau l'avion comme une machine à laver, et Lucian poussa un juron avant de revenir à sa voix de transmission, plus égale, teintée d'un soupçon de sarcasme.

— Salt Lake – conditions optimales là où nous sommes.

Parasites.

— Raider Lima Charlie – ici Salt Lake – avisons Denver de votre statut, contactez Denver sur un trois cinq point six.

— Bien reçu, terminé.

Notre pilote se retourna et s'adressa à l'équipage.

— Pas beaucoup de sens de l'humour, le gars.

— Moi non plus, là, tout de suite. (Je reposai ma main mais sans l'enlever du levier, juste au cas où il changerait d'avis.) Alors, on va mettre combien de temps ?

— Environ une heure vingt. On risque même d'y être avant minuit si notre chance se maintient. (Il approcha sa montre de ses yeux et l'examina.) Joyeux Noël.

Je défis mon harnais et me levai, m'attendant à voir les collines ondoyantes et enneigées du nord du Wyoming.

— Je ne vois rien du tout – il fait nuit noire, là, dehors. T'es sûr que tu sais où on est ?

— En gros, oui, en ce moment même, d'après ce que nous donne le VOR seulement, nous sommes presque entre Powder Junction à l'ouest et Pumpkin Buttes à l'est, mais la réception est très faible, et je ne parierais pas sur le temps qu'elle va encore tenir.

— Je me sens tellement mieux.

Il désigna le levier.

— Je te dirai quand il faudra que tu reprennes l'entraînement.

Je retournai sur le minuscule siège, pliai mon biceps deux ou trois fois, et enfilai mes gants tandis qu'il continuait à parler, à moitié tourné vers moi.

— Je veux pas que ça t'inquiète, mais faut que je te dise, on a de la glace qui se forme.

Il attrapa une vieille lampe torche militaire suspendue là, appuya sur l'interrupteur, puis la cogna sur le tableau de bord jusqu'à ce qu'elle émette un faisceau jaunâtre. Il le dirigea vers le moteur gauche.

— Ce moteur commence à ramer – la chaleur du carburateur doit pas être bien, sur le numéro un. Comme on est pas pressurisés, on peut pas monter plus haut, on n'a pas d'oxygène pour l'équipage. D'après notre trajet, Laramie Peak se trouve en dessous de nous, alors si on prend de plus en plus de glace, on va devoir obliquer vers l'est et

descendre. (Il jeta un coup d'œil à travers le pare-brise dans la nuit qui défilait à toute allure.) Ça va nous coûter du temps et du carburant.

Je lissai ma moustache et sentis de la glace se former dessus. Soudain j'entendis un boum terrible, suivi de plusieurs autres – quelque chose cognait fort contre le fuselage de *Steamboat*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La glace qui se détache des hélices. (Il se redressa sur son siège et regarda à travers le pare-brise avec sa lampe torche à nouveau.) De jour, on pourrait suivre l'I-25 tant qu'elle reste noire, mais c'est théorique, vu qu'il fait nuit, et avec les barrages sur les routes, la neige va commencer à tout recouvrir, ou bien la sous-couche de stratocumulus nous boucherait la vue, et on serait quand même obligés de s'appuyer sur la navigation par radio, et sans le vieux compas de fer et ma A8, on serait FUBAR¹. Tu sais ce que ça veut dire, hein ?

— Ouaip. Attends, c'est quoi le compas de fer ?

Lucian grogna.

— Ce sont les voies de chemin de fer.

— Et les stratocumulus, ce sont les filaments sous la base des nuages. (Julie but une nouvelle gorgée de son jerrican et avala bruyamment.) La nuit, il faudrait des phares d'atterrissage pour voir la route, mais les B-25 n'en sont pas équipés.

Le Raider sourit et fouilla sous le tableau principal pour appuyer sur ce qui sembla être un interrupteur caché.

— Ouais, ben Angel, celui-ci l'est.

Julie et moi tournâmes la tête pour regarder par les fenêtres et nous ne vîmes rien d'autre qu'un épais rideau dense de flocons passant à toute allure, ondulant, illuminé par les lumières qui brillaient à l'extrémité de chaque aile, fascinant mais suffisamment perturbant pour que mon estomac essaie de remonter dans mon œsophage.

— Mais on n'allume jamais les phares d'atterrissage la nuit dans une tempête de neige ou dans le brouillard bas si on veut voir quelque chose – tout le monde le sait, pas vrai, Toots ?

La jeune femme blonde, ignorant le sarcasme, regarda Lucian.

— Comment saviez-vous, pour les phares d'atterrissage ?

Lucian éteignit, s'installa confortablement dans son siège et ajusta les gaz à gauche.

— Ben quoi, tu penses que c'est la première fois que *Steamboat* et moi, on fait un tour de piste ?

— Plus maintenant.

Il jeta un œil sur le vieux chronomètre Elgin et se redressa un peu comme s'il voulait scruter les ténèbres au-delà du nez.

— Powder Junction. On est bon, côté temps.

Il se rassit et se tourna vers sa copilote.

— Tu le sens bien, Toots ?

Elle fit une grimace, puis hocha la tête lorsqu'il s'adressa à moi.

— T'as entendu parler de l'Opération Haylift ?

J'acquiesçai.

— Ça me dit quelque chose.

— Avant ton époque, bien avant. (Il regarda Julie à nouveau.) Avant votre époque.

Il remarqua quelque chose de nouveau sur le tableau de bord et leva une main détendue pour tapoter l'un des instruments.

— En 49, on a eu un des pires hivers qu'on ait jamais vu depuis 1889, qui était, je tiens à le dire, bien avant mon époque. Celui de 1949 fut surnommé l'Hiver de la Grande Ruine blanche, des millions de moutons et de vaches se sont retrouvés piégés dans des congères sans nourriture, parfois avec des bergers, leurs chevaux et leurs mules. Des ranchs entiers étaient isolés dans la neige. J'ai eu un appel de Greybull et le gars, il veut savoir si je peux décoller et atterrir avec un B-25 sur une distance courte, et je lui dis, ben, si vous avez un porte-avions, je peux le faire décoller du pont. (Il ajusta son chapeau et remonta le col de son blouson en cuir, à l'évidence, il commençait à souffrir du froid, lui aussi.) Ils utilisaient surtout des C82, qu'ils appelaient les Wagons Volants pour l'Opération Haylift, mais on s'est servi de ce qu'on avait... On a lâché cinq cent vingt-cinq tonnes de luzerne pendant la première semaine, nourri un million de moutons et cent mille têtes de bétail, sans parler des bergers et des ranchers qu'on a sauvés. (Il sourit.) C'était pas de la tarte, quand même. Y avait un vieux, on a lâché la première botte, une grosse, lourde, et elle a arraché son porche. Ensuite on en a balancé une autre qui est tombée sur son corral et en a détruit la moitié. Et on a fini par une dernière sur son lavoir, qui contenait la machine à laver et à essorer toute neuve de sa femme. Il est monté sur son cheval et a réussi à aller chez un voisin, où il y avait un téléphone, et il nous a appelés. S'il vous plaît, ne lâchez plus de foin sur ma propriété, sinon, ma femme va demander le divorce... (Lucian tendit la main et poussa doucement les gaz du gros avion.) Et pourquoi je vous raconte cette histoire – parce que c'était l'avion que j'ai piloté en 49.

Il jeta un coup d'œil dans le cockpit.

— Vous seriez étonnés de voir à quel point on se sent lié à ces engins.

Il repoussa son chapeau sur sa nuque et indiqua à Julie qu'il pouvait reprendre le manche et piloter, regardant devant mais s'adressant à moi par-dessus son épaule.

— Est-ce que Doc sait comment utiliser ces casques ?

Je pensai au fait que rien ne nous était parvenu de l'arrière du cockpit.

— Il les a mentionnés lorsque je l'ai vu avant le décollage. Tu crois qu'ils sont foutus ou qu'il ne sait pas comment les faire marcher ?

Il haussa les épaules.

— C'est bien silencieux.

Je hochai la tête et finis le cliché d'origine cinématographique bien connu.

— ... trop silencieux.

M'agitant sur mon siège et scrutant la pénombre autour des pâles lueurs des instruments installés à l'arrière du cockpit, je repérai le compartiment au-dessus de la soute à bombes.

— Par là ?

— Oui, à moins que tu veuilles sortir par la fenêtre et passer par l'extérieur.

Je jetai un coup d'œil à Julie.

— Elle est menue, pourquoi elle ne pourrait pas y aller ?

— Parce que je vais avoir besoin d'elle pour déterminer la distance maximum que nous pouvons tirer de chaque goutte de kérosène en choisissant parfaitement le niveau des gaz, le pas de l'hélice et la teneur du mélange – et au fait, elle m'aide à piloter ce fichu avion.

Il tira puis poussa, et je sentis mon estomac une fois de plus essayer de s'échapper de mon corps par ma bouche. Je me cramponnai au siège sous mes fesses.

— Je savais que cette crête se trouvait là, quelque part.

Après s'être assuré que Julie tenait la barre à nouveau, il sortit un petit carnet avec un minuscule bout de crayon caché lui aussi dans sa poche.

— La première chose que je t'ai apprise, Troupier, c'est qu'un petit crayon vaut mieux qu'une grande mémoire. (Il lécha la mine et me fusilla du regard une nouvelle fois.) Quoi, tu veux qu'on se crashe ?

— Non, je croyais pourtant avoir été assez clair sur cette question.

Une pensée commença à prendre forme lorsque je me libérai de mon minuscule strapontin et je me penchai en avant.

— Au fait, on a assez de carburant pour aller jusqu'à Denver, n'est-ce pas ?

Il s'affaira, alignant des chiffres sur le carnet et regardant sa montre, puis le vieux chronomètre – l'année de notre Seigneur dix-neuf cent quatre-vingt-huit, voilà à quoi nous étions réduits.

Il tapota à nouveau sur la jauge.

— Eh bien, de trois choses l'une...

Je cessai de bouger.

— Pourquoi est-ce que je n'aime pas du tout ce préambule ?

— Soit cet abruti de Rick nous a rationnés en carburant, soit nos indicateurs sont faux...

Il regarda fixement les jauges, leur donnant une tape à chacune

histoire de dire qu'il l'avait fait, ou peut-être était-ce un tic qu'avaient les pilotes, tapoter les jauges.

— Soit...

— Soit quoi ?

— On a une fuite.

— De quelle taille ?

Je trouvai un étrange réconfort à entendre la voix de Julie, aussi inquiète que la mienne.

— Le réservoir a une contenance de 3 687 litres, mais on en est très loin.

Mon tour de déglutir avec peine.

— Combien on a ?

— À peu près un quart de ça.

Le vieux Raider frotta sa barbe de trois jours de sa main noueuse puis se cala dans son siège en bougeant les lèvres comme il l'avait fait lorsqu'il comptait les mètres au moment où nous paraissions condamnés à nous crasher dans le bâtiment du terminal. Il baissa sa main, puis fit quelques calculs supplémentaires. Il se mit à hocher la tête, s'adressant plutôt à lui-même mais peut-être aussi un peu à *Steamboat*.

— À ce régime, on y arrivera, mais tout juste.

Me courbant dans le cockpit, je contournai mon strapontin – ces trucs n'étaient pas faits pour quelqu'un d'un mètre quatre-vingt-quinze.

— Je ne peux pas te dire à quel point je suis rassuré.

Ils m'ignorèrent tandis que j'accrochai mon casque derrière mon siège. Lucian commença à passer en revue les chiffres avec Julie et à faire des ajustements dans l'intimidante foule d'interrupteurs, molettes et leviers sur l'antique avion.

— Si l'un de vous commence à s'ennuyer, n'hésitez pas à jouer avec le levier qui se trouve là.

¹ Terme de l'argot militaire américain ("Fucked up beyond all recognition") signifiant "foutu au-delà de tout espoir".

IL y avait un petit renforcement à l'arrière du cockpit qui semblait destiné au radio ou peut-être au bombardier, mais qu'en savais-je, en fait ? L'avion tangua et descendit à pic tandis que j'attrapai les rampes en état d'apesanteur tout en jetant un coup d'œil derrière moi : les pilotes essayaient de redresser l'avion. Visiblement, la mâchoire de la tempête était sur le point de nous croquer.

Je posai un pied sur la petite échelle, rivetée à la cloison arrière, qui nous séparait du compartiment noir au-dessus de la soute à bombes. Je montai quelques échelons et enfonçai mon grand corps dans la gaine d'aluminium, conscient que je n'étais séparé de l'expérience unique d'une chute de plusieurs milliers de mètres que par l'espace en question et deux portes qui n'en faisaient qu'à leur tête au lieu de rester fermées. Il y avait des poignées sur le côté pour aider, alors je me cramponnai et tirai, avec l'impression d'être un ouvrier dans une mine de charbon.

J'aperçus de la lumière au fond du compartiment, et je dois admettre que je fus soulagé d'arriver de l'autre côté. Je levai la tête pour scruter la semi-pénombre du milieu et de l'arrière du B-25.

La civière était toujours fixée comme à l'origine, les perfusions, les bonbonnes d'oxygène, les batteries et les différents accessoires médicaux n'avaient pas bougé, mais les deux autres passagers n'étaient pas dans leur siège. La grand-mère de l'enfant était par terre à côté de la civière sous sa tente, mais je ne vis Isaac nulle part.

Mme Oda leva les yeux, ravie de me voir, et cria pour couvrir le vrombissement constant des moteurs.

— *Yokatta !*

J'opérai un demi-tour et descendis l'échelle avec la grâce d'un bison blessé. Je n'arrivais toujours pas à voir Doc. *Steamboat* se cabra à nouveau, et je m'appuyais à l'intérieur du fuselage pour me stabiliser avant de m'aventurer plus avant, certain que si je ne le faisais pas, j'allais probablement écraser quelqu'un.

Sentant un nœud se former au creux de mon estomac, je m'accroupis à côté de la femme, repoussai les couvertures qui se trouvaient à côté d'elle et découvris Isaac, sans connaissance, avec un œuf d'une taille respectable sur le front.

— L'avion l'a mis K.-O. ?

— *Hai.*

Je remarquai la finesse de ses traits et le blanc absolu de sa chevelure. Si j'avais cherché une impératrice japonaise pour un film, je n'aurais trouvé personne qui colle mieux au rôle que Mme Oda.

— Depuis combien de temps est-il inconscient ? C'est arrivé au moment du décollage ?

Elle hocha la tête deux fois, mais j'étais relativement certain qu'elle ne comprenait pas un traître mot de ce que je racontais.

Je me dis qu'Isaac avait dû tomber au décollage avant de pouvoir s'installer dans son siège et de boucler son harnais de sécurité. Je vérifiai son pouls, qui semblait correct, puis je lui donnai quelques tapes sur les joues.

— Doc, hé, Doc !

Ses paupières se serrèrent puis s'ouvrirent, son regard se stabilisa derrière ses épaisses lunettes, et il se tourna vers moi.

— Walter ?

— En personne.

Écoutant le bruit des moteurs, il leva la voix.

— Où sommes-nous ?

— Si on envisage l'alternative, la bonne nouvelle, c'est que nous sommes toujours en l'air.

Un peu perdu mais reprenant rapidement ses esprits, il leva les yeux vers la femme.

— Oh mon Dieu, comment va la fillette ?

Je retirai les couvertures, toutes sauf une, me disant qu'il allait en avoir besoin, et je l'aidai à se mettre debout tandis qu'il se massait le côté de la tête.

— Vous allez devoir nous le dire.

J'amenai Mme Oda jusqu'à son siège et bouclai son harnais, mais au moment où je me retournai, l'avion fit une embardée, s'inclinant fortement cette fois, et nous expédiant Isaac et moi contre le fuselage, au niveau d'un hublot en Plexiglas. Nous regardâmes tous deux les ténèbres à l'extérieur, puis tombâmes par terre sur les dalles métalliques perforées. Par chance, Doc se retrouva sur moi, et nous restâmes ainsi un moment jusqu'à ce que *Steamboat* retrouve son assiette.

Isaac regarda autour de lui.

— Est-ce que tout le vol est comme ça depuis le début ?

Le redressant à moitié, je l'appuyai contre la cloison.

— Non, jusqu'à maintenant, ça allait plutôt bien. Nous nous dirigeons plein sud, et le front de la tempête arrive par le sud-est, alors, on est juste au bord. Mais je crois qu'il gagne du terrain.

Isaac peina à se mettre complètement debout, se cramponnant à

l'échelle.

— Et on ne peut pas aller plus vite ?

— Non. On est coincés, et quoi qu'il arrive, on va devoir encaisser le choc.

Il hocha la tête et s'approcha de la civière pour examiner les perfusions et la batterie du ventilateur reliées à la fillette. Il débrancha une des bouteilles et en installa une nouvelle, sans cesser d'expliquer ce qu'il faisait malgré le vrombissement régulier des moteurs en étoile.

— Les fluides doivent circuler constamment. C'est le plus important, dans la réanimation à la suite de brûlures.

Steamboat rua à nouveau mais pas aussi violemment, et Doc sortit son stéthoscope de sous sa combinaison et sa veste, fourrant à tâtons les embouts dans ses oreilles, et, glissant sa main sous la tente en plastique, il posa l'instrument sur le cœur d'Amaterasu. J'observai son visage puis le regardai déplacer l'objet sur la poitrine de la petite.

Il me lança un regard sévère.

— Je vais avoir besoin de ton aide.

Le ton de sa voix me glaça l'espace d'une seconde, et je le regardai sortir un brassard de l'une des trousses accrochées à la civière. Il parla avec la bouche en biais, directement dans mon oreille tout en surveillant la vieille dame maintenue sur son siège.

— Je n'entends pas son cœur.

Mes yeux sortirent de leurs orbites.

— Quoi ?

Il secoua la tête et fit un geste vers l'intérieur de la cabine.

— Avec tout ce vacarme, je n'arrive pas à entendre son cœur – du moins, j'espère que c'est à cause des moteurs.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Il déroula le brassard et l'enroula autour du bras inerte de l'enfant.

— Pour commencer, tiens-moi pour que je ne m'envole pas, que je ne me balade pas dans toute la soute de cet engin de malheur, pendant que je travaille.

Je tendis un bras et saisis un poteau de la structure intérieure du fuselage puis une poignée de la combinaison très lâche d'Isaac au creux de ses reins. Je le regardai découvrir Amaterasu – Mme Oda se pencha un tout petit peu, de manière à voir, elle aussi.

Seule la moitié du visage de la fillette était visible sous les pansements, mais même avec les œdèmes, les brûlures autour de ses narines dans lesquelles les tubes en plastique entraient dans son corps, on voyait la ressemblance avec sa grand-mère. Très pâle, elle devait avoir dix ou onze ans, pas loin de l'âge de Cady.

— Les brûlures sur son visage ont été causées par la vapeur chaude, qui brûle aussi les muqueuses...

Les mains de Doc étaient agiles et professionnelles. Il gonfla le

brassard puis le dégonfla lentement en tenant le poignet de la fillette pour vérifier l'artère radiale. Il répéta la procédure. J'avais vu Doc effectuer cette manœuvre suffisamment de fois pour savoir que le pouls disparaissait lorsque le brassard était gonflé mais était censé réapparaître lorsqu'il le dégonflait, et l'informer sur la tension artérielle systolique. Je ne fus pas rassuré lorsque je le vis répéter à nouveau l'opération.

— Doc ?

Il enleva le brassard et le mit de côté.

— *Gott...* Sa tension artérielle est dangereusement basse.

Écartant le rideau en plastique, je regardai, impuissant, Isaac tâter le cou de la petite fille, allant jusqu'à chercher autour de sa gorge.

— Gonflement à la jugulaire parce que la veine cave supérieure est comprimée et le sang n'arrive pas jusqu'au cœur, ce qui provoque une déviation de la trachée – un bruit de crépitation neigeuse sous la peau au niveau du cou à cause de l'air qui se trouve en dessous.

Steamboat trembla et chancela du côté gauche, et des secousses parcoururent le fuselage tandis que je maintenais Doc aussi stable que possible.

— C'est le pneumo-truc-machin ?

Son regard vint à la rencontre du mien et j'y lus une grande appréhension.

— Oui. Le volume d'un gaz est inversement proportionnel à la pression à laquelle il est exposé. Donc, tandis que la pression barométrique chute dans la cabine de l'avion pendant l'ascension, l'air piégé dans le pneumothorax se dilate d'environ trente-huit pour cent entre le niveau de la mer et l'altitude cabine maximale de huit mille pieds. (Il secoua la tête.) Ce n'était pas visible dans l'hélicoptère parce que leur altitude de croisière était beaucoup plus basse, alors que dans notre cabine sans pressurisation, la pression est aléatoire. (Il posa une main sur la civière.) Son problème s'aggrave.

Je pensai à la conversation que nous avions eue, Doc et moi, lorsque nous étions montés à bord.

— Et le truc avec l'aiguille de la seringue ?

— À l'évidence, la blessure est trop importante ; nous ne pourrions jamais retirer autant d'air au fur et à mesure.

Je soupirai.

— Vous savez ce que j'aimerais, Doc ?

— Un système de drainage ?

— En plus de ça. Je voudrais une pause – juste un truc qui aille bien sur ce vol.

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire et tournai brusquement la tête pour ajouter.

— Quel genre de système de drainage ?

— Un Pleur-Evac.

Je secouai la tête.

— S'il vous plaît, dites-moi que nous en avons un.

— Non, nous n'en avons pas.

Je ne pus m'empêcher d'émettre un grognement.

— Combien de temps va-t-elle tenir ?

— Je ne sais pas, mais la pression dans sa cavité pleurale augmente et comprime le poumon. Il presse contre son cœur, Walter, au point qu'il ne va bientôt plus pouvoir pomper le sang nécessaire pour la maintenir en vie.

Je serrai la mâchoire.

— Bon, va falloir qu'on la joue *western*, on dirait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je regardai autour de moi, cherchant quelque chose qui ressemble vaguement à un Pleur-Evac, sans me laisser décourager par le fait que je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi ça ressemblait.

— Il va falloir qu'on bricole un truc.

Il me regarda, bouche bée, l'air horrifié.

— Bricoler un truc ? Walter...

— Elle va mourir, Doc.

Sa voix s'éleva, puissante, au moment où le bombardier faisait un nouvel écart.

— *Ich berücksichtige das !*

— En anglais, Doc.

Mes yeux se posèrent sur un petit appareil attaché à la civière, et je le désignai d'un mouvement de tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il secoua la tête, repoussant cette idée.

— Une sonde nasogastrique ; c'est un appareil qui est connecté au tuyau qui passe par son nez et descend dans son œsophage. Il aspire les sécrétions de l'estomac et empêche les reflux pendant qu'elle est ventilée.

— Est-ce qu'on peut lui enlever et utiliser la pompe ?

— Et si elle a besoin d'une aspiration gastrique ?

— Doc, vous avez dit que son cœur n'allait pas pouvoir supporter la pression, alors, si on ne fait rien, elle meurt... Peut-être qu'elle aura des reflux, mais peut-être qu'elle n'en aura pas. (Je baissai les yeux et contemplai le petit corps.) Elle a l'estomac costaud, elle a bien tenu jusqu'ici.

J'observai un des hommes les plus intelligents que je connaisse entraîner son intellect sur le terrain fragile de la spéculation, un lieu où je travaillais et je vivais.

— Je peux utiliser la sonde de l'aspiration nasogastrique et j'ai du ruban adhésif... Mais j'ai besoin d'un récipient, quelque chose avec un

couvercle – et du liquide dedans.

— Quel genre de liquide ?

— Peu importe.

Je restai là une seconde, sentant chaque mile par heure que nous parcourions –, puis je jetai un coup d’œil vers l’avant de l’avion.

— Je reviens tout de suite.

— Quoi ?

La voix de Doc s’éleva derrière moi tandis que je me glissai sur le toit de la soute à bombes et je partis en rampant vers le cockpit.

J’étais tellement pressé d’y arriver qu’avec l’aide d’une autre zone de turbulences, je rebondis contre le panneau de la radio et tombai par terre à côté de mon strapontin. Lucian et Julie me regardèrent tous les deux, et le Raider fut le premier à prendre la parole.

— Où est-ce que t’étais passé, cow-boy ?

Je l’ignorai et tendis une main vers sa copilote.

— Julie, j’ai besoin de ton jerrican d’eau.

Elle le sortit et me le donna, un demi-sourire troublé sur les lèvres.

— Tu as soif ou t’es nerveux ? (Elle scruta mon visage.) Ou les deux.

JE regardai le médecin sortir délicatement la sonde en plastique du nez d'Amaterasu, prendre un scalpel dans sa trousse et couper le tube de manière à en avoir deux. Il accrocha une extrémité de l'un à la petite pompe turquoise qu'il avait précédemment débranchée et me tendit l'autre extrémité. Nous nous accroupîmes.

— Tiens ça, et débrouille-toi pour que ça reste propre.

— Et comment je fais ça ?

— Tu ne le laisses pas tomber.

Il pinça un bout du second tube et fit trois incisions de forme ovale de moins d'un centimètre de largeur, en partant à trois centimètres environ du bout et en les espaçant d'environ deux centimètres et demi, puis il me tendit l'objet.

— Ça, c'est la partie qu'on va insérer dans sa poitrine.

J'agitai l'autre tube, qui était relié à la pompe turquoise.

— Et celui-ci ?

— Ne le laisse pas tomber.

L'avion rua à nouveau, et je choisis cet instant pour caler une épaule contre la civière.

— Compris.

Je lançai un coup d'œil à la grand-mère de la fillette, qui nous regardait, les yeux écarquillés, et je pris l'air le plus professionnel dont j'étais capable avec seulement deux mois au poste de shérif à mon ceinturon.

— Procédure médicale de routine, madame.

Doc me regarda.

— Maintenant, il faut que je fabrique le Pleur-Evac. (Il ramassa le jerrican en plastique.) C'est exactement ce qu'il me faut, Walter.

— Je suis heureux de l'entendre, parce que c'est tout ce qu'on a.

Avec sa précision de chirurgien, il se servit du scalpel pour découper deux minuscules trous circulaires dans le capuchon du jerrican et inséra l'autre extrémité du tube modifié et fendu dans le jerrican, l'enfonçant de cinq centimètres dans le liquide. Il prit ensuite le bout libre du tuyau qu'il avait connecté à la pompe et le fit entrer dans le jerrican aussi, mais sans le laisser toucher le liquide.

— Voilà.

Je le regardais couper des morceaux de sparadrap et fixer les tubes aux endroits où ils étaient reliés au jerrican.

J'avais fait assez de saisies de drogues pour reconnaître l'attirail quand je le voyais.

— C'est un bang.

Il me regarda fixement.

— Je ne comprends pas.

— Rien. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On insère l'extrémité de ce tube dans sa poitrine.

Je lui tendis l'objet.

— Peut-être que ce serait mieux que vous le fassiez.

— Oui.

Nous nous tenions aussi immobiles que possible et je passai le tube entre mes doigts tout en attrapant à nouveau le fond de pantalon d'Isaac.

— Je suppose qu'il faut qu'on soit bien stables sur ce coup-là.

Il hocha la tête, écarta à nouveau la tente en plastique, puis enfila une paire de gants et retroussa la blouse d'hôpital, tâtonnant du bout des doigts.

— Je cherche la ligne axillaire, qui va du creux axillaire en haut jusqu'au bord de l'épine iliaque, en incisant au niveau du quatrième espace intercostal.

— Est-ce que vous me dites ça parce qu'il y a quelque chose que je suis censé faire, en dehors de maintenir cette extrémité du tube propre ?

Il secoua la tête.

— Non, je parle pour me calmer les nerfs.

— Alors, ne cessez pas de parler.

Je le regardai passer un anesthésique local. Le bout du manche du scalpel se leva et Doc grogna.

— Je fais l'incision dans la peau et la graisse, et je me sers de mon index pour passer dans les tissus et atteindre la côte.

Je me dis que si le médecin continuait à décrire dans le détail, c'était moi qu'il faudrait aspirer, mais je restai silencieux, mordant l'intérieur de ma joue, content du répit que nous avions, pour ce qui était des turbulences.

Isaac se servit d'une pince géante pour écarter ce que je crus être les muscles de la cage thoracique de la fillette.

— Jusque-là, j'ai pu éviter les vaisseaux sanguins et les nerfs qui se connectent à chaque côte, mais j'ai du mal à traverser les muscles intercostaux et la plèvre pariétale...

Je déglutis.

— Si vous êtes obligés... en anglais, Doc.

— La membrane résistante qui tapisse la paroi de la poitrine.

— D'accord.

— Je tends, je déchire les muscles intercostaux et la plèvre pour faire de la place pour le drain...

— Celui que je ne dois pas lâcher ?

Il hocha la tête, toujours absorbé dans sa tâche, lorsque survint un nouveau cahot qui fit bouger l'avion un tout petit peu.

— Je me sers de mon doigt pour m'assurer que je suis au bon endroit et je dégage l'orifice de toute obstruction.

Je jetai un coup d'œil à Mme Oda, qui avait les yeux fermés, une bonne idée, me dis-je, et les mains serrées l'une contre l'autre dans un geste que je supposai être une prière.

— Dites-moi quand vous aurez besoin du tube, Doc.

— J'ai besoin du tube.

Heureux d'abandonner ma dernière responsabilité, je lâchai son pantalon et lui tendis le bout du tube, essayant d'ignorer la présence du sang sur ses gants tandis qu'il se retournait vers le corps de la petite fille.

— Je dirige le tube le long de mon index et je le pousse vers le haut pour le faire remonter dans la paroi antérieure, vers son cou, sur environ douze centimètres... Cela positionne le drain au sommet du poumon avec l'extrémité de l'embout dirigée vers le point le plus haut du poumon pour permettre à l'air d'être drainé le plus efficacement possible.

Je pris une grande inspiration, la première dont j'étais conscient depuis un bon moment.

— On a fini ?

— Non.

— Zut.

J'expirai et repris mon rôle de stabilisateur tandis que l'avion ruait et tanguait un peu plus.

— Quoi maintenant ?

— Je ferme en suturant l'incision autour du tube et j'enroule le fil autour plusieurs fois avant de faire le nœud pour qu'il tienne bien, que le tube ne ressorte pas.

Il termina puis se redressa, posa de côté ses outils de travail et colla le tube à la peau de la fillette à quelques centimètres de l'incision.

— Maintenant, on a fini ?

— Pas tout à fait.

Il se baissa et appuya sur l'interrupteur sur la pompe. De petites bulles rougeâtres se mirent à circuler dans le tube jusque dans le jerrican d'eau, puis remontèrent à la surface de l'eau qui virait au rose.

— C'est normal que ça fasse ça ?

— Oui.

Il attrapa le tensiomètre, le passa autour du minuscule bras inerte à nouveau, pompa, et lentement relâcha la pression – et tout ce que j'arrivais à me dire, c'était, s'il vous plaît, faites qu'il ne pompe pas une deuxième fois. Il lâcha le bras de la petite et resta là. J'étais sur le point de dire quelque chose lorsqu'il se tourna vers moi, les yeux pleins de larmes et un grand sourire aux lèvres.

— Oh, Doc.

— Note bien que... (Il enleva ses gants, ôta ses lunettes et frotta ses yeux avec le pouce et l'index qui venaient d'explorer la cavité thoracique d'Amaterasu.) Le tube est loin d'être stérile, même si tu ne l'as pas fait tomber, mais je suis certain qu'ils pourront gérer cela à l'hôpital des Enfants lorsqu'elle ne sera plus en train d'agoniser activement. (Il jeta un coup d'œil aux petites bulles qui arrivaient en foule dans le jerrican.) Remarque, rien dans cette installation typiquement macgyverienne n'est autorisé par la FDA, l'AMA, ni aucune organisation ou entité dotée de connaissances médicales et/ou d'un minimum de sens commun.

— Je croyais que vous ne regardiez pas la télévision.

Il se pencha sur la civière, visiblement épuisé.

— MacGyver et *Masterpiece Theatre* d'Alistair Cooke sont les deux émissions que je regarde régulièrement.

— Dieu merci.

Après avoir vérifié la température, le pouls et les autres constantes de l'enfant, il se tourna vers Mme Oda, puis vers moi et annonça :

— Il est possible que la température joue pour nous, mais avec la complexité de l'attention médicale dont elle a besoin, elle tiendra une heure au grand maximum.

Jetant un coup d'œil au visage désespéré de la grand-mère, je lui souris pour tenter de lui apporter un vague réconfort, avant de réinstaller Isaac sur son siège. Je passai le harnais sur ses épaules et autour de sa taille tandis que nous entrions dans une nouvelle zone de turbulences.

— Vous ne bougez pas et vous restez attaché. Je vais voir où en est notre heure d'arrivée estimée.

Mme Oda essaya de faire semblant d'avoir compris ce que je disais et Isaac hocha la tête, mais on aurait dit qu'il allait tomber en syncope à tout moment.

— Hé, vous avez fait du bon boulot, Doc.

Je sortis ma montre gousset avec la tête de chef indien pour découvrir que le verre était fendu. C'était un cadeau de mon père qu'il avait lui-même reçu de son père, et pendant toutes les années où je l'avais portée, elle n'avait jamais été cassée. Refusant de prendre ce fait pour un présage, je la rangeai dans la poche de mon jean et dissimulai un peu ma contrariété pour ne pas entamer le moral des

troupes.

— Je parie que nous y serons dans moins d'une heure. Lucian a dit que nous volions à bonne vitesse.

Steamboat fit une brusque embardée comme s'il essayait de prendre part à la conversation, et Doc s'empessa de se cramponner à deux mains à son siège. Je tombai dos contre la cloison mais attrapai la rampe lorsque l'engin retrouva son assiette. Redressant mon chapeau, je me rappelai les casques. Je jetai un coup d'œil autour de moi dans l'espace réduit, j'en repérai enfin un accroché dans l'un des trous d'une entretoise. Je tendis la main et le pris, collai un écouteur sur une oreille et ajustai le micro près de ma bouche.

— Hé, je veux récupérer mes miles de grand voyageur.

La voix rauque se fit entendre, éraillée. Parasites.

— Ça va être dur.

— Isaac s'est cogné la tête et on a eu une petite urgence médicale, mais tout va bien. Je vais lui passer le casque pour qu'il puisse rester en communication.

Parasites.

— D'accord, ensuite, ramène ton cul par ici.

Je n'aimais pas le ton de sa voix.

— Pourquoi, il y a autre chose qui ne va pas ?

Parasites.

— À lutter contre cette tempête, on tape dans la pression hydraulique. Faut que tu reviennes pomper sur le levier.

— Bien reçu.

Je tendis le casque à Isaac et leur adressai à tous les deux, la grand-mère et lui, un signe enjoué avec mes deux pouces levés.

— Le devoir m'appelle. (J'indiquai à Doc de mettre le casque.) Gardez-le sur vos oreilles, comme ça, on saura ce qui se passe ici.

Il l'ajusta sur sa tête et descendit le micro jusqu'à sa bouche.

— Comment je parle ?

J'étais sur le point de le lui dire, fort de mes nouvelles connaissances, que le micro était activé par la voix, mais je constatai d'après l'expression sur son visage, que le commandant-en-chef depuis le cockpit lui avait déjà donné l'information.

Je me retournai et commençai à grimper sur le rebord puis au-dessus de la soute à bombes. À peu près à mi-parcours, je me rendis compte que la surface était plus froide qu'avant et que le minuscule compartiment résonnait plus fort. Ignorant ces faits, pressé de retourner auprès du levier rouge, je progressai tandis que *Steamboat* décidait de se trémousser encore un moment, jusqu'à ce que je finisse par m'écrouler à l'arrière du cockpit.

Cette fois, je percutai le panneau radio défunt, des bouts d'équipement tombèrent sur mon chapeau, qui décidément n'était plus

neuf. Il y eut un autre tangage, puis une chute brutale. Je déglutis et écoutai les deux moteurs lutter contre la gravité et le vent, et j'imaginai très clairement les boulons vieux de cinquante ans qui attachaient les ailes.

— Bon, tu vas te magner le cul et actionner cette pompe ou tu vas rester tranquillement vautré jusqu'à ce qu'on s'emplafonne une congère ?

Il était encore en train de me fusiller du regard lorsqu'une autre rafale dut nous prendre en travers, faisant faire un bond à *Steamboat*, dont une aile piqua, avant qu'il ne revienne en gémissant dans une position momentanément stable.

Avançant à quatre pattes, je rejoignis mon strapontin, attachai mon harnais et mon casque, et me mis à pomper comme un derrick. Au bout d'un moment, je levai la tête et vis Lucian et Julie tous deux penchés en avant, les yeux rivés sur la jauge dont il m'avait dit qu'elle était l'indicateur de la pression hydraulique. Tout ce que j'eus en tête, alors que je pompais, ce fut, S'il vous plaît, faites qu'il ne tende pas le doigt pour tapoter sur cette jauge.

Au ralenti, son doigt s'avança et tapota la minuscule surface ronde comme un suspect.

— Nous perdons toujours de la pression.

La voix de Julie résonna dans le casque et elle secoua la tête.

— Pourquoi donc ?

Le vieux Raider me lança un coup d'œil.

— Quand il pompe, on en récupère, mais j'ai l'impression que les équipements hydrauliques ont fini par lâcher, il doit y avoir une fuite qui vide le circuit, et nous avons beaucoup trop de résistance quelque part. Les indicateurs de vitesse ont perdu vingt nœuds.

L'avion décrocha à nouveau comme s'il avait été frappé par la masse d'un forgeron, et je les regardai tous les deux lutter pour redresser le B-25. Tout en continuant à pomper, je me rappelai la surface glacée du compartiment que j'avais traversé, et le bruit plus important que j'avais cru remarquer en revenant de l'arrière de l'avion.

— Est-ce que cette résistance pourrait venir du fait que les portes de la soute à bombes soient ouvertes ?

Ils se retournèrent tous les deux vers moi.

J'AI, en mon temps, été à l'origine de plus d'une idée tirée par les cheveux, mais aucune n'avait été aussi mauvaise que celle qui était en train de me traverser l'esprit.

— Rick a cogné sur les portes de la soute à bombes avec un maillet en caoutchouc pour les fermer. Il a dit que la pression hydraulique était instable et que parfois les portes s'ouvraient avec le manque de pression, puis qu'elles restaient coincées.

L'avion monta, puis descendit et partit en biais, comme si nous étions en train de dérapier sur une route de vent glissante – la forme de turbulence que j'aimais le moins, sur la longue liste de celles que j'avais expérimentées.

— Pendant que j'étais derrière, on a dû perdre assez de pression pour qu'elles s'ouvrent et, maintenant, elles ne remontent plus.

Lucian stabilisa le manche et regarda fixement les instruments.

— Il n'y a pas assez de bord d'attaque sur ces portes pour causer ce genre de résistance.

La bouche de Julie se crispa.

— Il y en aurait si la glace s'accumulait dessus.

— Est-ce qu'il y a un moyen de les remonter à la main, avec une manivelle ?

Ils secouèrent la tête de concert.

— Est-ce qu'il y a un moyen d'accéder à la soute à bombes ?

Lucian prit la parole cette fois.

— Non.

Julie fit une grimace, puis posa une main sur son bras.

— Si, il y en a un. Lorsqu'ils ont rénové l'appareil pour la lutte anti feu, ils ont mis une trappe au fond du compartiment, en bas, près du ventre. (Elle me jeta un coup d'œil.) J'en suis sûre. Je l'ai ouverte lorsque nous essayions de repérer la fuite dans le système hydraulique.

— Elle est grande comment ?

— Assez grande pour qu'on puisse passer. (Elle me regarda de plus près.) Moi, du moins.

La contrariété était audible dans la voix de Lucian.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire, Troupier ?

Je réfléchis.

— Rick a dit qu'il y avait une barre, attachée sur le côté...

Lucian éclata de rire.

— La barre de remorquage de la roulette de nez ?

— Ouai, c'est ça.

— Et qu'est-ce que t'es censé faire avec ça ?

Je commençai à défaire mon harnais de sécurité.

— Enlever la glace sur les portes. Julie et toi, vous pouvez vous relayer pour pomper et maintenir la pression pendant que j'essaie de les décoincer.

Julie secoua la tête.

— Walt, cette barre fait presque deux mètres de long et elle est attachée au fuselage. Tu serais obligé d'être à moitié suspendu dans la soute la tête en bas, et encore, tu l'atteindras à peine.

Je tapotai l'épaule en cuir de Lucian et remarquai pour la première fois les insignes de capitaine sur ses épaulettes.

— Bon, étant donné les limites imposées par notre niveau de carburant, est-ce qu'on peut arriver à Stapleton avec cette résistance accrue ?

Il examina les jauges puis se tourna vers moi.

— Non, mais je ne vois pas comment le fait que tu tombes entre les portes à une vitesse de deux cents miles à l'heure va nous donner un avantage.

Je m'immobilisai tandis que s'annonçait une nouvelle séquence de secousses et de vibrations, une turbulence qui me donna l'impression qu'on descendait en ricochets dans le canon d'un fusil et qui m'obligea à me cramponner au dossier de leurs deux sièges pour rester debout.

— Vois le bon côté des choses : tu risques de perdre cent cinq kilos de charge.

J'accrochai mon casque à mon siège et m'apprêtai à partir quand Julie m'attrapa par la main.

Elle sortit quelque chose de sa combinaison sous sa veste et me tendit la lampe frontale qu'elle portait dans le hangar, ainsi que ses lunettes de sécurité.

— Tu devrais prendre ça. C'est comme dans les entrailles d'une vache, là-dedans, et peut-être que les lunettes protégeront un peu tes yeux du froid.

Je la remerciai d'un hochement de tête puis grimpai sur le rebord et me hissai dans le tunnel menant dans le ventre de la bête.

Réfléchissant à ce que j'étais en train de faire, j'écoutai le vent et le bruit se déchaîner sous moi et je sentis les portions de mon anatomie situées entre mes jambes courir chercher refuge dans ma cage thoracique. Heureusement, le compartiment serait assez protégé du vent pour que je ne me transforme pas en shérif-esquimau avant d'avoir fait le boulot.

Personne à l'arrière n'avait bougé depuis ma dernière visite. Isaac m'aperçut rampant hors des ténèbres.

— On est arrivés ?

— Pas tout à fait.

Je descendis et m'assis, jetant un œil sous le rebord à la trappe au pied de la cloison. Elle avait l'air d'avoir juste la taille suffisante pour que je puisse passer, mais l'idée d'ouvrir l'arrière de l'avion et de laisser une rafale de tempête d'air arctique foncer droit sur la blessée ne me disait rien qui vaille.

— Y a-t-il des couvertures supplémentaires ?

Isaac secoua la tête.

— Non.

Steamboat rua à nouveau, et je plaçai une main sur l'un des piliers perforés ; attendant que la turbulence passe, je jetai un œil derrière Mme Oda, toujours attachée sur son siège, les yeux écarquillés en grand. Je repérai un tas de chiffons sur le sol vers le fond de leur compartiment.

— Qu'est-ce que c'est ?

Isaac regarda les tissus.

— Je crois que c'est le capitonnage qui était accroché aux murs avant qu'ils n'installent ce rembourrage au design exotique.

J'examinai l'emblème typiquement western sur le vinyle verdâtre.

— Peut-être qu'Eisenhower voulait être un cow-boy. (Je passai à côté de lui et adressai un signe de tête à la grand-mère de l'enfant.) Mais il est assez classe.

— J'aurais préféré que le capitonnage soit encore là, ça manque d'isolation. (Il serra ses bras autour de sa poitrine.) Qu'est-ce que tu fais ?

Je traînai quelques morceaux de tissu vert olive vers l'avant.

— Je vais avoir besoin de votre aide. (Je lui souris.) Pour une fois.

Doc n'arrivait pas à croire ce que nous étions en train de faire, et moi non plus, en fait. En étudiant les fermoirs sur la trappe, j'essayai de ne pas penser au poids qu'Isaac Bloomfield devait faire : dans les soixante-huit kilos, moyennement humide.

Tirant les morceaux de tissu par-dessus mes épaules, je me tournai vers lui, qui s'était assis par terre avec moi.

— Quand je me pencherai, bourrez ça autour de moi pour isoler un peu, et ensuite asseyez-vous sur mes jambes une fois que je serai à moitié plongé dans le trou. Je préférerais ne pas tomber complètement dedans, si vous voyez ce que je veux dire.

— Tu ne vas pas être aspiré ?

Je le regardai fixement.

— Non, ça n'arrive que lorsque la cabine est pressurisée, et celle-ci ne l'est pas. En plus, on ne va pas aussi vite qu'un avion de ligne, mais je peux quand même tomber. Ce serait une surprise épouvantable pour les clients du troisième étage de l'Historic Virginian Hotel dans la jolie ville de Medicine Bow, si vous ne vous cramponnez pas à moi.

Il regarda la trappe.

— Je ne crois pas ce que soit une très bonne idée, Walter...

Je posai mon chapeau sur le sol du bombardier, retourné – j'allais avoir besoin de toute la chance qu'il voudrait bien retenir – et installai la frontale sur ma tête.

— Si vous en avez une autre, c'est le moment de me la communiquer. Je ne suis pas tellement enthousiasmé par celle-ci, moi non plus.

Se préparant à s'asseoir sur moi, il attrapa le tissu capitonné et prit une grande inspiration.

Je remontai le col de ma veste en peau de mouton et le serrai bien autour de mon cou, puis j'enfilai mes gants et les lunettes de sécurité que Julie m'avait donnés.

Il hocha la tête, le visage crispé, les yeux écarquillés derrière ses verres épais.

— Comment je saurai à quel moment je dois te tirer pour te faire remonter ?

Je souris de mon mieux compte tenu des circonstances.

— Ne vous inquiétez pas. Vous aurez de la chance si je ne vous écrase pas en remontant. (Je respirai profondément, puis je tendis le bras et allumai la lampe frontale.) Prêt ?

— Je ne le serai jamais plus.

Je me retournai et commençai à ouvrir la trappe.

— Essayons de manifester un peu plus d'enthousiasme, Doc.

— Je suis juste en train de penser à ce que je vais dire à Martha, Cady et Henry Standing Bear si je te lâche.

Je soupirai.

— Pensez positif, Doc. Positif.

Le courant d'air montant par la trappe me donna l'impression que je plongeais droit dans une patinoire, et lorsque je poussai le vantail sur le côté, ma respiration resta bloquée dans ma gorge. Comme Julie l'avait dit, il faisait aussi noir que dans les entrailles du proverbial Black Angus.

Tandis que nous virions sur l'aile, je projetai le faisceau de la lampe tout autour, réussissant enfin à repérer la face intérieure du fuselage sous moi, juste avant que mes yeux se remplissent de larmes, à moitié gelées, m'empêchant de voir quoi que ce soit, malgré les lunettes.

Je tendis le bras vers le bas et, faisant fi de tout instinct de survie, je m'engageai dans la soute à bombes ; je voyais aisément la couverture nuageuse basse, d'un autre monde, ou la sous-couche de stratocumulus, comme les pilotes l'appelaient, bouchant l'horizon entre les portes. Le vent était perçant. Je sentis Isaac s'asseoir sur mes jambes un peu trop tôt. Ses mains nerveuses m'agrippèrent autour des genoux tandis que je progressai centimètre par centimètre.

Je tournai la tête à gauche, la frontale éclairant l'endroit où j'avais vu Rick placer la barre, et je tendis le bras, mais de sa poigne glaciale, le courant d'air accrocha ma main et écrasa mon bras contre la cloison. Je repris ma main et essayai de réfléchir vite, sachant que je ne supporterais ce froid qu'un temps limité. Mon visage était déjà engourdi et ma vision se détériorait encore plus à mesure que je m'enfonçais dans la soute à bombes, avec Isaac qui tirait en sens inverse.

C'est là que la turbulence frappa pour de bon.

Steamboat, comme tout bon cheval de rodéo, sentit qu'il y avait un cavalier en posture délicate et il décida que le moment était venu de tirer avantage de la situation pour ruer un bon coup.

Le B-25 dut chuter d'une bonne centaine de pieds ; du moins, c'est l'impression que j'eus. Mon bassin se fracassa contre l'encadrement de la trappe, je rebondis et je tombai vers l'avant, bras et jambes écartés, la main serrée sur le bord intérieur des portes de la soute à bombes.

L'avion fit une embardée assortie d'une secousse d'une brutalité effrayante, puis se redressa et partit en biais lorsque les vents nous

heurtèrent à nouveau comme un train de marchandises – j'étais devenu un expert en turbulences.

L'air que j'aspirai congela mes poumons, et maintenant, je ne sentais plus du tout ma tête.

Isaac faisait de son mieux pour me tenir, mais ses mains, faibles d'emblée, me serraient maintenant au niveau des mollets et j'étais presque sûr qu'il avait les pieds calés contre la cloison, à l'intérieur.

Le médecin, vu sa corpulence, allait être incapable de me tirer pour me remonter à l'intérieur, alors, j'étais coincé dans le plan A. Je tournai la tête autant que je pus, et repérai la surface brillante de l'aluminium de la barre sur le fond kaki du fuselage.

J'avancai doigt par doigt ma main gantée, sans cesser de maintenir la pression contre le vent constant, en prenant soin qu'aucune partie de mon corps ne tombe dans la turbulence de sillage phénoménale qui, très certainement, m'arracherait à *Steamboat* pour faire de moi une bombe humaine totalement inefficace.

Il y eut d'autres secousses tandis que le Mitchell entamait une série de cahots trépidants qui donnaient l'impression que nous roulions sur une planche à laver.

Il y a toujours un moment, quand on est dans ce genre de situation, où on se dit qu'heureusement que maman n'est plus là pour voir ça. Il me vint à l'esprit que si toutes ces trépidations n'avaient pas assez secoué les portes pour les décroincer, qu'est-ce que, moi, j'allais bien pouvoir faire ?

Mais ma main avait attrapé la barre, et en avançant un peu mes doigts, je vis l'attache qui la retenait. Mon pouce était raide comme un bâton lorsque je le calai contre le loquet, mais étrangement, le truc s'ouvrit et la barre d'aluminium fut libérée.

L'extrémité fourchue s'abaissa un peu et le sillage s'en empara, expédiant l'autre extrémité dans mon nez, manquant me faire perdre conscience. Mon autre main lâcha instinctivement sa prise et attrapa la barre juste au moment où une nouvelle turbulence saisit l'avion, qui pencha dangereusement.

Je me sentis partir dans le vide et, tout à coup, une autre paire de mains m'attrapa par les jambes. Ce fut assez pour me donner le temps d'appuyer la barre contre l'une des portes et me permettre de prendre mon élan. J'essayai d'enlever la glace qui s'était accumulée sur les bords d'attaque. C'était comme si je cognais sur un trottoir en béton, mais des morceaux commencèrent à se détacher et j'eus l'impression que je faisais de petits progrès. Je continuai à buriner comme un marteau-piqueur, certain que seuls ces efforts m'empêchaient de tomber.

Je jetai un coup d'œil sur ma droite, les lunettes se couvrirent de buée, mais la lampe frontale éclaira un petit mouvement dans le vérin

hydraulique qui actionnait les portes. Me disant que c'était ma seule chance, je tirai la barre vers le haut, la cognai contre le vérin – mon corps fonctionnait avec l'adrénaline seulement – et je regardai la ligne courbe des portes s'arrondir gentiment comme les bras aimants d'une mère pour nous isoler du ciel glacial.

Je restai suspendu là quelques instants, essayant de retrouver des sensations dans mon visage et dans mes bras, avant de caler la barre dans l'encadrement des portes. Fourrageant à l'intérieur de ma combinaison, je pris mes menottes, en attachai une à la barre et l'autre à une traverse, histoire de m'assurer que les satanées portes ne s'ouvriraient plus.

En prenant bien garde que mon poids ne pèse pas sur les portes, je remontai précautionneusement en marche arrière et finis par m'écrouler sur le sol de la cabine, tout empêtré dans le tissu rembourré. Je me calai contre le fuselage et accueillis avec soulagement l'air relativement plus chaud dans mes poumons.

Au bout d'un moment, je repoussai les plis du tissu et regardai Isaac refermer le loquet de la trappe. Il se retourna, les lunettes de travers, le bonnet décalé par un écouteur qui était remonté bien trop haut et découvrait la bosse sur son front.

— Mon Dieu, Walter, j'ai cru qu'on t'avait perdu.

Je souris, certain que mon visage gelé donnait l'impression d'être rigidifié, et les mots tombèrent de ma bouche en tronçons comme des glaçons sortis d'un bac.

— Moi. Aussi.

Il se pencha.

— Tu saignes.

Regardant les taches sombres sur mes gants, je montai une main puis la baissai à nouveau en le voyant tirer la trousse de secours vers lui et s'approcher de mon visage. Essayant de le repousser, je tentai de me redresser.

— Je vais bien.

Il me rabroua.

— Arrête de faire l'idiot. Je crois que ton nez est cassé – ce n'est que grâce à la température qu'il n'enfle pas.

Les mots sortirent marmonnés de mes lèvres en train de décongeler au moment où une autre vague de turbulences tentait de nous renverser, faisant vibrer l'avion comme une maraca désaccordée.

— Bien, ça va peut-être tempérer un peu la beauté de mon visage juvénile.

Il farfouilla dans la trousse, arrachant l'emballage de morceaux de gaze avant de les rouler entre ses doigts ; puis il s'avança, débarrassa ma tête des lunettes et de la lampe frontale et renversa d'une main experte ma caboche vers l'arrière. Il essuya le sang que j'avais sur le

visage et dans la moustache, puis enfonça la gaze dans mes narines.

— Voilà, ça va au moins éponger le saignement.

Ma tête roula à droite et je vis Mme Oda accroupie sur mon autre jambe, cramponnée à mon jean comme si je courais encore le risque de m'envoler par la trappe et de disparaître. Elle était si légère que je ne l'avais pas sentie.

Elle sourit, et je vis des larmes descendre sur ses joues à nouveau.

Je soupirai et l'examinai – trente-cinq kilos très mouillée.

Je clignai des yeux, mais l'avion semblait enchaîner piqués et sauts de l'ange, ses entrailles paraissaient se brouiller, puis s'assembler à nouveau. J'essayais de faire fonctionner mes yeux, mais rien ne voulait marcher, alors, je clignais à nouveau, et chaque fois, c'était plus difficile de les rouvrir. Ma voix sortit, nasale et étouffée à la fois, lorsque je luttai pour énoncer des mots. Je sentis le monde autour de moi s'effriter, et je ne pouvais pas laisser ça arriver, on n'avait pas le temps. Je secouai la tête, ce qui n'améliora pas du tout la situation, puis je m'efforçai de maintenir mon regard sur le visage de la vieille dame.

— Je sais que je vous ai dit de rester sur votre siège, mais je suis vraiment content que vous n'ayez pas obéi.

— PUTAIN, mais t'étais passé où ? (Il m'examina de plus près.) Et qu'est-ce que t'as dans le nez ?

— Il a fallu que je cogne les portes avec mon visage, mais j'ai réussi à les refermer et à les bloquer avec la barre de remorquage et mes menottes.

Je rendis les lunettes et la frontale à Julie.

— Merci, elles m'ont été bien utiles.

Je m'installai sur mon strapontin tandis qu'elle lâchait le levier de la pression hydraulique, jetai un coup d'œil à Lucian puis à moi, avant de se masser le biceps.

— Ce truc est tuant.

— Tu m'en diras tant.

Elle posa les yeux sur le vieux Raider.

— Comment on est, là ?

Il hocha la tête.

— Plus de résistance, et apparemment, la pression tient. (Il se tourna vers moi.) Mais la situation côté carburant est pire qu'on le croyait. On en a bouffé beaucoup, avec ces putains de portes ouvertes.

Tandis qu'il parlait, le moteur gauche commença à pétarader très fort, et il regarda Julie en grimaçant.

— La prochaine fois, ne pose pas la question. (Il projeta le faisceau de sa lampe torche vers le moteur incriminé.) Il est couvert de glace, on va devoir le couper, mais on est presque à la frontière du Colorado et si je pousse un peu vers l'est, je pense qu'on peut descendre sans taper le Brown Palace. Prends la radio et informe Denver qu'on lance un appel d'urgence, qu'on prend le cap 090 et qu'on descend à sept mille cinq cents pieds.

Lucian coupa le moteur gauche, et la résonance des hélices ne fut plus qu'une, mais le bruit s'amplifia significativement lorsqu'il donna des gaz dans l'autre moteur pour compenser la puissance perdue. Lorsque le vieux shérif fit virer *Steamboat*, je l'entendis marmonner :

— Espérons que ce soit le seul qu'on perde.

Julie brandit sa carte et commença à parler au carnet qui était posé sur ses genoux.

— D'après notre radio, cette trajectoire nous enverra au sud de

Cheyenne. Denver dit que ça nous met à l'est, où les températures sont plus élevées, mais Stapleton nous informe qu'un vent d'ouest souffle à cinquante nœuds avec des rafales à soixante-cinq et de la poudreuse tourbillonnante. La base des nuages est à huit mille pieds avec des températures de... hem... 8 °C.

Levant les yeux, elle s'écria :

— 8 °C, comment est-ce possible ?

— Il doit vraiment y avoir du chinook, à Denver, Toots. (Il secoua la tête.) Ces satanés vents peuvent souffler partout sur la face est des Rocheuses, du nord du Nouveau-Mexique jusqu'à l'Alberta. Les vents chauds savent faire fondre la glace en deux temps trois mouvements – les lacs peuvent perdre plus de deux centimètres par heure.

Steamboat fit une nouvelle embardée et j'observai Lucian qui regarda autour de nous comme s'il s'agissait d'un affront personnel.

— Saloperie de tempête, mais on le savait déjà.

J'ajustai les mèches dans mon nez, ce qui ne contribua en rien à diminuer le mal de tête qui commençait à s'installer derrière mes yeux.

— On va y arriver, alors ?

— Pas vraiment. (La voix de Julie avait une tonalité définitive.) On va peut-être arriver à Greeley ou Fort Collins, mais impossible qu'on arrive à rejoindre Denver, même avec les vents chauds.

— Est-ce qu'on peut transporter la fillette à Denver de là ?

Elle secoua la tête.

— Le Centre de météorologie aéronautique dit que l'I-25 est fermée, même aux véhicules d'urgence.

— Et les routes secondaires ?

— Walt, c'est peut-être mauvais par ici, mais c'est pire là-bas. (Elle jeta un coup d'œil à Lucian.) De toute façon, Stapleton s'en fiche – la piste la plus accessible est obstruée par les congères, alors, à moins qu'ils ne la rouvrent rapidement, je ne sais pas comment on va faire atterrir cet engin avec les vents de travers qu'ils ont, quarante nœuds au moins, chinook ou pas...

La voix du vieux Raider se fit entendre, ferme, calme, et peut-être un peu agacée.

— On va y arriver.

Je regardai fixement son profil.

— Greeley ou Fort Collins ?

— Denver.

Julie le regarda, une expression d'incrédulité ébahie sur le visage.

— Lucian, je ne veux pas vous manquer de respect, mais c'est physiquement impossible. Il va nous manquer des dizaines de litres de carburant. Avec ce moteur coupé et le droit à fond en permanence, notre consommation de carburant est imprévisible.

— On va y arriver.

Il se retourna à nouveau vers le pare-brise. Il scrutait les paquets de nuages noirs lorsque son attention fut attirée par la breloque avec le cheval suspendue à la verrière. Je crois que c'était la première fois qu'il remarquait sa présence, et je le vis prendre l'objet entre ses doigts, tâter le métal doré, adressant peut-être une prière au petit bibelot pour qu'il nous donne un peu de chance. Il tripota la clochette en forme de cône, et je suis sûr que c'étaient les pistons qui s'arrêtaient dans le moteur, mais juste à cet instant, j'entendis une fois de plus battre des tambours, d'anciens tambours, lancinants, primitifs.

— Est-ce que vous connaissez, l'un ou l'autre, la différence entre l'angoisse et la peur ?

Il lança un coup d'œil à Julie, puis à moi, et j'eus l'impression de me trouver dans une salle de classe. Je secouai la tête, pensant que le roulement de tambours était provoqué par ma commotion.

— Lucian, et si on essayait de rester concentré, là ?

Il examina le cheval et son cavalier qu'il tenait dans sa main et ignora les coups de boutoir du vent.

— Je suis concentré, je le suis plus que toi. Bon, je vous ai posé une question. Connaissez-vous la différence entre l'angoisse et la peur ?

Il retira ses mains noueuses du manche du B-25, donnant à Julie l'occasion de gérer l'impact de la salve suivante lancée par le vent. Il dut se dire qu'elle avait besoin de quelque chose à faire d'autre que de jouer les Cassandres non officielles sur le vol.

Je hochai la tête.

— Ouai, je crois que oui...

— L'angoisse est quelque chose qui est produit par l'impression qu'on risque de ne pas réussir. La peur, c'est autre chose – c'est ce qu'on ressent quand on est dans une situation inextricable. (Il sourit de son sourire de beau gosse du cinéma, et j'eus envie de lui mettre mon poing sur la figure.) Tu sais qui a dit ça ?

Julie promena son regard de Lucian à moi, incertaine de savoir lequel d'entre nous avait pris un coup sur la tête.

— Non, je ne sais pas, Lucian, mais...

— Jimmy Doolittle m'a dit ça sur le pont de l'*USS Hornet*, la nuit du 17 septembre 1943... (Sa voix s'effiloche puis reprit de la puissance comme la turbulence qui secoua *Steamboat*.) J'étais angoissé. Putain, je sais pas... Peut-être que j'avais peur. (Il se tourna comme si on était en train d'avoir une conversation légère sur la banquette avant d'un pick-up.) Il était tard, et nous étions tous censés être dans nos couchettes, mais j'étais inquiet pour mon avion, alors je suis monté sur le pont et je suis allé jusqu'à l'endroit où ils étaient accrochés – comme si ces gars de la marine devaient s'assurer que les seize oiseaux n'allaient pas s'envoler tout seuls. (Une de ses mains monta jusqu'à

son visage pour enlever ses lunettes, comme si elles l'empêchaient de bien voir le passé.) Le pont était trempé. Le brouillard était si épais qu'on aurait pu découper un mouton dedans avec des cisailles. On devait avoir fait les trois quarts du chemin entre les Midway Islands et le Japon. (Il soupira comme pour lui-même.) Les gens demandent toujours ce qu'on pense dans des moments comme celui-là, qu'est-ce qui nous passe par la tête. Eh bien, dans ces situations, j'ai jamais eu qu'un seul truc à l'esprit : S'il te plaît, fais en sorte que je foire pas.

Les secousses continuèrent, et Julie s'affaira, ses gestes un peu plus nerveux qu'auparavant, maintenant qu'elle était aux manettes de l'avion. Elle le regarda fixement et tapota une jauge – à l'évidence, c'était contagieux.

— Lucian, les indicateurs disent que le réservoir est presque vide.

Le Raider l'ignore et continua à parler.

— Ils nous ont dit que si l'un de nos avions hésitait à démarrer, les gars de la marine avaient reçu l'ordre de le pousser par-dessus bord. Il n'y aurait pas le temps de tergiverser, et si les engins toussaient ou crachotaient, ils allaient direct à la mer.

Il fouilla dans la poche de son blouson en cuir et je remarquai l'écusson sur le côté gauche de sa poitrine, un lion à l'aspect particulièrement féroce, sortant à pas furtifs d'une tête de flèche blanche sur fond rouge, et au-dessus, un badge en cuir usé jusqu'à la corde sur lequel on lisait CONNALLY.

— Putain de merde, j'avais piloté cet avion en Californie, au Texas, dans le Missouri et en Floride... dans tout le pays, et il n'était pas question que je le laisse tomber dans le Pacifique. (Il secoua la tête.) Bien sûr, il a fini au fond de la mer de Chine orientale, mais c'était pas grave, il avait fait ce qu'il avait à faire.

Julie se fit suppliante.

— Lucian, il faut qu'on trouve un endroit pour atterrir.

Il sortit avec son pouce du tabac de la blague rebrodée de perles que les Vénérables Cheyennes lui avaient offerte pour bourrer sa vieille pipe de bruyère. Je connaissais bien le dessin de cette blague – le dessin du Corps de l'homme mort, comme ils l'appelaient –, et je savais aussi que les Vénérables étaient prudents lorsqu'ils énonçaient son nom cheyenne, Nedon Nes Stigo – l'Homme-qui-se-sépare-de-sa-jambe.

— Tu vois, quand t'es attaché à du matériel dans ce genre de mission, il devient une partie de toi, et la seule chose qui m'occupait l'esprit, à ce moment-là, alors que j'étais assis sur le pneu du train d'atterrissage gauche et que je regardais ces deux moteurs radiaux Wright-2600-92, quatorze cylindres, refroidissement à air, c'était : Vous feriez bien de démarrer, vous deux.

— Lucian...

L'ignorant toujours, il frotta une allumette et alluma sa pipe bien qu'il régnât dans le cockpit une vague odeur de kérosène riche en octane.

— Ils ont démarré, et tandis que la proue du porte-avions montait sur une vague, on a fait décoller nos engins dans le ciel du matin, on a viré de bord, puis on a foncé droit sur le Soleil-Levant.

Julie se pencha en avant pour avoir la confirmation de ses soupçons, puis le regarda.

— Lucian, la jauge de carburant dit qu'on est presque vide.

Il éclaira de sa lampe torche le moteur gauche et la regarda comme s'il se souvenait seulement maintenant de sa présence.

— Redémarre le numéro un.

Elle écarquilla les yeux.

— Quoi ?

— Au cas où t'aurais pas remarqué, il a dégivré. Huit mille pieds et on descend toujours, les températures plus chaudes ont dégelé la dinde de Noël. D'après tes informations sur le plafond nuageux, on devrait descendre sous les nuages incessamment, Toots.

Il tendit le bras – si je n'avais pas connu le bonhomme, j'aurais pensé que ce geste était provoqué par la nervosité – et tapota le système de radionavigation.

— Ce qui est une putain de bonne chose, parce que notre VOR est tellement faible qu'on ne reçoit plus, à cette altitude.

Il regarda à travers le verre trouble. Dehors, quelque part, se trouvait Denver.

— Réduis la vitesse à cent soixante. (Il se tourna vers moi tout en stabilisant l'avion.) Miles à l'heure. J'ai fait la conversion pour que tu comprennes.

Parasites.

— Walter.

Je regardai Lucian fixement.

— Ouai ?

Le vieux Raider lança un coup d'œil vers l'arrière.

— C'était pas moi.

Parasites.

Walter ?

J'observai à la fois le pilote et le copilote, qui étaient tous deux tournés vers moi. Je réglai mon micro.

— Doc ?

Parasites.

— J'ai besoin de ton aide. Tout de suite, Walter. Tout de suite. S'il te plaît.

EN rampant de nouveau dans le compartiment au-dessus de la soute à bombes, je découvris un bruit dans la soute arrière que je n'avais pas entendu avant, ce qui, en soi, était surprenant, puisqu'on ne pouvait pas vraiment entendre quoi que ce soit dans le vrombissement constant des moteurs.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

Isaac était accroupi à côté de la civière, devant un appareil orange muni d'un assortiment complexe d'écrans et de jauges et d'une bonbonne d'oxygène. Sur le tableau de contrôle, une lumière rouge bipait et clignotait, comme celle qui se trouvait sur le téléphone de bureau que j'avais hérité de Lucian, celui dont j'avais l'intention de me débarrasser dès que je rentrerais à Durant.

— C'est le ventilateur.

Il eut du mal à se remettre sur ses pieds, et je le vis s'appuyer sur la rambarde de la civière et régler les molettes, pousser un bouton qui remettait la machine à zéro. Il se retourna vers moi.

— Quelque chose ne va pas, mais je ne sais pas très bien quoi.

Je me redressai et mon nez se mit à me faire mal.

— Vous avez encore besoin de moi ? (Je donnai un coup de coude au docteur.) Peut-être que ce n'était pas de l'eau, dans le jerrican de Julie.

N'obtenant pas de réponse, je fis un signe de la main à Mme Oda, qui était toujours attachée sur son siège. Je revins à Isaac, qui vérifia l'état du tube inséré dans la poitrine de l'enfant, puis recula pour observer le jerrican posé par terre, dont le contenu était toujours traversé de bulles rosées émises par la cavité dans la poitrine d'Amaterasu.

— Alors, Doc, quel est le verdict ?

— Hmm... probablement rien.

Étirant précautionneusement mes muscles faciaux, je me massai les yeux et regardai le petit visage qui se trouvait dans la tente en plastique.

— Pas sur ce vol.

Comme s'il voulait me donner raison, l'appareil orange se mit à faire clignoter sa lumière rouge et à biper.

Doc et moi échangeâmes un regard.

— C'est de mieux en mieux, vous ne trouvez pas ?

Isaac m'ignora, se pencha et remit la machine à zéro, examina à nouveau le tube qui entraînait dans la poitrine de l'enfant, notant qu'il n'avait pas changé de position depuis la dernière fois, qui remontait à trente secondes. Ses mains ajustèrent ensuite le tube qui entraînait dans sa bouche.

— Ça n'a aucun sens, le ventilateur fonctionne correctement depuis notre décollage...

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il respire à sa place.

— C'est une bonne chose.

— Oui.

— Il est cassé ?

Je le regardai réfléchir comme il l'avait fait lors de la dernière crise.

— C'est possible, mais peu probable. Il y a aussi la possibilité qu'elle fasse un pneumothorax de l'autre côté, mais ce n'est pas probable non plus.

L'avertissement sonore se remit en route.

Cette fois, Doc laissa l'alarme sonner, mais il ajusta les molettes sur l'appareil, et je regardai les chiffres rouges monter sous ses doigts.

— Il y a une pompe à l'intérieur qui envoie un volume prédéterminé d'air par le tube qui se trouve à l'intérieur du tube endotrachéal.

— Celui qui est dans sa bouche ?

— Oui. (Il ajusta l'un des paramètres.) Nous sommes sur CMV, ce qui en anglais veut dire Continuous Mechanical Ventilation, ou ventilation à pression continue, qui me permet de contrôler sa fréquence respiratoire, ou le nombre de respirations qu'elle reçoit par minute. (Il regarda le cadran.) La moyenne à son âge serait de dix-huit à vingt-deux, cela pourrait être plus si elle en avait besoin, mais pourquoi cela changerait-il maintenant ?

J'avancai un avis.

— Nous avons ouvert la tente. Est-il possible qu'elle réagisse au froid, au stress, à l'altitude ?

— Non, c'est autre chose. (Doc secoua la tête.) Le volume courant...

Je me penchai et je vis le corps de la fillette bouger sous les couvertures.

— Quoi ?

— Le volume courant est la quantité d'air qui entre dans ses poumons par prise, généralement environ deux cents millilitres vu son âge et sa corpulence. (Il vérifia l'état de la valve sur la bonbonne à côté de la machine pour s'assurer qu'elle était dans la bonne position.) Le FiO₂, la fraction de l'oxygène inspiré, n'a pas été modifié et elle devrait recevoir la bonne quantité... La pression expiratoire finale

maximale est réglée correctement...

— C'est quoi ?

— Ça aide à maintenir un tout petit peu de pression qui s'oppose à l'expiration du patient. Du coup, les voies aériennes dans les poumons restent un tout petit peu ouvertes lorsqu'elle expire.

Je regardai par-dessus l'épaule d'Isaac et lus le chiffre cinq sur l'affichage digital.

— Alors, la machine marche bien ?

— Oui.

— Donc, c'est elle.

Je regardai la poitrine de la petite se soulever, et même avec mes maigres connaissances médicales, je voyais bien qu'Amaterasu était en détresse.

Isaac passa son bras sur sa poitrine agitée de mouvements de grande amplitude et la déconnecta de la machine. Il plongea la main dans le sac à malices accroché par des Velcro à la civière et en sortit un objet qui ressemblait à une ventouse à lavabo.

— À quoi va servir ce truc ?

— C'est un ballon-masque. Si la machine ne me dit pas ce qui ne va pas et qu'elle ne reçoit pas d'air, alors je vais devoir respirer pour elle manuellement.

Il serra le ballon selon une certaine cadence et je le vis lutter un moment, puis y mettre les deux mains.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ça ne marche pas non plus.

Il tint le petit corps dont la poitrine se soulevait comme si ses poumons essayaient de sortir de sa cage thoracique.

— Ça doit être le tube, il doit être obstrué.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, on le remplace ?

Isaac écarta les accessoires rendus inutiles mais me tendit le ballon.

— Nous avons besoin d'un laryngoscope pour placer le tube en voyant la glotte.

— Je parie qu'on n'en a pas.

— On n'en a pas.

Notre patiente, la raison pour laquelle nous nous trouvions sur ce vol de sauvetage, commença à agoniser activement à nouveau.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Sans transition, Doc se mit à parler d'une voix traînante, assez comparable à la mienne.

— On la joue *western*.

Je le regardai ôter le sparadrap autour de la bouche de l'enfant et sortir délicatement le tube de son œsophage.

— Ça n'a pas l'air de mal passer.

— Le sortir est facile, c'est le rentrer qui est difficile.

Il sortit l'extrémité du tube et me fit signe d'approcher.

— Tu vas devoir respirer pour elle pendant que je nettoie l'obstruction dans le tube.

— OK.

— Place le masque sur sa bouche et écrase le ballon toutes les cinq secondes.

Doc s'accroupit, et j'obéis à ses ordres, en essayant d'ignorer les mouvements que faisait le corps d'Amaterasu et la teinte que prenait sa peau.

— Pigé.

Je serrai le ballon, mais elle continua à convulser.

— Doc ?

— N'arrête pas d'écraser le ballon.

— Elle devient bleue.

— Continue à presser le ballon ! Sa gorge est probablement enflée, mais il faut qu'on essaie. Et parle-lui – n'arrête pas de lui parler.

— Qu'est-ce que je dis ?

Sa tête pivota brusquement et il me hurla à la figure.

— Tu vas bien trouver quelque chose !

Des mots, il me fallait des mots, mais j'avais la tête vide, noire et vide comme les fenêtres en Plexiglas sur les côtés du bombardier. Lentement, je pris conscience que ma main droite se glissait dans ma veste et qu'elle sortait le petit livre relié en cuir de ma poche – si je n'avais pas de mots, je connaissais quelqu'un qui en avait. Le livre tomba à côté d'elle et s'ouvrit tout seul à l'un des endroits où je m'arrêtais souvent.

Je continuai à serrer le ballon en caoutchouc, mais je baissai la tête jusqu'à presque toucher la sienne et lus d'une voix ferme.

— “Oh, captif, enchaîné, chargé de fers ! s'écria le Fantôme, pour avoir oublié que chaque homme doit s'associer, pour sa part, au grand travail de l'humanité, prescrit par l'Être suprême, et en perpétuer le progrès, car cette terre doit passer dans l'éternité avant que le bien dont elle est susceptible soit entièrement développé.” (Je sentis l'émotion me serrer la gorge tandis que je continuai à pomper sur le ballon.) “Pour avoir oublié que l'immensité de nos regrets ne pourra pas compenser les occasions manquées de notre vie...”

Elle continua à se débattre, et la vague de sentiment noya ma voix. Mon bras recouvrit le livre et les mots suivants sortirent en coassant.

— Je t'interdis de nous faire ça. On est trop près du but, on a traversé trop de choses pour que tu renonces maintenant. (J'essayai mes larmes avec la manche de ma veste.) Continue à respirer. Je sais que c'est difficile, mais il faut que tu fasses ta part, petite Reine du paradis.

Je pressai le ballon à nouveau, mais son état sembla inchangé.

— Doc ?

— Je fais aussi vite que je peux.

Il réapparut, tenant le tube tout en poussant un stylet métallique à l'intérieur du plastique transparent et en le coudant pour lui donner la forme d'une crosse de hockey. Isaac s'approcha, et je tendis les bras pour pouvoir continuer à tenir le masque et à écraser le ballon en caoutchouc. Il me regarda, et malgré la température qui régnait dans l'avion, je voyais des gouttes de sueur perler sur son front sous le bonnet en laine.

— Je ne suis pas sûr qu'elle va survivre à ça, Walter.

Je hochai la tête puis sentis ma mâchoire se crisper sous l'effet de la détermination.

— Elle ne survivra pas si on ne fait rien, c'est bien ça ?

Son visage prit la même expression que le mien.

— Exact.

Je me tournai, enlevai doucement le masque, et il commença à engager ses doigts dans la gorge de la petite, le commentaire en direct marmonné automatiquement par sa bouche.

— Je cherche son épiglote avec mon index. C'est une structure cartilagineuse de forme plate qui se referme pour bloquer la trachée lorsqu'on avale quelque chose pour empêcher les aliments d'aller dans les voies respiratoires...

Je voyais qu'Isaac avait du mal à travailler sur la fillette qui se débattait.

— Y a-t-il un autre problème ?

Contre toute attente, il rit.

— Avec toutes les autres difficultés inhérentes à cette procédure, le gonflement de son épiglote transforme la structure en quelque chose qui ressemble à une baudruche pleine d'eau et, au toucher, rien n'a la forme habituelle.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

— Oui, donne-moi le tube endotrachéal.

Je récupérai l'objet de l'autre côté de Doc et le plaçai dans son autre main.

— Je ne l'ai pas laissé tomber.

— Bien.

Il guida le tube à l'aide de ses doigts jusqu'à la bouche d'Amaterasu et le descendit dans sa gorge jusqu'à sa trachée. Il décida qu'il était bien en place, retira ses doigts et tendit le bras pour remettre le ventilateur en marche.

Je restai là à regarder les chiffres rouges et à prier le bon Dieu que cette fichue machine ne se remette pas à clignoter et à biper à nouveau. Posant une main sur l'épaule de la fillette, je constatai qu'elle se calmait progressivement, jusqu'à ne plus bouger.

Nous restâmes ce qui nous parut être une éternité, à respirer les gaz d'échappement du bombardier qui filtraient dans les interstices du fuselage, les yeux rivés sur les cadrans. Les chiffres restèrent fixes. Isaac laissa échapper un profond soupir et sa voix était fatiguée.

— Elle respire à nouveau.

Un frisson agita l'appareil et je fus heureux que *Steamboat* se soit abstenu de nous secouer comme des shakers à cocktails.

Je posai une main sur l'épaule d'Isaac.

— Félicitations, Doc.

Il secoua la tête sans quitter la fillette des yeux.

— Quoi ?

— Si ça se trouve, je viens d'enlever le don de la parole à cette jeune fille.

Il s'éclaircit la voix, probablement en signe d'empathie.

— Entre le gonflement de la voie aérienne enflée à cause des brûlures par inhalation, l'œdème causé par le tube endotrachéal et sa petite taille, j'ai eu beaucoup de mal à enfoncer le tube dans l'espace entre la trachée et les cordes vocales. (Il leva les yeux vers moi.) Elle risque de ne plus jamais pouvoir parler.

LES lumières au sol devinrent plus sporadiques à travers la couverture nuageuse, et les conditions en l'air n'avaient fait qu'empirer. Suivant les ordres, je me trouvais dans la bulle à l'avant, qui était autrefois réservée au bombardier, et je parlais à Lucian et Julie dans le casque que j'avais trouvé.

— Je n'aime pas ça. J'ai failli tomber de cet engin une fois et je n'aime pas spécialement me trouver dans ce nez en verre.

Parasites.

— Ben putain, son nez est en meilleur état que le tien.

Nous avons dépassé aussi bien l'aéroport de Greeley que celui de Fort Collins pendant que je jouais les assistants du médecin, et je me retrouvais là à scruter, à travers les parois de verre, les nuages qui apparaissaient et disparaissaient rapidement quelque part entre ici et là-bas.

— Je ne vois rien. Je peux remonter maintenant ?

La voix de Lucian ressembla fort à celle qu'il avait lorsqu'il me formait dans les années 1970 :

— Continue à regarder.

— Il n'y a rien...

Au moment où je finissais ma phrase, une vue parfaite du sol se dégagea et je vis quelques lumières décrivant une ligne devant nous.

— Je vois des lumières. Est-ce l'aéroport ?

Parasites.

— Non, ça doit être la I-25, qui est exactement ce qu'on cherche. Dans des conditions comme celles-ci, j'utilise le SAR.

La voix de Julie se fit entendre. Parasites.

— Système d'aide radioélectrique ?

Le Raider rit dans les écouteurs. Parasites.

— Pas du tout : Suivons les Axes Routiers. On va juste suivre l'autoroute du mieux qu'on peut, puis on virera à gauche quand on approchera de Denver.

J'étais fasciné par la vue. Je restai accroupi, à regarder la surface gelée de la I-25 à travers la vitre. La route était recouverte d'une neige considérable et il n'y avait pas de circulation, mais, comme je l'avais supposé, j'apercevais les lumières bleues d'une voiture de la patrouille

de l'autoroute du Colorado garée sur un pont autoroutier, probablement près de la sortie d'Estes Park.

Au même moment, je vis le pauvre gars ouvrir sa portière et sortir, cherchant probablement ce qui faisait tout ce bruit. J'imagine assez bien l'impression qu'il ressentit en ouvrant sa portière et en voyant un B-25 Mitchell voler au-dessus de sa tête en pleine nuit, traînant dans son sillage quelques tonnes de neige pulvérisée comme pour se venger.

Il plongea dans sa voiture au moment où nous passâmes dans un fracas assourdissant, avant de virer sur la gauche en déplaçant ce qui devait ressembler à deux ou trois cents kilos de neige tandis qu'il essayait désespérément de refermer sa portière.

Parasites.

— Tu peux remonter maintenant.

Je repassai par le trou dans le plancher et me rassis. Le vieux Raider sortit la pipe de sa bouche et la cogna tranquillement contre le côté de son siège, un bruit familier que je ne pouvais pas entendre.

— Essaie de joindre le contrôle d'approche de Stapleton, Toots. Il est possible qu'ils nous entendent et nous orientent. Et rappelle-leur qu'on est EVASAN et à court de carburant.

La voix de Julie résonna dans la pénombre du ciel du Colorado, et nous attendîmes tous dans l'espoir que quelqu'un, n'importe qui, réponde.

Parasites.

— EVASAN Raider Lima Charlie – ici Stapleton Approche – confirmez que vous avez l'aéroport en vue.

J'imaginai les muscles sur le côté du visage de Lucian se tendre dans son grand sourire carnassier.

— Bien reçu, Stapleton Approche – ici EVASAN Raider Lima Charlie – en vue du terrain.

Parasites.

— Raider Lima Charlie – ici Stapleton Approche – autorisé à entrer dans l'espace aérien de classe B, maintenez six mille huit cents pieds.

Le nez de *Steamboat* se dressa vers le ciel comme Pégase et nous remontâmes.

Julie regarda fixement la jauge qui devenait mon instrument le plus détesté, juste après l'indicateur de la pression hydraulique. Elle leva ses lunettes à monture d'écaille et regarda le cadran de plus près, avant de laisser ses verres retomber sur son nez.

— Lucian, nous sommes désormais officiellement à sec.

Il tendit la main et tapota l'instrument qui se trouvait devant son nez.

— Par Dieu, regardez ça, on est à sec. Espérons que Rick nous a mis plus qu'on ne croyait et que ces jauges sont inexactes. (Il lui lança un coup d'œil.) Maintiens cent soixante, Toots.

Elle le regarda pendant un moment, puis je sentis le nez du Mitchell piquer lentement tandis qu'elle stabilisait *Steamboat* avant de se tourner vers lui.

— Et maintenant quoi ? Je claque des talons et je dis que rien ne vaut la maison ?

— Sors les volets à un quart.

— Quoi ? (Il y eut une pétarade, un des moteurs toussa l'espace d'une seconde.) Le moteur droit s'arrête – je vous l'avais dit, on n'a plus de carburant !

Le regard du vieux célibataire croisa le mien à nouveau.

— L'expression "je vous l'avais bien dit" n'est jamais très loin des lèvres d'une femme.

Il se tourna et sortit lui-même les volets, forçant le nez du bombardier à descendre pour que l'appareil soit plus proche de l'horizontale, non plus dans la position dans laquelle nous avions volé précédemment, le nez légèrement dressé. Il se pencha en avant et regarda du côté de sa copilote au moment où le moteur droit crachotait à nouveau, avant de se remettre en route.

— La sortie du carburant est située à l'avant du réservoir. (Il s'assit confortablement et lui fit un clin d'œil.) Bingo, on vient de récupérer au moins cent cinquante litres.

Elle secoua la tête et sourit.

— D'autres secrets sur ce ptérodactyle que vous seriez prêt à partager avec nous ?

— Il se peut qu'il y en ait quelques-uns. (Il lui rendit son sourire.) On verra bien ce qui se présente.

Il y eut des bavardages dans nos oreilles, et Lucian remit en place son casque.

— Au moins la réception du VOR de Denver est de plus en plus forte.

Parasites.

— Raider Lima Charlie – ici Stapleton Approche – Contactez la tour de Denver.

Lucian ajusta son micro.

— Hé, Stapleton. Ici Raider Lima Charlie, demandons piste 26 gauche ou droite. Niveau de carburant critique, et je n'aime pas les vents de travers que nous avons sur la piste 35.

Il y eut un silence dans les écouteurs, puis le contrôleur parla à nouveau. Parasites.

— Raider Lima Charlie – ici Stapleton Tour – les pistes 26 gauche et 26 droite sont fermées à cause de nuages de neige, pouvez-vous atterrir sur un autre aéroport ?

Lucian rit.

— Comme quoi ? Les parcs à bestiaux de Denver, ou vous les avez

fermés, eux aussi ?

Parasites.

— Raider Lima Charlie, la longueur de la piste 26 droite est réduite par de la neige soufflée. La piste 26 gauche est bloquée par une déneigeuse, seulement six cent dix mètres dégagés pour l'approche, pas d'info sur les conditions de freinage. Je vais devoir vous dérouter...

Lucian secoua la tête de plus belle.

— Fiston, je t'ai dit que j'ai une urgence médicale et un problème de carburant, donc me dérouter n'est pas une option. Fais enlever cette déneigeuse parce qu'on déboule à fond, putain de merde, à fond les ballons.

Parasites.

— Raider Lima Charlie, vous vous déclarez en détresse ?

— Putain d'exact, je me déclare en détresse et je te dis de dégager la déneigeuse sur la 26 gauche.

Il y eut un court mais désormais familier crachotement dans le moteur droit, les mêmes bruits qu'il avait produits lorsqu'il avait commencé à se trouver à court de carburant. Julie se tourna et regarda Lucian.

— Vous avez d'autres tours dans votre sac ?

— Pas pour ça.

Je le vis tirer à fond sur le manche et emmener *Steamboat* dans un virage. Julie le regarda faire, incrédule.

— Lucian, vous ne pouvez pas faire prendre un virage serré à cet avion avec un moteur sur le point de lâcher !

— Maintiens notre vitesse au-dessus de cent quarante-cinq et on va l'amener sur la piste 26 avant la déneigeuse. Six cent dix mètres. Cramponne-toi.

Elle colla son micro à sa bouche et, d'une voix exaspérée, avertit les passagers à l'arrière :

— Isaac, tenez-vous bien, là, derrière.

La voix de Doc qui arriva dans nos écouteurs manquait d'enthousiasme. Parasites.

— *Gott helfe uns.*

Lucian inclina la tête, mettant l'aéroport au défi de ne pas apparaître lorsqu'il regarda à travers le pare-brise.

— Suis-moi avec ta jolie jambe gauche, Angel, et on sera top.

On aurait dit qu'on se laissait porter par l'air, et j'étais certain qu'à un moment ou à un autre, nous allions caler et tomber sur la terre comme une plume de dix tonnes. À mesure que nous descendions, le terrain parut devenir de plus en plus embrumé avec la poudreuse qui voletait dans le faisceau des lumières.

Le contrôleur se mit à parler à nouveau. Parasites.

— Raider Lima Charlie, vous n'avez pas l'autorisation d'atterrir sur la piste 26 gauche !

Lucian redressa *Steamboat* et commença sa manœuvre. J'eus l'impression que mon estomac descendait le premier.

— Stapleton, je suis en approche finale sur la piste 26 gauche.

Parasites.

— Raider Lima Charlie – ici Stapleton Tour – nous avons des déneigeuses et des véhicules de secours sur cette piste. Je répète, vous n'avez pas l'autorisation d'atterrir sur la piste 26 gauche !

Il tendit le bras vers le tableau de commandes entre Julie et lui et tira un levier, avant de le bloquer en place avec un bracelet en treillis métallique. Le moteur à droite crachota puis reprit vie tandis que le nez descendait avec le mouvement imprimé par la sortie du train d'atterrissage. Deux lumières sur trois s'allumèrent sur le tableau de bord.

— Ben, va falloir dégager parce que je sors mon train et j'y vais.

Parasites.

— Raider Lima Charlie, vous avez des déneigeuses à six cent dix mètres sur la piste !

Mon ex-patron et mentor retira son casque et le jeta par-dessus son épaule ; il rebondit sur la mienne.

— ... connard. (Il me jeta un coup d'œil.) Pompe. La pression a chuté et le train est pas sorti.

Tandis que je saisisais le levier à deux mains et reprenais le pompage comme un métronome, la troisième lumière sur le tableau de bord commença à briller faiblement. Devant, on voyait périodiquement les feux d'approche à éclats séquentiels de Stapleton, mais comme Lucian l'avait prédit, les vents en rafales compromettaient sérieusement la stabilité de *Steamboat*. Ils appuyaient contre la carlingue et lorsqu'ils perdirent de la force, l'avion fut projeté à droite avant que les deux pilotes ne puissent corriger la trajectoire. Nous prîmes de plein fouet d'autres rafales et à mesure qu'on descendait, c'était comme si on essayait de passer dans le chas d'une aiguille avec une envergure de vingt mètres.

Le Raider tendit le bras et fit d'autres réglages, et je sus que nous n'avions plus le choix. Le moteur à gauche toussota et repartit lui aussi, et tout ce que je pus faire, c'était prier pour que l'engin tienne encore deux minutes.

La voix de Lucian se fit entendre dans les bruits intermittents.

— On dirait qu'on approche sur une aile, avec peut-être un manche fichu, et une bonne prière.

Les moteurs luttèrent et je sais que c'était mon imagination, mais je ne cessais de les entendre crépiter dans une lente agonie, le demi-silence régnant dans le cockpit était assourdissant. Le vent arctique

nous sifflait aux oreilles comme des fantômes avioniques décollant d'un bateau en plein naufrage. Lorsque je levai les yeux et aperçus la breloque suspendue à la verrière, je ne perçus plus qu'un son, celui de tambours lointains et déterminés.

— CONTINUE à actionner ce levier, c'est pas parce que la piste est complètement verglacée qu'on n'a pas besoin de pression hydraulique pour maintenir le train avant vers le bas.

Pompant comme un malade, je décidai d'oser et je levai les yeux. Je ne vis rien. Nous nous trouvions soudain dans un voile blanc totalement opaque. Je sentais vaguement que le monde à l'extérieur du cockpit était de travers, ce qui se confirma lorsque Lucian actionna le manche et je sentis les extrémités des ailes descendre, monter, puis se stabiliser.

— Je ne vois rien.

Ses mains étaient posées fermement sur les manettes, l'aiguille du VOR était alignée avec la trajectoire d'approche finale.

— Moi non plus, mais elle est forcément là quelque part. (Il lança un coup d'œil à sa copilote.) Je ne veux pas arriver à trop basse altitude, et il faut qu'on maintienne notre vitesse dans ces rafales. On va arriver au sol avec un peu de vitesse. Le vent est presque dans l'axe, alors ça va aider, mais les freins, ça sera pas bon sur le verglas. Une fois qu'on sera posé, quand je braillerai MAINTENANT, je veux que tu enfonces ton pied gauche vers l'avant pour avoir le palonnier complètement à gauche, en même temps, je mettrai des gaz à droite, ça nous fera partir en girouette à gauche. Quand on s'en ira en arrière, vas-y à fond sur le palonnier droit pour arrêter la vrille et je mettrai plein pot sur le gauche. Et quand on bougera plus, je couperai le contact de ce bon vieux *Steamboat*.

Elle hocha la tête, la situation lui ayant ôté tous les mots de la bouche.

J'enfonçai mon chapeau sur ma tête.

— On n'aura qu'une chance, c'est bien ça ?

— On a pas besoin de plus. (Il lança un nouveau coup d'œil à Julie.) Toots, lis-moi l'altimètre, tu veux ?

Elle étudia les instruments tandis qu'il continuait à scruter les tourbillons de neige qui ne cessaient de donner l'impression qu'on volait en crabe.

— Cinq cents pieds.

Il sourit.

— Espérons qu'on arrivera à passer par-dessus l'usine de croquettes Purina.

— Deux cents pieds.

Soudain, les feux séquentiels du bout de la piste apparurent en partie, ainsi que les bandes blanches verticales qui s'étiraient jusqu'à un lointain point devant.

— Elle est là.

— Je la vois.

Il relâcha le manche un tout petit peu. Je sentis *Steamboat* tressaillir quand il sortit les volets, jusqu'à ce qu'on soit à la limite de caler, puis il baissa le nez, à peine.

— Merde, on est trop haut.

La perception de la profondeur était difficile avec tout ce blanc, et la situation était rendue encore plus compliquée par la présence de tourbillons de neige qui pénétraient sur la piste le long des feux.

Une nouvelle rafale choisit ce moment précis pour nous prendre par le travers, mais Lucian s'y attendait et il ajusta d'une main experte la trajectoire ; nous passâmes au-dessus des feux clignotants du bout de piste.

— Un jour, j'étais à l'entraînement à Amarillo, y a longtemps, avant qu'il y ait des radars météo, et on s'est pris une tempête venant du golfe du Mexique. L'antenne a été fusillée par la foudre, on avait des dégâts causés par la grêle, des turbulences sévères, de la neige et de la poussière qui formaient une horrible bouillie marron sur le pare-brise, et faut que j'vous dise, j'ai bien failli faire de la bouillie marron dans mon froc de jeune aviateur de l'Army Air Corps.

Il y eut un petit coup sourd, presque comme une tape pour redonner forme à un oreiller.

— Tout ce que mon instructeur m'a dit, c'est "Courage, ça va empirer". (Il me lança un coup d'œil.) Et il avait raison. Je regardai à travers le pare-brise et je ne vis toujours rien d'autre qu'une débauche de neige tourbillonnante et quelques feux de bord de piste.

— Quand est-ce qu'on va toucher le sol ?

Il sourit puis expira profondément.

— C'est déjà fait.

Julie se tourna et le regarda, ébahie, secouant la tête, un cri étranglé s'échappant de sa bouche.

C'est à ce moment précis que l'avant d'une déneigeuse à double essieu de cinq mètres de large apparut à environ trois cents mètres de nous, les gyrophares allumés. Le véhicule était coincé dans une congère qui bloquait totalement la piste d'atterrissage.

Je fus horrifié. Toute la peine, tous les risques que nous avions pris pour amener la fillette jusqu'ici étaient sur le point de disparaître dans un tourbillon de neige, perdus, inutiles.

Comme si c'était le signal, sans la moindre hésitation, Lucian hurla :
— MAINTENANT !

J'avais oublié les instructions du vieux Raider, mais pas Julie. Elle enfonça son pied gauche à fond sur le palonnier tandis que Lucian mettait plein gaz sur le droit, et le moteur en étoile Wright-2600-92 à quatorze cylindres à refroidissement par air rugit comme le lion sur l'écusson du vieux Raider, faisant partir *Steamboat* comme une girouette à gauche sur ses trois roues ; il sembla ruer comme un cheval prêt à frapper la déneigeuse qui soudain se trouva derrière nous.

Lucian permuta les manettes, lançant le moteur gauche à fond au moment où le droit crachotait avant de s'arrêter, à court de carburant. Julie s'empressa d'écraser le palonnier droit pour suivre le mouvement. *Steamboat* partit dans une embardée vers la droite, mais Lucian poussa le manche en avant et coupa les gaz au moment où le second moteur toussait et mourait pour la dernière fois. Cette manœuvre ne fut pas aussi douce que l'atterrissage, et le tour gyroscopique projeta *Steamboat* vers la gauche tandis que nous glissions, dérapant sur la portion de la piste d'où nous venions.

Sa mâchoire se crispa.

— J'espère qu'il n'y a pas d'autres de ces saloperies sur notre route.

Nous sortîmes de la piste, et j'attrapai les dossiers de leurs deux sièges quand soudain le nez piqua. C'était comme si le train d'atterrissage s'était écrasé et que le nez raclait le béton. *Steamboat* partit en biais et l'affreux bruit de raclement se réduisit considérablement, mais tandis que nous commencions à raboter un tas de neige à bonne vitesse, d'autres lumières apparurent, vacillantes, au milieu des nuages de neige.

L'avion ralentit, essayant de se remettre sur ses deux pattes valides, mais l'élan imprimé par la manœuvre continuait à nous pousser vers l'avant, dans la direction des lumières intermittentes. Lucian et Julie étaient figés aux commandes, incapables de faire quoi que ce soit qui pourrait avoir un effet sur notre sort. Comme dans un accident de train se déroulant au ralenti, une phalange de déneigeuses sortit de la tempête, cinq en tandem, arrivant droit sur nous.

Voyant l'avion, elles écrasèrent leurs freins, et je les regardai approcher. Le bruit de raclement revint lorsque Lucian tenta de remettre le B-25 meurtri sur la portion déneigée de la piste, lui faisant perdre de la vitesse par le frottement, et que le bombardier, tranquillement, avec une lenteur à faire grincer toutes nos dents, s'arrêtait dans un dernier dérapage. Nous fûmes tous secoués d'avant en arrière lorsque *Steamboat* opéra un quart de tour et s'arrêta, l'extrémité de son aile à quelques centimètres de la lame de l'engin le plus proche.

Je regardai le vieux Raider, ses yeux étaient fixés sur les énormes déneigeuses, dont les gyrophares jaunes passaient à intervalles réguliers sur son visage.

— Bon Dieu, si ça, ça vous fouette pas les sangs, y a rien qui l'fera.

Il enleva ses lunettes et tendit à nouveau le bras pour tripoter le cheval porte-bonheur qu'il avait raccroché à la trappe de secours, puis il lança un coup d'œil à Julie, qui n'avait pas encore bougé.

— Je boirais bien un coup, et toi, Toots ?

Le personnel médical de l'hôpital des Enfants aida Isaac à transporter la fillette du bombardier échoué à l'ambulance qui était garée sous l'aile de *Steamboat*, à l'abri.

Les véhicules environnants apportaient une protection supplémentaire contre le vent. Les secouristes descendirent la civière par la trappe, en prenant garde de ne pas renverser la bulle dans laquelle se trouvait l'enfant.

Je pris Doc par le bras.

— Comment va-t-elle ?

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas, mais au moins, maintenant, on va en apprendre davantage.

— Je vous retrouve à l'hôpital.

Il hocha la tête mais n'ajouta rien.

Lucian et Julie me rejoignirent au moment où les ambulanciers ouvraient les portes à l'arrière du véhicule. Mme Oda hésita avant de monter, interrompant sa vigilance l'espace d'une seconde. Elle nous regarda tous les trois avant de s'arrêter sur Lucian ; elle tendit les bras et saisit ses deux mains. Elle les embrassa.

— *Arigato*.

Gêné, il se dégagea et fit un geste pour nous désigner, Julie et moi.

— Hem... j'ai eu de l'aide...

Une fois de plus, elle prit ses mains entre les siennes et les embrassa.

— *Arigato, arigato*.

Il hocha la tête, toutes les forfanteries, les remarques de frimeur et les mots d'esprit d'aviateur restant coincés dans sa gorge tandis qu'il la regardait monter avec Isaac à la suite d'Amaterasu dans le fourgon. Les portières se refermèrent et ils partirent, un grand tourbillon de neige poudreuse dans leur sillage.

— Putain de merde.

Nous restâmes là un moment, à contempler les gyrophares de l'ambulance qui disparaissaient, engloutis dans la tempête. Un homme très grand à l'air très autoritaire portant une combinaison isolante et chaussé de Sorels arriva et regarda le dessous de l'aile du bombardier.

— Alors, elle est sortie ?

Je me tournai pour le regarder. Le vent glacial plaqua le col de ma veste contre mon visage hirsute et couvert de sang.

— Pardon ?

Il portait une chapka avec les rabats descendus et attachés sous son visage rond, ce qui ne contribuait pas à rendre plus discrète sa corpulence impressionnante.

— La crevette grillée, est-ce qu'ils l'ont sortie de ce truc ?

Je sentis mon visage devenir froid et mes mains se figer.

— Ouai, elle est partie.

Il hocha la tête puis balança d'une voix tonitruante par-dessus son épaule.

— OK, on dégage cette grosse merde de ma piste. Ramenez ces déneigeuses par ici et poussez-moi ce tas de ferraille dans le fossé !

Je commençai à peine à esquisser un mouvement vers l'avant lorsque quelque chose arriva en trombe par le côté et le projeta contre la partie encore fixée du train d'atterrissage, le faisant rebondir sur l'énorme pneu, glisser dans la gadoue de neige fondue à nos pieds, et il se retrouva assis sur son large cul.

La casquette repoussée en arrière, les cheveux blonds voletant en tous sens, Julie Luehrman se planta devant lui, les poings serrés, en garde.

— Vous ne toucherez pas à cet avion si vous n'avez pas la meilleure des intentions.

Le chef de piste nous regarda, Lucian et moi, mais nous n'allions certainement pas nous en mêler.

Notre copilote pointa un doigt vers le terminal et les lumières au dernier étage.

— Dans dix minutes, je vais être assise à côté de la fenêtre au bar du 38^e Parallèle et je vais y rester toute la nuit, à observer ce que vous faites avec notre avion – et je vous conseille de ne pas lui infliger une égratignure de plus. Compris ?

Il se tourna à nouveau vers nous, mais le regard que je lui adressai lui fit comprendre que sa vie était entre ses mains. Il marqua une pause d'une bonne seconde puis répondit précipitamment.

— Oui, madame.

Julie resta là encore un moment, puis elle hocha la tête et lança un regard à Lucian avant de jeter la bandoulière de son sac sur son épaule.

— Viens, j'te paie un verre.

Elle se tourna pour ajouter :

— Et arrête de m'appeler Toots.

Sachant repérer une bonne occasion quand il en voyait une, Lucian lui emboîta le pas, non sans crier à mon intention.

— J'te l'avais dit, il se passe quelque chose entre les hommes et les machines dans ce genre de situations. Apparemment, ça se passe aussi avec les femmes.

Du fond de la nuit, il ajouta.

— Hé, comment on va rentrer chez nous ?

Je collai ma main en porte-voix et criai à mon tour :

— On va trouver un moyen !

La réponse revint au milieu des flocons qui fusaient :

— Comme toujours, Troupier !

Je tendis la main au chef de piste et l'aidai à se relever.

Retrouvant un peu de sa dignité, il frotta sa combinaison pour enlever la neige, puis il leva les yeux vers le bâtiment éclairé du terminal.

— Elle pensait ce qu'elle a dit ?

J'enfonçai mon chapeau sur ma tête et serrai un peu ma veste en peau de mouton en prévision de la marche pénible que j'allais devoir effectuer pour traverser la piste, puis je me penchai tout près de lui pour qu'il voie bien le sang séché sur ma moustache, mon nez avec les mèches dans les narines.

— Je ne la mettrais pas au défi, si j'étais vous.

Je sortis de l'abri de l'aile et avançai vers le nez de l'avion. Je marquai une pause pour tendre le bras et tapoter les sabots dorés de l'avion argenté.

— Bravo, mon beau, bravo...

J'AVAIS jeté un dernier regard à la fillette à travers la porte vitrée du service des soins intensifs lorsqu'une infirmière colossale s'interposa entre les portes battantes et moi.

— Êtes-vous Walt Longmire, l'un des shérifs qui ont amené cette pauvre petite jusqu'ici dans le blizzard ?

— Oui madame.

Elle me montra le poste des infirmières.

— Je crois que votre femme est sur la deux.

— Oh-oh...

— Elle n'a pas l'air très contente.

Je la suivis jusqu'à l'intersection des deux couloirs et regardai le combiné posé sur le comptoir comme s'il s'agissait d'un revolver chargé. Je le pris, l'infirmière appuya sur un bouton puis s'éclipsa.

— Allô ?

— Tu as réussi ?

— Oui. (Je levai les yeux vers la pendule accrochée au mur derrière le comptoir.) Il est 2 heures du matin, pourquoi tu ne dors pas ?

Il y eut un silence.

— J'attendais que mon mari m'appelle.

— Je suis désolé, Martha. (Je soupirai.) On est arrivés à l'hôpital il y a un moment, mais j'ai passé beaucoup de temps à remplir des formulaires, à essayer de trouver un interprète et...

— Comment va-t-elle ?

— Je ne sais pas. C'est à eux de jouer, maintenant.

Je l'entendais presque hocher la tête.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais.

— Ouai.

Un autre silence.

— Henry est passé, tout à l'heure, avec ses fameux raviolis et une bouteille de très bon vin. (Elle rit.) Nous ne l'avons pas bue. Et il voulait savoir si tu voulais qu'il descende à Denver quand ils ouvriront les routes pour vous ramener tous à la maison.

— Ça va aller. Je suis sûr que le ciel va se dégager bien avant les routes.

— Rick a appelé depuis l'aéroport et il a dit que Julie était copilote

sur votre vol ?

— Ouais, elle a deux jambes. (Je pensai à l'incident sur la piste.) Et j'ai l'impression qu'elle s'est attachée à *Steamboat*.

— À qui ?

— L'avion.

— Oh.

Je m'appuyai contre le comptoir, buvant le son de sa voix autant que ses paroles.

— Comment va le petit ange ?

— Elle est endormie, dans son lit, là où tous les anges normalement constitués devraient être.

Je l'écoutai ajuster le combiné dans le creux de son cou ; j'aurais tant voulu qu'elle soit là. Elle prit une inspiration.

— Henry a dit qu'il peut m'emmener à Billings pour mon rendez-vous chez le médecin, alors, tu n'as pas besoin de t'en inquiéter.

Je ne dis rien.

— Ce n'est rien, je veux juste en avoir le cœur net.

Je ne dis toujours rien.

— Écoute, mon grand, avec le genre de vie que tu mènes, je te survivrai d'un paquet d'années, tu peux compter là-dessus.

Je sentis une brûlure monter derrière mes yeux.

— J'y compte bien.

L'HÔPITAL des Enfants à Denver était beaucoup plus grand que le Durant Memorial, dans le Wyoming, alors, l'infirmière n'eut aucun mal à me trouver un canapé pour que je dorme un peu dans le salon. Je volai dans mes rêves, cette nuit-là, glissant et patinant sur le vent comme un étalon géant couvert de son armure. Il n'y avait pas de bruits de moteur, néanmoins, seul le bruit décapant du vent frottant sur ma peau d'aluminium rivetée – se mêlant aux roulements de tambours et de sabots de chevaux au galop.

Je n'étais pas seul dans le ciel immaculé ; il y avait un autre avion qui volait à côté de moi, plus petit et plus facile à manœuvrer – l'objet volant féminin de mes rêves.

Lucian arriva aux alentours de 5 heures et demie, saoul comme un singe, escorté par deux pilotes de Delta, dont l'un tenait entre ses mains la prothèse du Raider, et un officier de police de la ville de Denver qui s'était porté volontaire pour l'accompagner sur le périlleux trajet jusqu'à l'hôpital, après avoir entendu ce que le vieux pilote avait fait. Ils s'excusèrent pour l'état dans lequel il se trouvait, mais dirent que tout le monde là-bas avait insisté pour lui offrir un verre jusqu'à ce qu'il n'ait plus de jambe.

Après l'avoir assis sur mon canapé dans le salon et avoir remarqué la présence de l'étoile sur ma poitrine, les pilotes me tendirent la jambe et disparurent dans le jour qui luttait pour se lever dans un blizzard des Rocheuses qui battait son plein.

Le policier contempla la jambe, puis se tourna vers moi.

— Est-ce que tous les shérifs du Wyoming sont des fous patentés ?

Je répondis par l'affirmative, le remerciai d'avoir livré Lucian avec tous ses accessoires, puis rejoignis le vieux pilote sur le canapé tandis que le policier se mettait à bavarder avec les infirmières.

— Où est Julie ?

Ses yeux refusaient de se fixer sur quoi que ce soit.

— Qui ?

— Toots.

Il hocha la tête et balaya ma question d'un revers de main.

— Elle a pas pu suivre, alors elle a pris une chambre d'hôtel à l'aéroport. Elle en a demandé une avec vue sur les pistes

d'atterrissage. Elle nous en a pris une pour nous, mais je me suis dit que tu serais ici.

Je hochai la tête et brossai son chapeau et son blouson en cuir sur lequel la neige fondait.

— C'est ton blouson d'aviateur d'autrefois ?

Il se mit à tripoter un trou dans le poignet élastiqué de la doublure puis son attention volatile se trouva attirée par l'écusson avec le lion.

— 37^e escadron bombardier. (Un doigt vint se poser sur l'écusson antique.) Mon ancien escadron.

Il le redit, répétant la même phrase.

— Mon ancien escadron... Y en a beaucoup qui sont morts aujourd'hui.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, comme s'ils pouvaient se trouver encore là s'il regardait assez attentivement.

— Je l'avais sur le dos quand j'ai nagé jusqu'au rivage. Mon copilote, Frank, il est mort dans le camp de prisonniers jap en Chine... Putain, seize jolis petits avions avec une tonne de bombes chacun. À la fin de la guerre, ils en étaient à envoyer cinq cents avions par mission avec dix tonnes de bombes chacun. Et puis ils ont fini le boulot avec deux avions et deux bombes... Ça leur a donné une bonne leçon, aux Japs, quand même.

Je restai là à contempler l'ivrogne pendant un moment, puis je déposai sa jambe à côté de lui, lui enlevai son chapeau et étendis une couverture sur lui.

Sa main vint repousser la mienne.

— Comment va la petite ?

— Je ne sais pas.

Il essaya de se mettre debout mais chancela lorsqu'il se rendit compte qu'il lui manquait une jambe, ses yeux cherchant frénétiquement l'appendice qui se trouvait sous son bras.

— Eh bien, allons voir...

Je posai ma main sur son épaule à nouveau, tentant de l'empêcher de bouger.

— Non, Lucian, il ne vaut mieux pas.

— On s'en fout, on y va...

Ignorant ses protestations, je lui enlevai son blouson et le repoussai sur le canapé, calai un coussin sous sa tête et étendis le vieux blouson en cuir sur lui avec la couverture.

— On aura tout le temps plus tard, dans la matinée.

L'écusson au lion se trouvait près de son visage maintenant, et il le montra du doigt tout en bafouillant d'une voix pâteuse.

— 37^e escadron bombardier, mon ancien escadron. (Son regard vacillant monta pour croiser le mien.) Me suis dit qu'on aurait jamais trop de chance.

Il émit un rot ou une expiration, qui répandit la même odeur qu'une distillerie.

Je restai là un moment, l'écoutant respirer, conscient que je n'étais plus fatigué, et conscient aussi que nous étions le jour de Noël. Je sortis l'antique exemplaire d'*Un chant de Noël* de la poche intérieure de ma veste que j'avais jetée sur la chaise, et lorsque je le pris entre mes mains, il s'ouvrit à l'endroit où je l'avais laissé, sur des sentiments auxquels, à l'évidence, je ne devais pas échapper. "... l'immensité de nos regrets ne pourra pas compenser les occasions manquées de notre vie..."

Mon père, l'homme qui m'avait offert ce livre, un cadeau de son père et du père de son père, m'avait dit un jour que ce n'était pas ce qu'on faisait dans cette vie qu'on regrettait, mais toutes les occasions qu'on laissait passer. J'aimais penser que nous avions tous été très courageux, mais il était possible, comme je l'avais expliqué au secouriste à Durant, dans les entrailles de *Steamboat*, que ce n'était pas tellement que nous étions braves ou audacieux, mais que nous avions simplement échangé une peur contre une autre – la peur de ce qui nous attendait, contre la peur de ce que nous risquions en n'agissant pas.

— Comment ça se fait que tu ne m'as pas dit qu'elle était jap ?

Une voix rauque et deux yeux noirs qui me regardaient sous le bord du Stetson que j'avais descendu sur son visage interrompirent ma rêverie.

Je restai immobile et me demandai pourquoi je ne l'avais pas dit.

— Je n'ai pas cru que c'était important. (Ses yeux vacillèrent un peu mais il ne détourna pas le regard de moi.) Ça l'est ?

Il prit quelques inspirations avant de laisser son visage s'incliner contre la veste, les yeux posés sur son badge.

— T'es sûr que c'est pour ça que tu ne m'as rien dit ?

— Ouaip.

Les yeux noirs se retirèrent lentement sous les paupières.

— Eh ben, t'aurais dû.

Je repoussai mon chapeau en arrière, et me disant que l'hémorragie avait dû s'arrêter, j'enlevai les morceaux de gaze que j'avais dans le nez. Je crus qu'il était déjà endormi, et je dis tout bas :

— Et pourquoi donc ?

Il me fit sursauter lorsque, s'échappant du chapeau rabattu sur ses yeux, ses mots marmonnés me parvinrent.

— J'aurais pu apprécier l'ironie de la chose.

Épilogue

ELLE serrait toujours la housse à vêtements sur ses genoux, et je voyais à peine les endroits où les greffes avaient été effectuées sur ses mains et où quelques larmes étaient tombées, formant des traces sur le vinyle noir. Elle leva la tête et elle essuya ses yeux humides, le regard posé sur les lumières clignotantes de Noël à l'extérieur des baies vitrées de l'appartement de Lucian, au Foyer des Personnes dépendantes de Durant. Le sifflement accompagnait toujours sa voix, un vestige des dégâts subis par sa gorge lors de cet accident de voiture, il y avait des décennies.

— Je suis désolée.

Je restai sur le canapé à côté du chien et regardai Lucian passer sa main sur son visage.

— Personne ne m'a rien dit jusqu'à bien après la mort de ma grand-mère – mon père et ma mère avaient été tués dans l'accident et elle ne voulait jamais en parler, alors je ne savais pas. (Elle serra la housse encore plus fort.) Mon oncle m'a raconté l'histoire du mieux qu'il a pu à partir des bribes qu'il a reconstituées dans des lettres découvertes dans une commode en cèdre. Elle n'arrêtait pas de parler d'un shérif, d'un homme qui m'avait sauvé la vie. J'ai les lettres et... (Elle relâcha sa prise et fit un geste.) Ça.

Lucian leva son verre et examina la jeune femme.

— Il n'y en a pas tant que ça, vous savez.

Le vieux Raider ne dit rien.

— Ce n'était pas si difficile. En fait, il n'y avait pas tant d'hommes que ça qui... (Elle me jeta un coup d'œil puis revint à lui.) Je savais qu'il y avait un shérif, mais votre âge ne correspondait pas avec ce qu'on m'avait dit. J'ai examiné les listes des réunions de Doolittle Raiders et j'ai vu votre photo et votre nom. J'ai vu que vous n'étiez pas très grand... Sans vouloir vous offenser.

Lucian but une gorgée de bourbon.

— Bref, je voulais vous rapporter ça, et vous remercier.

Sa voix crépita comme les glaçons qui cognèrent dans son verre.

— Pour quoi ?

Dans un sifflement, sa voix à elle répondit :

— M'avoir sauvé la vie.

— Je vous demande pardon ?

Elle eut l'air troublée.

— Je veux vous remercier de m'avoir sauvé la vie.

Dans le silence, nous écoutâmes les chants de Noël qui nous parvenaient, assourdis, du hall tandis que le vent se pressait contre les baies vitrées de l'appartement de Lucian, comme ce blizzard, il y avait tant d'années.

— Jeune dame, je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Je vous remercie d'avoir piloté cet avion...

Il secoua la tête.

— Mais...

— C'est une merveilleuse histoire, jeune dame, et je suis très heureux que vous ayez survécu à cette épreuve, mais si j'ai eu quelque chose à voir avec ça, je ne m'en souviens absolument pas.

Elle me regarda rapidement puis revint à lui.

— Vous êtes bien Lucian Connally ?

Il posa son verre sur la table et tendit la main pour attraper la bouteille. Se servant une nouvelle dose généreuse de Kentucky médicinal, il me regarda mais en lui parlant à elle.

— Oui, madame, et j'apprécie cet élan du cœur, mais je ne me rappelle plus cet événement. Vous devez vous rendre compte que je commence à être âgé et je n'ai pas une mémoire infailible.

Elle prit une grande inspiration et se lécha les lèvres, exaspérée.

— Êtes-vous en train de me dire que vous n'avez pas piloté un bombardier B-25 transportant une enfant brûlée de Durant à Denver le 24 décembre 1988 ?

Il resta immobile, puis souleva son verre et but une grande lampée.

— Je ne m'en rappelle pas, pourtant, il me semble que je devrais.

Elle resta là un long moment, puis se leva brusquement.

— Visiblement, j'ai commis une erreur quelque part.

Lucian hocha la tête, affable.

— Oh, ce n'est pas grave. Ça m'arrive tout le temps.

Elle tendit la main et s'accrocha à l'oreille de son fauteuil, on aurait dit qu'elle allait perdre connaissance.

— Je suis... terriblement désolée de vous avoir fait perdre votre temps.

Je me levai et m'avançai vers elle ; je lui pris la main et l'aidai à retrouver ses appuis.

— Je... Je devrais y aller.

Le vieux Raider se leva de son fauteuil et la regarda droit dans les yeux, laissant passer de longues secondes.

— J'apprécie que vous soyez venue, et je suis sincèrement heureux que les choses se soient aussi bien arrangées pour vous.

Elle s'appuya sur mon bras et je restai là tandis qu'elle s'accrochait à

moi. J'écoutai la douce brise de sa respiration.

— Merci.

— Bon retour.

Nous restâmes dans le hall. Bing Crosby chantait de sa voix de crooner *White Christmas*, mais la jeune femme, le chien et moi n'écoutions que distraitemment la chanson qui descendait des haut-parleurs cachés dans le plafond.

Elle s'appuya contre le mur, la housse toujours pliée sur ses bras, et le sifflement dans sa voix était rendu plus fort par l'émotion qu'elle essayait de cacher de toutes ses forces.

— Je ne m'attendais pas à ce que ça se passe comme ça.

— C'est généralement le cas avec Lucian.

Elle leva les yeux et son regard vint croiser le mien. Les larmes coulaient librement.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

Je sortis un bandana des profondeurs de ma veste et je le lui tendis. Le chien, qui suivait notre conversation, comprenait son importance. Il passa devant moi pour s'asseoir à côté d'elle.

— Oh, c'est un peu difficile à expliquer, mais il n'est pas bon dans la gestion des remerciements, ni dans tout ce qui touche, de près ou de loin, aux émotions.

Elle tendit la main et caressa la grosse tête du grand chien.

— Je voulais juste le remercier.

— Je sais, et je suis sûr qu'il a apprécié vos efforts.

Elle gesticula avec la housse à nouveau.

— Et rendez-lui ça.

Je soupirai et hochai la tête, les yeux rivés sur les bouts râpés de mes chaussures.

Sa main s'interrompit sans quitter la tête du chien et elle me regarda.

— Vous étiez là lorsqu'il m'a laissé ça ?

Je secouai la tête.

— Non, quand il m'a réveillé le matin suivant, il ne le portait plus, mais je n'ai pas posé de questions.

Elle secoua la tête à son tour.

— Mon oncle dit que ma grand-mère était endormie dans la chambre avec moi, mais elle a trouvé ça étendu au pied du lit d'hôpital lorsqu'elle s'est réveillée.

Je me rapprochai, m'appuyant contre le mur.

— Il a dû se dire que vous aviez besoin de la chance qu'il vous porterait.

Elle sourit et essuya d'autres larmes.

— Typique de Lucian : il aime faire des miracles, mais il tournera le

dos à la reconnaissance même des années après. (Je m'approchai encore un peu et posai une main sur son épaule.) Peut-être même que Steamboat vous a donné un peu de sa chance aussi.

— L'avion ?

— Non, le cheval.

Je pris une grande inspiration et parlai tout doucement.

— Vous savez pourquoi il s'appelait Steamboat ?

— Non.

— C'était un cheval de rodéo, un étalon sauvage de réputation légendaire. Il s'est cassé le nez alors qu'il était très jeune, et à partir de ce jour, il y a toujours eu un sifflement dans sa respiration, comme un bateau à vapeur.

Elle sourit, puis posa sa main sur sa bouche.

— Comme moi.

— Comme vous.

Je souris et la regardai continuer à caresser le chien, mais elle s'interrompit, retrouva sa contenance et esquissa quelques pas, comme si elle était prête à partir.

— Vous n'avez pas besoin que je vous ramène ?

Elle se retourna et secoua la tête.

— Non, nous ne sommes pas loin à pied du motel où mon mari et moi avons pris une chambre. Si ça vous convient, nous viendrons chercher la voiture à votre bureau demain matin et repartirons directement à San Francisco.

— OK.

Je pensai à Isaac Bloomfield, assis au chevet d'une femme mourante, portant toujours le poids de la culpabilité d'avoir privé une jeune fille de sa voix.

— Il y a quelqu'un dans une chambre d'une autre aile du bâtiment que je voudrais vous présenter, si vous avez le temps... quelqu'un qui apprécierait beaucoup de parler avec vous, je crois.

— D'accord.

Elle marqua une pause, puis ses mains fines descendirent la fermeture éclair de la housse à vêtements et sortirent le vieux blouson en cuir pour me le donner. Il n'avait pas changé, c'était exactement celui que j'avais vu toutes ces années auparavant – les insignes de capitaine, le badge, même la pointe de flèche avec le lion m'était familière.

— Pourriez-vous lui rendre ça ?

— Je crois qu'il préférerait que vous le gardiez.

Elle ne bougea pas.

— Je ne veux pas.

Je baissai la tête, renonçant à insister.

— D'accord.

Elle fit mine de me le donner, puis le reprit.

— Mais si vous pensez que cela ne l'embêtera pas, il y a une chose que je voudrais remporter, en souvenir.

— Bien sûr.

Elle défit le bouton-pression de la poche poitrine du vieux blouson et plongea une main à l'intérieur. Elle en sortit un objet puis me rendit le vêtement.

— S'il vous plaît, dites-lui merci pour moi.

— Je le ferai.

Je la regardai faire quelques pas, tenant sa main fermée tout près de son corps.

Elle garda ainsi son poing serré contre sa cuisse.

— Juste au cas où vous ou lui, vous vous poseriez la question. *Steamboat* se trouve à la base de l'Air Force d'Ellsworth, dans le musée, juste à côté de Rapid City.

Je repensai à cette nuit-là et à cet avion antique qui nous avait maintenus en vie avec un peu d'aide de Lucian, Julie, Isaac, Mme Oda et moi aussi, j'imagine.

— Peut-être que je le forcerai à monter dans mon pick-up et que je l'emmènerai là-bas le voir un jour. (Je souris à Amaterasu.) Que ça lui plaise ou non.

— Ce serait peut-être une bonne idée.

Prenant une grande inspiration, elle marqua une pause et regarda le poing qu'elle avait posé contre sa poitrine. Elle finit par sourire.

— Je crois que ce vol a eu plus d'importance pour lui qu'il ne veut l'admettre.

Elle resta là encore un moment puis tendit la main. Lentement, elle ouvrit son poing et je vis la breloque ternie avec ses perles et son petit carillon qui était accrochée dans le cockpit du B-25.

Steamboat.

Remerciements

Steamboat est un étrange petit livre. Il était censé être une nouvelle, mais en quatre jours, il avait étendu ses ailes sur plus de quatre-vingts pages. Après un court entretien avec Kathryn Court chez Viking Penguin, nous décidâmes de le sortir sous la forme d'un roman court en grand format, pas tout à fait un roman. *Steamboat* est à peu près deux fois moins long que mes romans sur Walt Longmire. Comme toujours avec mes textes plus courts, ce n'est pas une histoire policière au sens propre, mais plutôt un récit d'aventures/de suspense, avec des éléments qui relèvent du policier. Parfois, le propos n'est pas tant de jouer avec le suspense autour de l'assassinat de certains personnages, dans un livre, mais, plutôt, d'essayer de les maintenir en vie.

Je m'intéresse depuis toujours à l'aviation de la période de la Seconde Guerre mondiale, aux avions à hélices, aux moteurs surcomprimés, au *nose-art*, et en particulier, aux Doolittle Raiders, à qui je rends hommage avec le personnage de Lucian Connally. Je me souviens d'avoir assisté à une de leurs réunions à San Antonio avec le père de Mary Brannaman avant son décès. Bill Bower était un de ces vaillants hommes. Sur le tarmac se déployait une flotte de Mitchell B-25s magnifiquement restaurés, brillants de tous leurs feux sous le soleil, à côté d'eux, un groupe de pilotes enthousiastes à l'idée de nous emmener tous faire un vol de démonstration. Tandis que nous défilions devant les monstres, je remarquai par hasard le colonel Bill en train de nous regarder avancer vers les bombardiers moyens, déjà vrombissants.

— Bill, vous ne venez pas ?

Il sourit en examinant le bel avion de collection et me répondit en criant très fort :

— J'ai piloté ces oiseaux-là et je sais à quel point ils peuvent être dangereux. Amusez-vous bien, les enfants !

En plus des membres d'équipage, je discutai avec quelques mécanos d'entretien, lors de cette visite. Il y avait un certain nombre de domaines techniques dans lesquels j'avais besoin d'un peu d'assistance, et je suis heureux de dire que ces gens m'ont aidé à faire en sorte que *Steamboat* atterrisse en toute sécurité entre vos mains.

En première ligne se trouve l'extraordinaire pilote et légende Duane

Powers de Hawkins & Powers à Greybull, Wyoming, sans qui j'aurais perdu les pédales pendant ce vol plein de fantaisie. Ces rencontres au restaurant Chez Liza furent indispensables, mon ami. Merci à mon copain Mike Pilch et à Tom Malyurek pour les séances de travail chez Perkins. Bon sang, on pourrait croire que tout ce que je faisais, c'était écumer les restaurants avec des pilotes...

Merci à l'adjudant Eric Grim du South Dakota Air and Space Museum à Rapid City, Dakota du Sud, l'actuel foyer de la 28^e escadre de bombardement et du 37^e groupe bombardier, les descendants du 37^e escadron bombardier de Lucian et Bill Bower – et le lieu où est hébergé le B-25 34030, autrement appelé *Steamboat*. Passez le voir et flattez son encolure.

Dans l'ordre, ensuite, D. David Nickerson, celui vers qui je me suis tourné pour tous les éléments médicaux. Ses pages de descriptions agrémentées de dessins fort parlants ont permis aux divers épisodes où les personnages devaient la jouer *western* d'être à la fois réalistes et terrifiants. Merci à D. Frank Carlton pour son pilotage et ses indéfectibles encouragements pendant les moments de stress – le bourbon Taylor a peut-être aidé aussi.

Deux pouces levés pour Candy Moulton et son livre fantastique : *Steamboat : Legendary Bicking Horse*, qui m'a fourni un récit véridique et informé de l'indomptable mascotte du Wyoming. Merci à Mary Brannaman de m'avoir permis d'accéder à l'intimité de la vie de son père et à son authentique blouson d'aviateur A2 en cuir de cheval avec son écusson du 37^e escadron bombardier.

Steamboat a été difficile à maîtriser, mais j'ai eu mon équipage habituel pour m'aider à passer les turbulences – à la navigation, Gail "Gunny" Hochman, à la radio Marianne "Sparks" Merola, au pilotage Kathryn "Cockney Sparrow" Court et sa copilote Tara "Spanky" Singh, à la mitrailleuse de nez Barbara "Cyclone" Campo, et Scott "Cowboy" Cohenc comme mitrailleur de queue. Lorsque l'ennemi fut repéré à l'horizon, je savais que je pouvais compter sur les mitrailleuses Carolyn "Cat's Eyes" Colburn et Angie "Mad Major" Messina dans les flancs, Maureen "Dizzy" Donnelly dans la tourelle du cockpit, et le bombardier Ben "Pappy" Petrone, qui ne rate jamais sa cible.

Et je remercie enfin ma femme, Judy "The Jewel" Johnson, le carburant dans mes réservoirs, le vent qui soutient mes ailes, la balise avec son signal de ralliement et les phares d'atterrissage grâce auxquels je me pose toujours entier.

CATALOGUE

Edward Abbey

Désert solitaire

Un fou ordinaire

Le Gang de la Clef à Molette

Le Feu sur la montagne

Le Retour du Gang

Seuls sont les indomptés

Rick Bass

Le Livre de Yaak

Viken Berberian

Das Kapital

Ron Carlson

Le Signal

Cinq ciels

Kathleen Dean Moore

Petit traité de philosophie naturelle

James Dickey

Délivrance

Pete Fromm

Indian Creek

Avant la nuit

Chinook

Comment tout a commencé

Lucy in the sky

Samuel W. Gailey

Deep Winter

John Gierach

*Traité du zen et de l'art de la pêche
à la mouche*

Truites & Cie

Même les truites ont du vague à l'âme

Là-bas, les truites...

Sexe, mort et pêche à la mouche

Aaron Gwyn

La Quête de Wynne

Roderick Haig-Brown
Le Printemps d'un pêcheur

John Haines
Vingt-cinq ans de solitude

Bruce Holbert
Animaux solitaires

Robert Hunter
Les Combattants de l'Arc-en-Ciel

Craig Johnson
Little Bird
Le Camp des Morts
L'Indien blanc
Enfants de poussière
Dark Horse
Molosses
Tous les démons sont ici

Phil Klay
Fin de mission

Adam Langer
Les Voleurs de Manhattan

Barry Lopez
Rêves arctiques

Bruce Machart
Le Sillage de l'oubli
Des hommes en devenir

William March
Compagnie K

Ayana Mathis
Les Douze Tribus d'Hattie

James McBride
L'Oiseau du Bon Dieu

Howard McCord
L'Homme qui marchait sur la Lune
Larry McMurtry

Et tous mes amis seront des inconnus
Le Saloon des derniers mots doux

John McPhee
Rencontres avec l'Archidruide

Kent Meyers
Twisted Tree

Melinda Moustakis
Alaska

Greg Olear
Totally Killer

Robert Olmstead
Le Voyage de Robey Childs

Doug Peacock
Une guerre dans la tête

Tom Robbins
Comme la grenouille sur son nénuphar
Une bien étrange attraction
Un parfum de jitterbug
Jambes fluettes, etc.

Rob Schultheis
L'Or des fous
Sortilèges de l'Ouest

Terry Southern
Texas Marijuana et autres saveurs

Mark Spragg
De flammes et d'argile

Wallace Stegner
Lettres pour le monde sauvage

Mark Sundeen
Le Making Of de "Toro"

Glendon Swarthout
Homesman
William G. Tapply

Dérive sanglante
Casco Bay
Dark Tiger

Terry Tempest Williams
Refuge

Alan Tennant
En vol

Jim Tenuto
La Rivière de sang

Trevanian
La Sanction
L'Expert
Shibumi
Incident à Twenty-Mile
The Main

David Vann
Sukkwān Island
Désolations
Impurs
Goat Mountain

Tony Vigorito
Dans un jour ou deux

John D. Voelker
Itinéraire d'un pêcheur à la mouche
Testament d'un pêcheur à la mouche

Lance Weller
Wilderness

William Wharton
Birdy

Stephen Wright
Méditations en vert

Kim Zupan
Les Arpenteurs

Collection NEONNOIR

Peter Farris

Dernier appel pour les vivants

Jake Hinkson

L'Enfer de Church Street

Matthew McBride

Frank Sinatra dans un mixeur

Todd Robinson

Cassandra

Benjamin Whitmer

Pike

Cry Father

S. Craig Zahler

Exécutions à Victory

Collection **totem**
des livres au format poche

Eve Babitz
Jours tranquilles, brèves rencontres

Rick Bass
Les Derniers Grizzlys
Le Livre de Yaak

Larry Brown
Joe

Ron Carlson
Le Signal

James Dickey
Délivrance

Howard Fast
La Dernière Frontière

Pete Fromm
Indian Creek

Craig Johnson
Little Bird
Le Camp des Morts
L'Indien blanc
Enfants de poussière

Dorothy M. Johnson
Contrée indienne
La Colline des potences

Ross Macdonald
Cible mouvante
Noyade en eau douce
À chacun sa mort
Le Sourire d'ivoire
Trouver une victime
La Côte barbare

Bruce Machart
Le Sillage de l'oubli

Ayana Mathis
Les Douze Tribus d'Hattie

James McBride
Miracle à Santa Anna

Howard McCord
L'Homme qui marchait sur la Lune

Larry McMurtry
Lonesome Dove I
Lonesome Dove II
La Dernière Séance
Texasville

David Morrell
Premier sang

Tim O'Brien
À propos de courage
Au lac des Bois

Doug Peacock
Mes années grizzly

Tom Robbins
Même les cow-girls ont du vague
à l'âme
Féroces infirmes retour des pays
chauds
B comme Bière
Comme la grenouille sur son nénuphar
Un parfum de jitterburg

Mark Spragg
Une vie inachevée
Là où les rivières se séparent

Glendon Swarthout
Le Tireur

William G. Tapply
Dérive sanglante
Casco Bay
Dark Tiger

Jim Tenuto
La Rivière de sang

Trevanian
La Sanction
L'Expert

David Vann
Sukkwān Island
Désolations
Dernier jour sur terre

Kurt Vonnegut
Dieu vous bénisse, monsieur
Rosewater
Le Petit Déjeuner des champions
Larry Watson
Montana 1948

Lance Weller
Wilderness

Tobias Wolff
*Dans le jardin des martyrs nord-
américains*

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par atlant'communication